DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION

Ce volume contient les pièces suivantes: L'amant libéral, tragi-comédie. 1638. — Le Fils désadvoué, tragi-comédie (manque le titre), 1641. — La Mort d'Agis, tragédie. 1642 (manque le dern. feuillet). — La Mort de Brute et de Porcie ou la Vengeance de la Mort de César, tragédie 1637. — Le Prince rétably, tragi-comédie. 1647

Recueil rare de cinq pièces du théâtre de Guérin de Bouscal, mal à propos intitulé le titre en Fils d'Adroué manque, ainsi que le dernier feuillet de La mort d'Agis; etc. Jolie reliure dorée sur

Théâtre
de
Guerin de Bouscal

L'AMANT LIBERAL

TRAGI-COMEDIE.

A PARIS,

Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais, dans la petite salle, sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Treasure Room

Tr. R.
842.49
B777T

ARGVMENT DV PREMIER ACTE.

I. SOphise fille du Cady enuoye à Philidas de la venir treuuer.

II. Elle luy descouure l'amour qu'elle a pour vn Esclaue. Il croit au commencement que c'est pour luy, mais à la fin elle le desabuse, luy fait sçauoir que c'est pour celuy que le Vice-Roy vient de donner à son pere, & le prie de luy faire sçauoir.

III. Cét Esclaue paroist en mesme temps. Sophise le monstre à Philidas, & se retire.

IV. Philidas l'aborde, recognoist que c'est son frere Lysis, & le prie de luy dire comment il est sorty de Trapane & entré dans les fers. Lysis luy en fait le recit, & demande à Philidas celuy de sa fortune depuis leur separation, qu'il luy faict succinctement : Ils se retirent, & en chemin Ph...das entretient Lysis de l'amour de Sophise.

ACTEVRS.

LYSIS,	Amoureux de Leoniſe.
LEONISE.	
PHILIDAS,	Frere de Lyſis.
LYCASTE,	Riual ne Lyſis.
HAZAN,	Nouueau Bacha, ou Vice-Roy de Chypre.
HALY,	Vieux Bacha, ou, Vice-Roy.
LE CADY.	
HALIMA,	Femme du Cady, amoureuſe de Lyſis.
SOPHISE.	Fille du Cady, amoureuſe de Lyſis.
THARONTE,	Fils du Hazan, amoureux de Sophiſe.
MAMET,	Confident du Hazan.
ARBASE,	Confident du Haly.
ORMIN,	Ieune Eſclaue de Sophiſe.
LE MARCHAND IVIF.	
LES MATELOTS.	

La Scene eſt en Chypre.

L'AMANT LIBERAL: TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOPHISE. ORMIN ieune esclaue.

SOPHISE.

A dire à Philidas que ie l'attens icy,
Mais qu'il vienne à l'instant : Amour le veut ainsi. Ormin retire.
Impuissante raison n'oppose plus tes armes,
Mon esclaue est pourueu d'ineuitables charmes.

212688

Mal-gré ta resistance il sera ton vainqueur,
Ie puis tout sur son corps, il peut tout sur mon cœur;
Esclaue! ah ce seul nom deshonnore ma prise!
Comment! il ne l'est plus puis qu'il a ma franchise,
Et quand il le seroit vne haute vertu,
Peut releuer vn corps par le sort abbatu.
La Fortune souuent fait tomber dans la bouë
Ceux qui deuroient tenir le plus haut de sa rouë.
Mais voicy Philidas.

SCENE DEVXIESME.

SOPHISE. PHILIDAS. ORMIN.

SOPHISE.

ORMIN retirez-vous,
Et ne permettez pas qu'on s'approche de nous,

PHILIDAS.

Que puis-je pour Madame?

SOPHISE.

Ah! tu peux tout pour elle.
Pourueu que tu luy sois & secret, & fidelle.
Et luy gardant ainsi le secret & la foy,
Tu te peux asseurer qu'elle veut tout pour toy.

PHILIDAS.

Ie ſuis captif, Madame, & non pas mercenaire,
Et ie prefere à tout le deſir de vous plaire.
Si i'en puis voir l'effet, ie ſeray trop heureux.

SOPHISE.

Ce vers ſe dit tout bas.

Luy dois-je deſcouurir ce myſtere amoureux!
Pardonne à mon trãſport, ie ne ſuis plus moymeſme,
La raiſon m'abandonne, & pour tout dire i'ayme,
Oüy, i'ayme Philidas, & tu vois mes amours
Auſſi bien ſur mon front que dedans mes diſcours.
Leur feu comme mon cœur enflamme mon viſage,
Et m'eſtouffe la voix.

PHILIDAS.

Ce demy vers ſe dit tout bas.

Fauorable langage,
Quoy la honte doit elle accompagner l'amour
Qui peut voir ſans aymer la lumiere du iour?
Puiſque meſme les corps qui naſquirent ſans ame,
Inſenſibles qu'ils ſont reſſentent cette flame.
Le Ciel ayme la terre, il n'eſt point d'Element
Quelque groſſier qu'il ſoit qui n'ayme inceſſammẽt;

Et pas vn n'en rougit.

SOPHISE.

Le Ciel, la terre, l'onde,
Et tout ce que tu dis qui compose le monde
Ayme à la verité, mais cette affection
Recherche en son object quelque proportion.
Quand l'Amant & l'Aymé viuent de mesme sorte,
On ne sçauroit blasmer l'amour qui les transporte.
Et tout le monde appreuue vn amoureux lien,
Quand il joint deux égaux de naissance & de bien.
Mais lors que l'vn est libre & riche de naissance,
Et que l'autre est captif, pauure, & sans cognois-
sance.
Si l'amour les attaque ils se doiuent roidir,
Ou bien s'il les surmonte ils en peuuent rougir.

PHILIDAS.

Elle brusle pour moy, la preuue en est pressante, Ces deux vers se disent tout bas.
Il faut entretenir cette flamme naissante.
Si ie vous accordois qu'vn homme genereux
Que l'on tiẽt pauure & serf fut de ces malheureux.
Mon sentiment, Madame, approueroit le vôtre,
Mais ie vous veux monstrer qu'il n'est ny l'vn ny
l'autre.

I'auray pour ennemis quelques Esprits mal-faits,
Mais ie parle pour vous, & pour eux ie me tais.
Ie seray trop heureux si vous daignez vous rendre.

SOPHISE.

I'ayme trop tes raisons pour ne les pas entendre.

PHILIDAS.

Tout ce qu'on nomme bien ne l'est pas en effet,
Quoy qu'on veuille estimer le profit qu'on en fait.
Alors que la Fortune exerçant ses foiblesses,
En faueur d'vn brutal espuise ses richesses.
Luy voyons nous gouster de souuerains plaisirs,
Quand il auroit perdu l'vsage des desirs.
Ne craint-il pas tousiours que son peu de merite
Se découure à la fin que le bon-heur le quitte.
Et que l'abandonnant il ne luy laisse rien,
Et peut-il estre riche auec si peu de bien?
Au contraire celuy que la Fortune abaisse,
Qui n'a que la Vertu pour sa seule richesse:
Peut-il pas esperer, l'ayant bien merité,
Que son bon-heur reuienne apres l'auoir quitté.
Qu'il rapporte auec luy des biens en abondance,
Et peut-il estre pauure auec cette esperance?

Mais comme ſa vertu l'accompagne par tout,
Qu'il ne deſire rien; d'abord il ſe reſoult,
De ſon cœur genereux toute crainte eſt bannie,
Il ſe mocque du Sort, rit de ſa tyrannie:
Poſſede tout le monde en ce qu'il ne veut rien,
Et peut-il eſtre pauure auecque tant de bien?

SOPHISE.

C'eſt faire vn pauure riche auec peu de deſpenſe.

PHILIDAS.

Auſſi la liberté n'eſt pas ce que l'on penſe,
Tel de mille captifs ſe voit enuironné,
Qui par ſes paſſions eſt luy-meſme enchaiſné.
Celuy-là ſeulement de ſes fers ſe deliure,
Qui ſe peut commander dans ſa façon de viure,
Et l'homme vertueux a cette faculté,
Donc quoy qu'il ſoit eſclaue il a ſa liberté.

SOPHISE.

Pour toutes les raiſons que tu viens de me dire,
I'authoriſe les vœux que mon amour m'inſpire;
I'aymeray, Philidas, pourueu que ton ſecours,
Veuille faciliter l'effet de mes amours.

PHILIDAS.

Ce demy vers se dit tout bas.

Que desiré-je encor. Asseurez-vous, Madame,
Que pour vous secourir i'exposeray mon ame,
Et que tous vos desirs me tiendront lieu de loy.

SOPHISE.

As-tu veu le present que nostre Vice-roy
Vient de faire au Cady?

PHILIDAS.

Quel present?

SOPHISE.

Vn Esclaue
De si bonne façon, & d'vn maintien si graue
Que les yeux & l'esprit doutent auec raison,
Si les plus grands thresors valent vn si beau don.

PHILIDAS.

Non, ie ne l'ay pas veu.

SO-

SOPHISE.

C'eſt l'objet de ma peine,
Philidas, c'eſt de luy que ie porte la chaine,
Et ie veux te charger de la commiſſion,
Qui le doit aſſeurer de mon affection.
Il t'eſcoutera mieux, par ce que tu reueres
Le même Dieu qu'il ſert, & qu'adoroient ſes peres.

PHILIDAS.

Si mon eſpoir n'eſt mort, il eſt en grand danger. Ce vers ſe dit tout bas.

SOPHISE.

Oüy i'ayme, Philidas, cét aymable eſtranger,
Et ſi par ton moyen ie puis faire qu'il m'ayme,
Ainſi que mon plaiſir ton bon-heur eſt extreme.

PHILIDAS.

Que ie profite bien de mes raiſonnemens! Ce vers ſe dit tout bas.
Madame, ie doy tout à vos commandemens.

SOPHISE.

Et moy ie deuray tout au ſoin que tu vas prendre,
Il ſort, va-t'en le voir, & ie m'en vay t'attendre.

SCENE TROISIESME

LYSIS, & PHILIDAS.

LYSIS.

PLAIGNEZ-vous, Nicosie.

PHILIDAS.

Escoutons les discours,
Qu'il fait à des objects, qui sont muets & sourds.

LYSIS.

Plaignez-vous, Nicosie, autrefois si superbe,
Vous qui touchiez le Ciel, & n'égalez que l'herbe,
Vous qui fustes l'object de l'admiration,
Et l'estes à present de la compassion.

Plaignez vous auec moy, diuinitez mocquées,
Sacrez temples changez, en profanes mosquées:
Palais, non plus Palais, mais tristes monumens
De ceux, dont la grãdeur vous auoit faits si grands.
Que si vostre mal-heur est rendu suportable,
Par l'espoir de changer vostre estat lamentable,
Au moins disons ensemble, en ces extremitez,
Plaignons nos libertez, plaignons nos libertez:
Mais quoy? vous vous taisez, & l'Echo de ces plaines,
Pour se monstrer sensible au recit de mes peines,
Reïtere ma plainte, & dit de tous costez,
Plaignons nos libertez, plaignons nos libertez.

PHILIDAS.

Seroit-ce bien mon frere! ha trompeuse esperance,
Mais escoutons le reste.

LYSIS.

Et bien quelle apparence,
Les rochers les plus sourds, m'entendent mieux que vous,
Et disent auec moy plaignons-nous, plaignons-nous.
Toutefois taisez vous, & n'ayez point d'oreilles,
Car nos plaintes aussi ne seroyent pas pareilles.

Vous vous plaindriez de voir que vous estes à bas,
Et moy ie ne me plains que pour ne m'y voir pas.
Vous vous plaindriez de voir vostre beauté rauie,
Et moy de ne voir pas qu'on rauisse ma vie.
Trapane.

PHILIDAS.

A ce seul nom ie me sens transporter.

LYSIS.

Leonise.

PHILIDAS.

Ay-je encor des sujets d'en douter?

LYSIS.

Philidas.

PHILIDAS.

Il me nomme, & ie suis immobile.

LYSIS.

On ne nous verra plus tous ensemble en Sycile.

PHILIDAS s'approchant de Lysis.

Trapane & Leonise, accompliroient vos vœux.

LYSIS.

Amy retire-toy, laisse ce mal-heureux.

PHILIDAS.

Comment me mécognoistre?

LYSIS.

Est-ce toy, mon cher frere?
Ie n'auois rien trouué qui ne me fust contraire,
Ah bon-heur infiny dans des maux infinis!

PHILIDAS.

Mais dy moy l'accident qui nous a reünis?
Comment te voy-ie en Chypre & dans la seruitude

LYSIS.

Le discours en est long, le subiet en est rude,

Il t'ennuiroit ſans doute, & moy i'en ſouffrirois,
Contente-toy qu'Amour a fait ce que tu vois.
Non pas ce Dieu benin qui donna ma franchiſe
Aux aymables appas des yeux de Leoniſe,
Et qui pour n'eſtre ingrat de tant de vœux offerts,
Me montroit ma Maîtreſſe, & me cachoit mes fers:
Mais vn mauuais démõ, vn dieu des plus nuiſibles,
Qui cacha ma Maîtreſſe, & rẽd mes fers viſibles.

PHILIDAS.

Tout ce qui vient de toy me plaiſt infiniment,
Et quoy que ce diſcours accroiſſe mon tourment,
Je te veux conjurer, par ce doux nom de frere,
De ne pas differer plus long-temps de le fere:
Ie treuueray peut-eſtre en mes mal-heureux iours,
Vn moment bien-heureux pour te donner ſecours.

LISIS.

Alors que tu ſçauras quelle eſt mon auanture,
Tu verras que ton offre offence la nature,
Puis qu'il faut ſe reſoudre à me faire mourir,
Pour ſuiure le deſſein qui me doit ſecourir.

PHILIDAS.

Que ie l'apprenne au moins.

LISIS.

Prepare donc ton ame
A voir le Ciel, les Turcs, l'onde, l'air, & la flame,
Et tout ce que leur hayne a iamais mis au iour,
Conjurez contre moy, ma Maîtresse, & l'Amour.
Auant que le mal-heur eut ordonné ta prise,
Tu sçauois que mes vœux estoient pour Leonise,
Qu'vn riual s'opposoit à ma pretention,
Et qu'il estoit l'objet de son affection.

PHILIDAS.

Ouy, tu me l'auois dit.

LISIS.

Sçaches-en donc la suite,
On preferoit desia la richesse au merite,
La fortune gaignoit le prix de la vertu,
Bref, Lycaste vainquoit sans auoir combatu,

Quand i'appris que ma belle en bonne compagnie,
Souffroit son entretien, au iardin d'Ascanie:
I'y fus, & ie le mis dans le choix des combats,
Pour faire que l'honneur terminast nos debats.
Ie luy fis cent affronts pour eschauffer son ame,
Mais il craignoit la mort plus qu'il n'aymoit Madame.
Et vouloit conseruer par vne lascheté,
Vn bien qui par le sang deuoit estre achepté.
Ie donne à son esprit des attaintes friuolles,
Et son silence seul respond à mes parolles:
Iusqu'à ce que les siens picquez au dernier point,
De voir qu'on l'offençast, & qu'il ne s'esmeust point:
Tesmoignent de vouloir reparer cette offense,
Car alors contraignant sa debile puissance,
Il releue son corps ayant bien combatu,
Contre la lâcheté de son cœur abbatu.
D'abord l'espée au poing ie cours à ce timide,
Suiuant le mouuement de l'ardeur qui me guide.
Mais il fuit, & les siens s'opposent à mes coups,
Tous sont contre moy seul, & moy seul contre tous.
Leonise se pasme à l'aspect de ma rage,
Ce deffaut de son cœur augmenta mon courage,
Si bien qu'en peu de temps ma fureur m'eust permis
De passer sur le ventre à tous mes ennemis,

Si des

Si des Corſaires Turcs cachez ſur le riuage,
N'euſſent rauy ma gloire auec mon aduantage.
Ce ne fut pas pourtant ſans la faire achepter,
Je fis rougir le champ auant de le quitter:
Mais leur nombre à la fin m'ayant porté par terre,
Ils commencent le vol & finiſſent la guerre.
Leoniſe à ce bruit, reuient de paſmoiſon,
Et voit en meſme inſtant le iour & la priſon;
Mon corps leur monſtre auſſi quelque ſigne de vie,
A deſſein ſeulement qu'elle me fut rauie:
Car dés que ces brigands ne virent plus le port
Ils opinerent tous à l'arreſt de ma mort:
Et l'execution eut eſté ſans remiſe,
Sans qu'vn des mariniers le dit à Leoniſe.
Qui leur fiſt eſperer que me rendant aux miens,
Pour me tirer des fers ils donneroyent leurs biens:
L'eſpoir de la rançon appaiſe leur colere
Ils prennent à l'inſtant vne route contraire.
Et mettant l'eſtandard qui denonce la paix,
Retournent ſur le bord où tendoient nos ſouhaits:
Icy mon Intendant ſe voulut mettre en peyne,
De trouuer de l'argent pour m'oſter de la chaine.
Mais ie luy commanday de ſouffrir ma priſon,
Iuſqu'à ce que Madame, eut reueu ſa maiſon:
De donner tous mes biens pour rauoir ſa franchiſe,
Et me laiſſer moy-meſme aux auteurs de ſa priſe:

Sy tout ce que i'auois & pouuois emprunter,
N'estoit pas suffisant pour nous la rachepter.

PHILIDAS.

O liberal amant! ô vertu sans exemple,
Qui dedans Leonise a deu trouuer son temple!

LYSIS.

Mon Intendant me creut mes biens furent offerts,
Mon credit employé pour la tirer des fers,
Tandis que mon riual moins esmeu qu'vne souche,
Ferma pour ce rachapt, & son coffre & sa bouche.

PHILIDAS.

Mais dy moy tes desirs eurent-ils leur effet?
Tombastes vous d'accord ce rachapt fut-il fait?

LYSIS.

Non, car presqu'à l'instant la flotte de Sicile,
Parût à ces brigans assez proche de l'Isle.
Qui craignant cet abord n'escouterent plus rien,
Et m'emporterent tout en me laissant mon bien.

Que de douleurs alors mon ame fut troublée,
Mais plus encor voyant l'Isle Pantamalée,
Où les chefs des brigands qui nous auoient ſurpris,
Allerent partager tout ce qu'ils auoient pris.
Mais ce n'eſt rien encor que le bruict du tonnerre,
Dans peu de temps le coup me doit porter par terre.
Ce partage eſt conclu rien ne peut l'eſuiter,
Leoniſe me quitte & ie la dois quitter.
Ces brigands dont le Sort nous a faict le ſallaire,
Nous font prendre à tous deux vne route contraire:
Deſirant de iouïr du fruict qu'ils ont cueilly,
L'vn d'eux dedans Biſerte & l'autre à Tripoly.
Puis-ie garder encor ce ſouuenir funeſte,
Ouy mais c'eſt ſeulement pour te dire le reſte.
Le vent traiſtre comme eux ſe diuiſe à l'inſtant,
Et trouble comme nous tout l'Empire flotant.
La mer ſe boulleuerſe & les ondes eſmeües,
Confondent ſon viſage auec celuy des nuës,
Si bien que par l'aduis de tous les matelots,
On laiſſe la nauire à la mercy des flots,
Elle va dans l'enfer publier ſa defaite,
Volle en vn meſme inſtant du precipice au faiſte.
Reſſent tous les aſſauts des dangers qu'elle craint,
Le feu du Ciel l'allume & la vague l'eſtaint,
Tout a peur de mourir & moy i'ay peur de viure,
Alors qui nous fuyoit eſt contraint de nous ſuiure.

Le vaisseau de Madame apparoist à mes yeux,
Bref nous nous retrouuons mais pour nous perdre mieux.
Car le vent redoublant son insolente rage,
Le brisa contre vn roc qui bordoit le riuage,
Les horreurs de la nuict, les plaintes des mourans,
Le bruit des flots poussez par la fureur des vents.
Les esclairs redoublez qui partoyent du tonnerre,
La peur que nostre nef donnât contre la terre,
Montrant en mille endroits l'image du trespas,
En font mourir beaucoup qui n'y consente pas.
Et moy, quoy que la mort fut toute mon enuie,
Ie mourus seulement du regret d'estre en vie.

PHILIDAS.

Si quelqu'autre que toy me faisoit ce recit,
Ie pleurerois ta mort.

LISIS.

Sçache encor ce qui suit,
Vne lumiere passe au trauers de l'orage,
Pour me monstrer l'endroit où i'auois fait naufrage,

I'y descends esperant, de trouuer sur ces bords
Le corps de Leonise, ou l'ame de mon corps:
Mais cette grace, helas! ne me fut pas offerte,
Ie vis perdre mon bien, & ne vis point ma perte.
Estrange effet du Sort, par vn mesme trépas,
Ie perds l'ame & le corps, & si ie ne meurs pas.
Dans ce triste accident i'appris bien par moy-mesme,
Qu'on ne sçauroit mourir d'vne douleur extresme:
Mais de te raconter l'estat où l'on me vit,
Ce que mon cœur poussa, ce que ma bouche dit.
Et de combien de vœux ie suiuis Leonise,
Ce seroit, Philidas, vne grande entreprise.
Et ce fascheux discours a desia trop duré,
L'orage encore vn coup nous promene à son gré:
Car les nochers voyant sa rage opiniastre,
Auoient tous resolu de ne le plus combatre.
Mille corps submergez nous disent à tous coups,
Nous fusmes comme vous, vous serez comme nous.
La nauire des bancs si viste se deliure,
Que le vent qui la pousse à peine le peut suiure;
Et rencontrant par fois des flots en vn monceau,
Elle les fend & passe au trauers de leur eau.
Tout luy cede, & la mer pour prolonger ma peine,
Destourne les escueils de sa route incertaine.

Enfin apres auoir costoyé tous nos ports,
Esuité mille fois d'ineuitables morts:
Et des vents couroucez veu calmer la furie.
Nous allons prendre terre au port de Barbarie.
Là mon maistre estant mort ie fus mis au pouuoir,
du nouueau Vice-Roy que vous auez peu voir.
Resolu de mourir dedans la seruitude,
Ne pouuant pas trouuer vn supplice plus rude.

PHILIDAS.

Vostre mal-heur est grand, mais vn cœur genereux,
Ne doit pas s'affliger quoy qu'il soit mal-heureux:
Mais plutost releuant sa puissance abatuë,
Il doit vaincre, ou du moins monstrer qu'il s'esuertuë.
Cét inconnu démon qui par des coups secrets,
Nous rend de libres serfs, & de maistres valets.
Ne peut-il pas changeant cette rude influance,
Nous rendre la franchise auecque la puissance.

LISIS.

Mais le Ciel peut-il bien rendre ce qu'il me prit,
Finissons ce discours qui gehenne mon esprit.

Et dy moy quel Demon te conſerua la vie,
Au combat où i'ay creu qu'elle te fut rauie.

PHILIDAS.

Nos vaiſſeaux tous en feu, nos ſoldats eſgorgez,
Cent vaiſſeaux ennemis contre le mien rangez,
L'horreur de tant de ſang que ie voyois reſpandre,
Me forcerent enfin à parler de me rendre.
Ie fus lors faict eſclaue, & mis entre les mains
Du maiſtre que ie ſers le meilleur des humains,
Qui me traite de fils, & me met dans le doute,
Si ie dois eſtimer ou plaindre ma déroute.

LISIS.

Ta rencontre en ce lieu m'en feroit dire autant,
Si i'auois le pouuoir de me dire contant.

PHILIDAS.

Si ie puis vous porter à croire mes parolles,
Si vous pouuez chaſſer ces triſteſſes friuolles,
Embraſſer auec ſoin vn deſſein important,
Et bref ſi vous aymez ie vous rendray contant.

LYSIS.

Ne ſçais-tu pas qu'Amour a cauſé ton martyre,
Mais quel eſt ce deſſein?

PHILIDAS.

Ie m'en vay vous le dire.
La fille du Cady ne vous meſpriſe pas.
Ie vous conteray tout, allons au petit pas.

Fin du premier Acte.

ARGVMENT DV DEVXIESME ACTE.

I. VN Marchant Iuif apres auoir achepté Leoniſe la veut perſuader à l'aymer, & ſur le refus qu'elle en fait, delibere de la vendre aux Vice-Roys de Chypre.

II. Philidas rend compte à Sophiſe de ce qu'il a fait auec Liſis, elle le charge de le faire venir.

III. Halima femme du Cady, mere de Sophiſe la vient treuuer & comme elles s'entretiennent de leurs amours ſans pourtant ſe deſcouurir, Liſis leur vient dire que l'aſſemblée des Bachas ſe fera bien-toſt.

IV. Hazan Vice-Roy de Chypre entretient ſon fils de l'ordre du gouuernement.

V. Le vieux Vice-Roy ſuruient auec le Cady, ils entrent au Conſeil auec Halima.

VI. Sophiſe & Tharonte demeurent enſemble à la porte. Tharonte luy fait compliment & luy découure ſon affection.

VII. Le Marchant mene Leoniſe pour la vendre. Tharonte entre dans le Conſeil pour en aduertir les Bachas : cependant Sophiſe s'entretient auec Leoniſe.

VIII. Le Cady commande au Marchant de faire entrer l'Eſclaue, elle n'a pas plutoſt paru que tous ceux de l'aſſemblée en deuiennent amoureux: les deux Vice-Roys conteſtent à qui l'aura, iuſques à mettre la main à l'eſpée. Le Cady les ſepare & leur Conſeille de l'achepter par moitié pour la donner au grand Seigneur, & s'offre de l'emmener à Biſance, & la luy preſenter de leur part.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

VN MARCHAND IVIF. LEONISE.

LE MARCHAND.

INGRATE faut-il donc que ton indifference,
Fasse vn honteux reproche à ma perseuerance
Faut-il que ton abord, & ton froid entretien,
Me blasment tous les iours de te faire du bien.

D'vn infame voleur ie t'acheptay, farouche,
Pour ſoulager mes ſoins & partager ma couche:
Mais faiſant cét achapt helas en meſme temps,
I'acheptay mon ſuplice à beaux deniers contents!
Enfin c'eſt trop ſouffert, ta cruauté me laſſe,
Ma conſtance ſe perd, mon feu ſe change en glace,
Et ma raiſon remiſe apres tant de meſpris,
Te redemande vn cœur que ta beauté m'a pris.

LEONISE.

Helas! ie le vous rends s'il eſt en ma puiſſance.

LE MARCHAND.

Sont-ce là les ſeuls traits de ton obeyſſance?
Ne tombes-tu d'accord auec ma volonté
Qu'alors que ſon effet me peut rendre irrité?
Et ton eſprit rebours ne deuient-il traictable
Qu'à deſſein d'augmenter la peine qui m'accable?
Ingrate Leoniſe, & que ie dois hayr.

LEONISE.

Par tout où la raiſon m'ordonne d'obeyr,
Ie le fay de bon cœur, mais ie deuien rebelle

Aux ordres dont l'effet me rendroit criminelle.

LE MARCHAND.

Tu penses donc qu'aymer ton plus grand bienfacteur
Estre recognoissante à ton liberateur,
Et prendre pour ton maistre vn ardeur legitime,
Soit vn de ses effets que tu nommes vn crime?

LEONISE.

Dans ma condition ie vous dois estimer,
Vous craindre, & vous seruir.

LE MARCHAND.

Adjouste encor aymer.

LEONISE.

Amour me le deffend, & son pouuoir supréme,
Qui me força d'aymer, n'approuue pas que i'ayme.
Apres auoir perdu l'object de mes desirs,
La douleur seule a droit de former mes souspirs.

Mes yeux ne ſeruent plus qu'à luy faire careſſe,
Et mon cœur n'eſt ouuert qu'à cette ſeule hoſteſſe.

LE MARCHAND.

Il eſt temps de bannir ces regrets ſuperflus
Songe à qui tu dois eſtre, & non à qui tu fus.

LEONISE.

En l'eſtat où ie ſuis, en l'eſtat où vous eſtes,
Ie ne puis accepter l'honneur que vous me faictes.
Quand la diuerſité de nos religions,
Des qualitez, de l'aage, & des profeſſions
Ne me deffendroient pas d'approuuer voſtre flame,
Ayant donné ma foy, puis-je eſtre voſtre femme?

LE MARCHAND.

Ce que ie veux dépend abſolument de toy,
Ayant changé d'eſtat, tu peux changer de foy.

LEONISE.

Il m'eſt bien plus aiſé de perdre la lumiere,
Que la foy que ie garde à ma flamme premiere.

LE MARCHAND.

Si tu ne veux m'aymer par inclination,
Sçache que tu le dois par obligation.
Ne te souuient-il plus que ie t'ay retirée,
D'où ta pudicité fut si mal asseurée?
Que pour te deliurer d'vn infame lien,
I'espuisay mes tresors & donné tout mon bien?
Ne te souuient-il plus comme tu fus traictée,
Apres le iour fatal que ie t'eus acheptée,
Comme on te caressa? comme ie te receus
Entrant dans maison? ne t'en souuient-il plus?
Si tu l'as oublié, destourne vn peu ta veuë,
Sur la pompe & l'esclat dont ie t'ay reuestuë.
Regarde ta coiffure & tes habillemens,
Voy comme l'or y brille auec les diamants,
Considere-toy toute, & dans cet équipage,
Trouue si tu le peux des marques de seruage.
Apres ce que i'ay fait, apres ce que tu vois,
Consulte ta raison, & fay ce que tu dois.

LEONISE.

Tous ces objets brillants que mon œil considere,
Sont autant de flãbeaux pour monstrer ma misere.
Riche & funeste éclat, helas! tu ne me sers
Qu'à me descouurir mieux la honte de mes fers;

Et ces rares effects que vostre bouche estalle,
Me peuuent rendre ingratte, & non pas desloyale.
Ie puis en vostre endroit m'acquiter lâchement,
Mais ie ne le puis faire auprés de mon Amant.
I'arracherois mon cœur s'il faisoit cette iniure,
A qui ie doy garder ma flamme toute pure.
Esteignez-donc vos feux, laissez viure le mien,
Et si i'ay tout donné ne me demandez rien.

LE MARCHAND.

Bien, demeure obstinée en cette humeur rebelle,
Rejette mon amour, sois ingrate & cruelle.
Mais en fin n'attends plus de mon cœur dépité,
Que des ressentimens contre ta cruauté.
Ma colere me donne vne plus iuste flame,
Ie veux perdre le corps ne pouuant gaigner l'ame,
Et bannir de mes yeux l'objet qui me déplaist,
'Autant pour mon honneur que pour mon interest.
Voy-tu ces pauillons dont la pompe nouuelle
Paroist dans ceste plaine, & rend l'Isle plus belle?
Deuant la fin du iour, l'vn & l'autre Bacha,
Suiuant l'ordre ancien se doiuent rendre là.
L'vn pour quitter sa charge, & l'autre pour la prendre,
Et moy i'y veux aller pour tascher à te vendre.

Tout

Tout ce riche ornement qu'on voit ſur tes habits,
Fera que ie pourray te vendre à plus haut prix.
Le Sort en eſt ietté, ſuy moy ſans reſiſtance,
Ingratte, & vien cueillir les fruits de ta conſtance.

LEONISE.

Allons où vous voudrés, en l'eſtat où ie ſuis
Ie dépite le Ciel d'accroiſtre mes ennuis:
Quelque maiſtre que i'aye; vn pouuoir tyrannique,
Me fera viure Eſclaue, & non pas impudique.

SCENE DEVXIESME

SOPHISE. PHILIDAS.

SOPHISE.

Egrace, Philidas, tire moy de ſoucy.
Enfin que t'a-t'il dit?

PHILIDAS.

Il doit venir icy.

SOPHISE.

O Dieux! en meſme temps, & ie crains & i'eſpere,
N'as-tu point deſcouuert les deſſeins de ma mere?
Peut-eſtre, Philidas. L'imagination
Que i'ay de ſes Vertus, fait cette paſſion.

Qu'en toutes comme en moy ie pense estre de mesme,
Ou peut-estre en effet tout nostre sexe l'ayme.
Que ces ialoux soubçons me donneront d'ennuy,
Ma mere asseurément se plaist auecque luy.
Elle dit qu'il s'approche, & tantost qu'il retarde,
Que te diray-ie enfin c'est sa meilleure garde:
Elle s'en sert en tout, par tout, à tous momens,
Et forge pour le voir mille commandemens;
Va viste le querir i'apprendray de sa bouche,
S'il a pû remarquer le soucy qui la touche:
Mais elle vient à nous.

PHILIDAS en s'en allant.

Ie m'en vay l'aduertir?
Puis qu'elles sont ensemble, il en peut mieux sortir,
Et tenir aisément sa promesse forcée.

SCENE TROISIESME.

HALIMA. SOPHISE.

HALIMA.

A fille quelque ennuy trouble voſtre penſée,
Vous lancés des regards plus farouches que dous.

SOPHISE.

Madame j'ay l'eſprit auſſi content que vous.

HALIMA.

Pourquoy ſe plaire tant en ces routes ſecretes?

SOPHISE.

Vos plaiſirs ſont les miens, & ie ſuis où vous eſtes.

HALIMA.

Mais quelques ſoins à part occupent ma raiſon,
D'vn mary, d'vn Eſclaue; enfin, de ma maiſon.

SOPHISE.

Vous me feriez, Madame, vn heureux aduantage,
Me faiſant partager ce trauail de meſnage,
Il pourroit deſtourner de plus auſteres ſoins.

HALIMA.

I'en ſerois moins contente?

SOPHISE.

Et i'en reſuerois moins.

HALIMA.

Mais voſtre âge requiert de plus doux exercices.

SOPHISE.

Le voſtre n'eſt plus propre à ces petits ſuplices,

Ce demy vers se dit bas.

Mais voicy mon Amant.

HALIMA.

N'est-ce pas là Lisis?

SOPHISE.

C'est encor vn subiect de vos nouueaux soucis,
Vn Esclaue.

HALIMA.

Il est vray, mais pourtant ie le prise,
Et voy dans son maintien des marques de franchise.

SCENE QVATRIESME.

LYSIS. SOPHISE. HALIMA.

LYSIS.

MADAME, les Bachas se verront promptement.

SOPHISE.

Il croyoit me voir seule, il feint ce mandement,
Que ma mere me nuit! Ce demy vers, se dit tout bas.

HALIMA.

Que ma fille me géne! Ce demy vers se dit bas.
Sophise, allez deuant dire que l'on emmeine,

LYSIS l'interrompant.

Mais mon maistre m'attend, ie ne puis demeurer.

SOPHISE.

Ce demy vers se dit bas. *Cela me satisfaict.*

HALIMA.

Allons nous preparer.

LYSIS seul.

La belle occasion! si ie ne l'eusse prise,
Il m'eut fallu complaire au desir de Sophise,
A qui i'auois donné par obligation,
Plutost que par amour cette assignation.
I'en suis quitte & l'honneur qu'elle porte à sa mere,
A rompu les discours qu'elle me deuoit faire:
Peut-estre que le temps ou quelque empeschement,
Acheuera sa peine auecques mon tourment;
Si tu vis dans le Ciel, Leonise regarde,
En ce noble refus la foy que ie te garde.

SCENE

SCENE CINQVIESME

HAZAN nouueau Bacha ou Vice-Roy.

THARONTE son fils.

HAZAN.

APRES tant de trauaux, enfin voicy le iour,
Que nous deuons mon fils regner à nostre tour:
Mais cõme les honneurs les dãgers sont extrémes,
Si nous n'auons le soin de regner sur nous mesmes,
Car estant esleués sur vn degré si haut,
Tout le monde peut voir nostre moindre defaut.
Aussi les grands Seigneurs, prennent moins de licẽce
Alors que sur le peuple ils ont plus de puissance,

I'espere que le temps, que nous deuons regner,
Mieux que ie ne ferois pourra vous l'enseigner.
Et que vous aprendrés dedans le Throsne mesme,
Qu'il vaut mieux meriter qu'auoir vn diademe.

THARONTE.

Vostre exemple tousiours me seruira de loy.

HAZAN.

Le Cady vient à nous, & le vieux Vice-Roy.

SCENE SIXIESME.

HALY vieux Bacha. LE CADY. HAZAN nouueau Vice-Roy. THARONTE, & leur suitte. HALIMA. SOPHISE.

HALY.

PVIS qu'en vostre faueur ma charge m'est rauie,
Ie veux l'abandonner sans plainte & sans enuie,
Et vous iurer icy que mon depart m'est doux.

HAZAN.

Ie voudrois succeder à quelqu'autre qu'à vous,
Mais le Ciel en cecy pratique sa coustume,
De mesler aux douceurs quelque peu d'amertume.

HALY.

Ie rends graces au Ciel qui m'oblige en ce point.

HAZAN.

Ie pourrois bien iurer qu'il ne m'oblige point,
Et que ie recognois qu'il me seroit vtille,
Que mon predecesseur, eut esté moins habille.

HALY.

C'est ce que la raison tousiours exigera,
De celuy quel qu'il soit qui vous succedera.

LE CADY.

Entrons car il est temps d'aller à l'Assemblée.

THARONTE demeure.

Sophise, que ta veuë à mon ame troublée!

HALIMA.

Ie ne voy point Lysis.

SOPHISE.

I'en suis en peine aussy.

HALIMA.

I'entre, faites qu'il vienne.

SOPHISE.

Il faut l'attendre icy,
Je me passeray bien de cette compagnie,
Je prefere Lisis à la Ceremonie.

THARONTE.

Elle demeure seule, il en faut approcher,
Et descouurir vn feu que ie ne puis cacher.
Rien ne presse au conseil, tout presse dans mon ame,
Dequoy s'entretenoient les pensers de Madame?

SOPHISE.

De l'honneur que la Chipre, à de vous posseder.

THARONTE.

La raison ne sçauroit me le persuader,
Encor si vous disiez que c'estoit de la peine,
Que vostre beauté donne aux captifs qu'elle enchaine,
Des coups prodigieux de vos moindres attraits.

SOPHISE.

Ie mentirois, Seigneur, & ie ne ments iamais.

THARONTE.

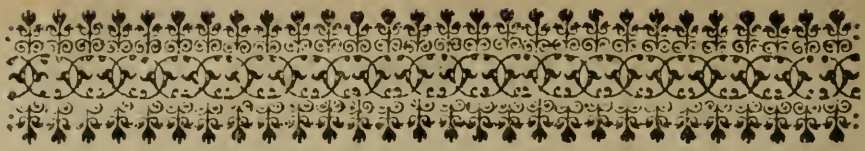
Il est pourtant certain que si vostre pensée
Vous a parlé de moy, c'est d'vne ame blessée
Que vos diuins appas viennent de me rauir.

SOPHISE.

Vous vintes pour regner, & non pas pour seruir.

THARONTE.

Le Ciel qui dés long temps me destine à la peine,
Me montre vn diademe, & me donne vne chaine.
Ie venois pour regner, mais ie ne pense pas
Que tout ne soit esclaue où regnent vos appas.
Ie ne murmure point contre ce qu'il ordonne,
Vos liens vallent mieux que non pas la couronne.
I'ayme cét esclauage, & le veux preferer,
A l'honneur qu'ont les Roys de se faire adorer.



SCENE SEPTIESME.

LE MARCHAND Iuif. LEONISE. SOPHISE. THARONTE.

LE MARCHAND.

CHASSE cette triſteſſe en ton viſage peinte,
Montre des yeux plus doux, retiens vn peu ta plainte.

SOPHISE.

Ie ne reſiſte point a de ſi puiſſans coups.
Mais que veut ce Marchãd qui s'approche de nous?

LE MARCHAND.

Au moins que tes regrets cedent à ton ſilence,
De la mer & du vent l'injuſte violance.

Ma ietté ſur ces bords non pas comme autrefois.
Tout chargé de threſors dignes des plus grãds Rois,
Mais reduit à tel point par le Sort qui me braue,
Qui ne me reſte rien que ceſte ſeule Eſclaue.
Auparauant ma perte & lors que mes vaiſſeaux,
Brauoyent en tous endroits & les vents & les eaux:
Ayant conçeu pour elle vne amoureuſe flamme,
Ie voulus l'achepter pour en faire ma femme;
Ce deſſein eſtoit iuſte & pourtant ſa rigueur,
N'a iamais peu ſouffrir ma legitime ardeur,
Et tantoſt ſes diſcours, & tantoſt ſon ſilence,
M'ont touſiours deffendu d'vſer de violence,
Doncques deſeſperé de la flechir iamais,
Et ne pouuant ſans biens la garder deſormais,
Sçachant que les Bachas, icy ſe doiuent rendre,
Ie m'y ſuis tranſportê pour taſcher à la vendre,
Ainſi i'eſloigneray de mes yeux pour le moins,
La cauſe de mes maux, & l'object de mes ſoins.

THARONTE parlant à Sophiſe.

Sa beauté loin de vous paroiſtroit quelque choſe.

SOPHISE.

Ayãt ſceu ſon mal-heur, j'en veux ſçauoir la cõſe,

Pour employer le temps qu'ils mettront à ſortir.

THARONTE.

Et moy ie veux entrer pour les en aduertir.

SOPHISÉ.

Ayant veu dans vos yeux ie ne ſçay quoy de graue,
Qui choque ouuertement la qualité d'eſclaue,
I'ay conçeu dés l'abord vn deſir curieux,
De ſçauoir quel Deſtin, vous conduit en ces lieux,
Ie ſçay que le mal-heur ne diſtingue perſonne,
Qu'en chaines bien ſouuent il change vne Couronne,
Que les plus aduiſez n'en ſont pas garentis,
Et qu'il touche les grands plutoſt que les petits.
N'aprehendez-donc point que voſtre eſtat m'oblige,
D'accuſer rien en vous du mal qui vous afflige:
Et croyez qu'à cecy ie veux vous obliger,
Seulement pour vous plaindre & pour vous aleger.

LEONISE.

Dans l'excez des mal-heurs dont ie ſuis affligée,
Mon ame par vos ſoins ne peut eſtre allegée.

Quand auiourd'huy le Ciel en briſant mes liens,
Deſtourneroit l'orage, & me rendroit aux miens,
Et quand l'affection de toute ma patrie,
Iroit en ma faueur, iuſqu'à l'idolatrie:
Tu ſçais injuſte Ciel, autheur de mes douleurs,
Qu'encor i'aurois ſujet de rependre des pleurs.

SOPHISE.

Mais ne ſçauray-ie point le ſujet de vos plaintes.

LEONISE.

Il eſt tout compoſé de remords & de craintes,
Dont les moindres effets cauſeroyent mon treſpas,
Si le Ciel le vouloit ou ne l'empeſchoit pas.

LE MARCHAND.

On ouure, approchons-nous, ie voy qu'on nous appelle.

SCENE HVITIESME.

HAZAN. HALY. LECADY. THARONTE.

LE CADY.

FAITES que de plus pres nous voyions cette belle,

HALY. Tout bas.

Qui pourroit resister à ses moindres appas?

HAZAN. Tout bas.

Puis-je voir tant de grace ne l'adorer pas!

LE CADY. Tourbas.

Je ne receus iamais vne atteinte si viue.

HALY.

Combien me vendras-tu cette belle captiue?

LE MARCHAND.

Aduance grauement, Seigneur voyez-là bien;
Remarquez sa démarche.

HALY.

Amy, dy moy combien?

LE MARCHAND.

Mais de grace, Seigneur, arrestez vostre veuë
Sur les diuers appas dont le Ciel la pourueuë!
Considerez vn peu,

HALY.

Tu ne me répons pas?

LE MARCHAND.

Cette taille, ce port, cette main, & ce bras.

HALY.

Je demande le prix,

LE MARCHAND.

Combien la dois-je vendre?
I'en puis tout demander, & i'en dois tout attendre.

HALY.

Sa beauté me rauit!

LE CADY.

Dieux que i'en ſuis eſpris!

HAZAN.

Ie bruſle de l'auoir. Amy dy moy le pris?

LE MARCHAND.

Mais voyez ſes cheueux, ſon front, ſon ſein, ſa bouche,

HALY.

Plus ie la conſidere, & plus elle me touche.

HAZAN.

Le prix?

LE MARCHAND.

I'ay des rubis, & des plus precieux,
Mais ils ne brillent pas à l'égal de ſes yeux.

HALY.

Que ie ſuis tranſporté!

HAZAN.

Que mon ame eſt rauie!

LEONISE.

Au lieu de ma beauté, que ne vends-tu ma vie?

HALY.

Dépesche, dy le mot,

LE MARCHAND.

Ce visage attrayant,
Contient tous les thresors que produit l'Orient.
Pour moy sans voyager i'y rencontre sans peine,
L'albastre, le coral, les perles & lébene.

HAZAN.

C'est trop nous amuser, il faut venir au poinct,

LE MARCHAND.

Sans ma necessité ie ne la vendrois point.

HALY.

HALY.

Dy nous viste le prix.

LE MARCHAND.

Un peu de patience,
Seigneurs ce que ie vends vaut bien que l'on y pense.

HAZAN.

Enfin dy promptement combien tu la vendras?

LE MARCHAND.

Ie n'en prendray pas moins de huict mille ducats.

HAZAN.

Ie t'en donneray trois.

HALY.

Ie t'en donneray quatre.

HAZAN.

Je t'en donneray six.

LE MARCHAND.

Ie n'en puis rien rabatre,
Considerez vn peu ces riches vestements,
Voyez ce tour de perle, & ces gros diamants,
Sa parure vaut bien la moitié de vos offres,
Et pour l'orner ainsi i'ay vuidé tous mes coffres.

HALY.

Mene-là dans ma tente, où ie vay te treuuer.

HAZAN.

Arreste, ce marché ne peut pas s'acheuer,
Car ie veux cette Esclaue au prix qu'elle peut estre,
Pour en faire vn present à nostre commun Maistre.

HALY.

Ie ne l'achepte aussi que pour la luy donner,
Et la commodité que i'ay de l'emmener.

Oblige tout le monde à ny pas contredire.

HAZAN.

I'ay des gens affidez qui l'y pourront conduire.

HALY.

Ie pretends vne charge auprez du grand-Seigneur,
Et puis par ce moyen, acquerir ce bon-heur,
Ie t'ay cedé la mienne & dés cette iournée,
Tu regis absolu cette Isle fortunée:
La Chypre est pour trois ans soubs ton gouuernemẽt,
N'aporte point d'obstable à mon contentement.

HAZAN.

Puis que ie suis porté du desir de luy plaire,
Et d'vne affection qui n'est point mercenaire,
Il receura bien mieux ce present de ma main,
Que de toy qui le fais d'vn auare dessein.

HALY.

Ma vie est à couuert d'vne injure si noire,
Mes charges iusqu'icy n'ont seruy qu'à ma gloire.

I'y depence mon bien, & tout le monde ſçait,
Que ie paye vn honneur que mon maiſtre me fait.

HAZAN.

On en parle pourtant autrement à la porte.

HALY.

On parle auec reſpect des hommes de ma ſorte.

HAZAN.

Ce ſont quelques flateurs qui te font ce recit.

HALY.

On ſçayt ce que i'ay fait.

HAZAN.

Je ſçay ce qu'on en dit.

HALY.

Briſons-là: le premier i'ay l'Eſclaue achetée,
I'entens que par moy ſeul elle ſoit preſentée.

Si malgré mes raiſons on la veut conteſter.
Ie porte à mon coſté dequoy la diſputer.

HAZAN.

Parle auec moins d'aigreur & plus de modeſtie,
Et conſidere bien qui tu prends à partie,
Ie commande en ce lieu.

HALY.

Ie viens d'y commander.

HAZAN.

L'Eſclaue m'appartient.

HALY.

Tu me la dois ceder.

HAZAN.

Ma charge me l'acquiert.

HALY.

Et ce fer me la donne

LE CADY.

Souffrez auparauant que ce tiers en ordonne.

HALY.

En vain s'oppose t'on à mes iustes desseins.

THARONTE.

Nous ne permettrõs pas que vous veniés aux mains.

LE CADY.

Appaisez vos fureurs & d'vn ame plus saine,
Escoutez les moyens pour vous tirer de peine,
Vous souhaitez tous deux de remporter l'honneur,
Et le droict de donner l'Esclaue au grand Seigneur.
Et vos raisons estant presque sans differance,
Ne peuuent pas baisser ny hausser la balance,
Donc pour couper chemin à vostre inimitié,
Ie croy que vous deuez la donner par moitié:

Et me laisser à moy le soin de la conduire,
Ie feray dés demain esquiper vn Nauire,
Dont le riche apareil portera sur le front,
La grandeur du present & de ceux qui le font.

HALY.

I'apreuue ce Conseil.

HAZAN.

Et ie l'estime vtille.

LECADY.

Amy prens ton Esclaue, & me suy dans la Ville.

Fin du second Acte.

ARGVMENT DV TROISIESME ACTE.

I. LE Cady qui ne s'eſt chargé de Leoniſe, que pour taſcher à contenter ſa paſſion, n'oſant pas la luy deſcouurir luy meſme donne cette charge à Liſis.

II. Halima femme du Cady qui eſt amoureuſe de Liſis, employe Leoniſe pour le luy faire ſçauoir.

III. Ces commiſſions donnent lieu à la premiere entreueuë de Liſis, & de Leoniſe: apres l'eſtonnement qui ſuit d'ordinaire ces rencontres ineſperées, Leoniſe teſmoigne d'eſtre touchée de l'amour & de la liberalité de ſon amant. Enfin apres des aſſeurances reciproques d'affection, ils deliberent de taſcher à ſortir des mains du Cady, auec le ſecours de Philidas.

ACTE

ACTE TROISIESME.

SCENE PREMIERE.

LE CADY. LISIS.

LE CADY.

VE mon ame eſt troublée, & que mal à propos
Dans le trauail du corps ie cherche ſon repos!
I'erre de place en place, & d'vn ſoin inutille
Ie reuiens mille fois des tentes à la ville.

Amour me ſuit par tout & ie porte auec moy,
Ce vainqueur obſtiné qui ma mis ſous ſa loy.
Des que ie vis l'object qui cauſe mon martire,
Ie bruſlay du deſir de le pouuoir conduire.
Maintenant que ie ſuis ſur le point de partir,
I'ay peine à m'y reſoudre & n'y puis conſentir.
Ma flame en cét inſtant s'oppoſe à ma promeſſe,
Celle-là me retient, & celle-cy me preſſe.
Mon eſclaue ne ſert qu'à me faire ſouffrir,
Ie la voudrois garder, & ie la dois offrir.
Toy qui ſous vn maintien ſi diſcret & ſi braue,
N'as rien hors de tes fers qui ſente ſon Eſclaue.
Va t'en voir mon Amante, aborde ſes apas,
Et fais en ma faueur ce que ie ne puis pas.
Ma qualité, mon âge, & l'humeur de ma femme,
Me rauiſſent le bien de luy conter ma flamme.
Mais ce dernier ſur tout ſuppoſe à mes deſirs,
Prés d'Halima ie crains de pouſſer des ſouſpirs;
Mes regards languiſſans luy donnent de l'ombrage,
Et mes diſcours ſans doute allumeroient ſa rage.
Parle luy donc toy-meſme, & fay tous tes efforts,
Pour macquerir vn cœur dont i'ay deſia le corps.

LYSIS.

Où la puis-je trouuer?

LE CADY.

Quoy? tu ne l'as pas veuë?

LYSIS.

Non, Seigneur.

LE CADY.

Sa beauté de tant d'attraits pourueuë,
Lance assez de rayons pour la manifester,
Elle est chez Halima qui ne la peut quitter.

LYSIS.

I'entre auecque respect dans vostre confidence,
Heureux si mon addresse esgalloit ma prudence.

LE CADY.

Suffit que ie cognoy toutes tes qualitez,
Va ne differe plus.

LYSIS seul.

Ie suy vos volontez.

Bons Dieux en quel estat ma fortune est reduite!
Dois-je estre l'instrument d'vne salle poursuitte?
Dois-je trahir mon ame, & priué de bon-heur,
Faut-il que ie le sois de courage & d'honneur?
Parlez diuins flambeaux des ames genereuses,
Vous qui les eclairez, mesme estãt mal-heureuses,
Qui n'estes point subjects aux caprices du Sort,
Qui brillez dans la nuict, & viuez dant la mort.
Parlez, ie vous consulte, Hõneur, Vertu, Courage,
Estes-vous resolus à souffrir cét outrage,
Et me pouuez-vous voir dans vn si lasche employ,
Sans renoncer au droict que vous auez chez moy?
Ouy bien vous le pouuez immortelles lumieres,
Retenez seulement vos flammes prisonnieres,
Ne sortez point du cœur, suspendez vos efforts,
Et sans y consentir laissez agir le corps,
Puis que ie suis esclaue, il faut que i'abandonne
Mes pas & mes discours à celuy qui l'ordonne:
Que ie serue mon maistre, & que sans balancer,
Ie fasse vne action où l'on me peut forcer.
Ie vay donc librement où son ordre m'adresse,
Impuissant à gaigner le cœur d'vne maistresse,
Et plus propre cent fois parmy mes desplaisirs
A peindre vn desespoir que non pas des desirs.

SCENE DEVXIESME.

LEONISE seule.

EN fin ie puis bannir l'importune contrainte,
Qui deffend à mon cœur de pousser des souspirs.
En fin, au gré de mes desirs,
Ie puis dedans ces lieux faire éclater ma plainte,
Et confondre au moins vne fois,
Ma pensée auec ma voix.

Depuis le iour fatal qu'au iardin d'Ascanie,
Ma liberté fut mise au pouuoir des voleurs,
Dedans l'excez de mes douleurs
J'ay cent fois accusé le Ciel de tyrannie:
Mais i'ay subiect à ce moment
De l'en conuaincre entierement.

Ce n'estoit pas assez que sous ces rudes chaisnes,
Ie visse le tombeau de ma felicité,
Mon mauuais démon irrité
Vient encor adjouster au comble de mes peines;
Et sans respect de mon honneur
M'entraine vers le grand Seigneur.

Cher Lisis, dont iadis ie fis si peu de compte,
Et qui pour m'affranchir parus si liberal;
Pourquoy dans ce moment fatal,
A mon esprit troublé reproches-tu ma honte?
Si ce souuenir aujourd'huy
Ne sert qu'à croistre mon ennuy.

Ie receus ton riual, & ie te fus contraire,
Mesme sans demander conseil à ma raison,
Mais considerant ma prison,
I'y voy le chastiment d'vn choix si temeraire,
Et confesse dans mon tourment,
Que ie le souffre iustement.

Quelque part où tu sois, il est vray que ie t'ayme,
Et que parmy les maux qui causent mes souspirs,
Le plus grand de mes déplaisirs,
C'est de ne pas l'aduoüer à toy-mesme. + pouuoir
Mon cœur seroit trop soulagé,
Si tu sçauois qu'il a changé.

Grande diuinité dont ie ſuis tributaire,
Amour : Mais cet abord me contraint à me taire.

SCENE TROISIESME.

HALIMA femme du Cady. LEONISE.

HALIMA.

TU le ſçais, Leoniſe, & ta diſcretion
Atire de mon cœur cette confeßion.
I'ayme, ie te l'aduoüe, & mon ame (duë
renduë
Reſte ſans liberté pour vn qui la per-
Eſclaue d'vn Eſclaue, il eſt vray ie le ſuis,
Et m'a gloire conſiſte au bien que ie pourſuis.
Deuoir, foy conjugale, honneur, vaines chimeres,
Ne m'importunez plus de vos conſeils auſteres.
Ie puis tout entreprendre, & veux tout violer,
En faueur de l'amant pour qui ie dois brûler.
Mais pour bien reüßir dedans cette pourſuitte,
Ma fille i'ay beſoin de ta ſage conduitte.

Ie ne puis ſans ſoubçon luy parler ny le voir.
Et ta condition te donne ce pouuoir,
L'excez de mon tourment, & ton depart qui preſſe,
Te demandent bien-toſt ce ſoin pour ta maiſtreſſe.
Pren-le, ie t'en conjure, & reçoy pour loyer
Celuy qu'en ta faueur ie deſire employer,
Va t'en, l'entretenir de ma flamme amoureuſe.

LEONISE.

Madame, ayez pitié de cette mal-heureuſe,
Et permettez plutoſt en l'eſtat où ie ſuis,
Que ma bouche me ſerue à plaindre mes ennuis:
On m'emmene à Byſance, où mon honneur peut-
eſtre
Va ſentir les efforts d'vn impudique maiſtre,
Laiſſez-moy ſouſpirer, & pour cét entretien,
Choiſiſſez vn eſprit plus content que le mien.

HALIMA.

Eſloigne, Leoniſe, vne crainte ſi vaine,
Et ſonge ſeulement que mon mary t'emmene,
Ie ſauue ton honneur, ſauue moy du treſpas,
Entretien cet Amant.

LEONISE.

LEONISE.

Ie ne le cognoy pas.

HALIMA.

Tu trouueras ce maiſtre, & non pas cet Eſclaue,
Seruant chez mon mary, mais d'vn maintien plus graue
Que l'autre ne commande, & dont l'humilité
Fait de trop vains efforts contre ſa majeſté.
Par mille autres apas tu le pourras cognoiſtre,
Veux-tu ſçauoir ſon nom? Mais ie le voy paroiſtre.

SCENE QVATRIESME.

LYSIS, HALIMA, LEONISE.

LEONISE.

C'Est Lisis.

HALIMA.

Tu rougis.

LISIS.

Ah ! quelle esmotion.

LEONISE.

I'adore le ubject de vostre affection.

LYSIS. *Tout bas.*

Leonise en ces lieux ! Dieux cela peut-il estre ?

LEONISE. *Tout bas.*

C'est Lisis.

LYSIS. *Tout bas.*

Ma maistresse est celle de mon maistre.

HALIMA parlant à Leonise.

Mais ton respect l'arreste, & ie ne puis parler.
Va sçauoir ce qu'il veut.

LEONISE s'approchant de Lisis.

Tasche à dissimuler,
Ne me recognoy pas.

LYSIS. *Tout bas.*

L'agreable surprise,

HALIMA.

Il me faut asseurer. Que veut-il Leonise?
Approche, que veux-tu?

LISIS.

Mon maistre ma chargé
De luy mener l'esclaue,

HALIMA.

Elle aura son congé.

Toy demeure en ces lieux & tasche de me plaire,
En ce voyage là tu n'és point necessaire.

LISIS.

Tourbas.

Ah quel nouueau malheur!

HALIMA.

Que tu me dois de vœux,
Leonise, dy luy le bien que ie luy veux.

LEONISE.

Que ta ioye en ce lieu succede à ta tristesse,
Ouy, tu vois deuant toy ta meilleure maistresse,
Ton ame maintenant n'a rien à desirer:

LYSIS.

C'est vn bien dont ie n'ose encore m'asseurer.
Et s'il est veritable, il faut que ie la suiue
Partout où sa bonté permettra que ie viue.
Ie le iure, Madame, & nul commandement,
Fut-il du grand Seigneur ne rompra mon serment.

HALIMA.

Adieu, croy Leoniſe. Elle ſçait vn miſtere
Quelle te pourra dire, & que ie te veux taire.

LEONISE.

Ha! C'eſt donc toy Liſis.

LISIS.

Helas ce n'eſt plus vous!
Leoniſe pour moy n'auoit que du courroux.

LEONISE.

Que ta ioye en ce lieu ſuccede à ta triſteſſe,
Ouy tu vois deuant toy ta meilleure maiſtreſſe.

LISIS.

Je la ſuiuray par tout, & nul commandement,
Fuſt-il du grand Seigneur ne rompra mon ſerment.

Mais quoy la voy-je encor?

LEONISE.

Tu n'en vois que l'image,
Elle a changé de cœur, & non pas de visage.

LISIS.

C'est ce qui me confond, ie croyois desormais,
Ou vous voir inhumaine, ou ne vous voir iamais.
Par qui vois-je bons Dieux! ma peine terminée,
Est-ce par ma constance, ou par la destinée?
Est-ce vostre iustice, ou bien vostre pitié,
Qui destourne les traicts de vostre inimitié?
Ha! Madame, il est vray qu'vne telle constance,
Pouuoit trouuer ailleurs vn cœur sans resistance:
Mais chez vous où Licaste eut tant d'authorité,
Elle deuoit passer pour importunité.
Voyant que ce riual estoit dans vostre estime,
Le combattre à vos yeux c'estoit commettre vn crime:
Et vous offrir les vœux de mon affection,
C'estoit faire vn reproche à vostre eslection.

LEONISE.

D'vne iuste fureur ton ame fut saisie;
Ta raison s'entendist auec ta jalousie.
Alors qu'elle employa ta valeur à mes yeux.
Qui me le montra lâche, & toy victorieux.
Tu ne peux endurer qu'vn amant sans courage,
Prit ce qu'vn genereux estimoit dauantage,
Non, non, tu m'obligeas me faisant descouurir,
Iusqu'au fonds de son cœur sa crainte sans l'ouurir:
A la moindre luëur que nous fit ton espée,
Ie vis son infamie, & ie fus détrompée,
Il s'enfuit, & reuint apres s'estre excité,
Pour commettre ce semble vne autre lâcheté,
Nous vit-il pas tous deux, entre tant de Corsaires,
Immobiles, où ses mains estoient si necessaires.
Ce lâche, à mon aduis, eût paru moins troublé
Que son portraict, s'il n'eust ny pally ny tremblé.
Ta constance, Lysis, ne fut point criminelle,
Qui te rendit vainqueur en si iuste querelle
Et me fit voir le tort que i'auois d'estimer
Ce que ie fus, & fuïr ce que ie dois aymer.

LYSIS.

Mais ma conſtance, helas! vous fit bien d'autres peines,
Vertu pernicieuſe & qui forgeas ces chaines,
Plus horrible à mes ſens que l'infidelité,
Oſes-tu te vanter d'auoir tant merité?
Oſes-tu contemplant ces marques de ſeruage,
Demander recompenſe a qui tu fis outrage?
Voilà de tes effects pires que le trépas,
Pourquoy paroiſſois-tu ſi tu ne plaiſois pas?

LEONISE.

Non, Liſis, ie cheris les maux qu'elle a fait naiſtre,
Puis qu'ils ſont les moyens qui la font recognoiſtre.
Mon ſeruage m'eſt doux, ie baiſe mes liens,
Et voudroy de bon cœur qu'on me chargeaſt des tiens;
Tu m'as deſ-ja donné par vn pareil exemple
De ta recognoiſſance vn ſujet aſſez ample,
Comment pour me tirer de la captiuité,
Auoir offert ſes biens auec ſa liberté.
Se trouua-t'il iamais d'amour plus liberale,
O vertu ſans exemple, amitié ſans eſgale!

Moins

Moins amour que vertu qui porte ſon deſir,
Plus au bien de l'aymé qu'à ſon propre plaiſir.
Rougis ingrat amant qui dedans mon ſeruage,
Joignis ton auarice à ton peu de courage.
Qui pour me ſecourir parus ſi negligent,
Et pour me rachepter eſpargnas ton argent.
Rougiſſez amoureux, dont les plus grands ſeruices,
Ne ſont que des ſoûpirs que vous nõmez ſupplices,
Qui vous imaginez qu'vne feinte langueur,
Ou quelque foible vœu doit emporter vn cœur.
Vous dont le compliment paſſe pour ſeruitude,
Chez qui noſtre vertu s'appelle ingratitude:
Et qui ne croyez pas eſtre recompenſez
De vos ſales deſirs ſi vous ne jouyſſez.
Lyſis en preferant ſa perte à vos carreſſes,
Vous monſtre la façon de ſeruir vos maiſtreſſes.

LYSIS.

Loüant vne vertu qui n'a point eu d'éfect,
Vous me reprochez bien le crime que i'ay faict:
Quoy? rendre de l'honneur à qui manque d'excuſe?
Ah! ne me loüez plus, ſouffrez que ie m'accuſe:
Oubliez ma pitié qui ne vous pût ſauuer,
Et blaſmez ma fureur qui vous fit enleuer.

A mon farouche aſpect vous tombâtes ſurpriſe,
L'éuanoüiſſement fut cauſe de la priſe.
N'eſt-ce pas là mon crime? accuſez ce combat,
N'exaltez point ainſi le ſouhait d'vn rachapt.
Et ne comparez pas, par des raiſons ſubtiles,
Les vices dangereux aux vertus inutiles.

LEONISE.

Te ſeruoit-elle à toy cette illuſtre vertu,
Ta liberalité? Dy moy qu'eſperois-tu?
Eſpuiſant tes threſors pour ſauuer Leoniſe,
Il ne te reſtoit rien pour payer ta franchiſe.
Ie te laiſſois Eſclaue, ha! ſans doute ie croy,
Que tu cherchois le bien de t'eſloigner de moy.
Que tu voulois payer de toute ta puiſſance,
Non pas ma liberté, mais plutoſt mon abſence,
Et ne me deſgageois des fers de ces voleurs,
Que pour ſortir des miens en te chargeãt des leurs:
Ma cruauté rendoit ton deſſein legitime.

LYSIS.

Ha! monſtrez-moy plutoſt les effects de mon crime,
Et me dites quel Dieu vous ſauua de la mer,
Où ie vis voſtre nef, & vos gens s'abyſmer.

LEONISE.

Ie ne t'accuſe point; mais veux-tu qu'vne hiſtoire
Si pleine de mal-heurs geſne encor ma memoire?

LISIS.

Non, ſi voſtre deſir eſt contraire à mes vœux.

LEONISE.

Ainſi l'eſtat preſent ſemblera plus heureux.
Reuien donc mon eſprit par de noires penſées
Monſtrer à mon amant mes trauerſes paſſées.
Et s'il ſe peut encor, fay les luy conceuoir
Auec la meſme horreur que tu me les fais voir.
Dés que noſtre nauire eut finy ſa fortune,
Nous fuſmes plus de cent dans les bras de Neptune.
L'vn cede ſans effort à ce traiſtre element,
L'autre cherche le bord, mais inutilement.
Car l'ombre de la nuit, & l'horreur du naufrage,
Peignoit d'vn meſme noir la mer & le riuage.
Et la Parque volant à l'entour de nos corps,
Coupoit tous les chemins qui conduiſoient aux bords.

Le chef de qui le Sort m'auoit faict le partage,
Auoit déja preueu cét effect de l'orage,
Et croyant conseruer vn thresor important,
M'auoit mise auec luy dessus vn aix flotant:
Qui guidé par le Dieu qui rit de ma souffrance,
Me porta sur le bord contre toute apparence.
Ce chef trouua la mort dans le milieu des flots,
I'y trouuay ses trauaux mais non pas son repos.
Car le Destin vouloit qu'vne seconde chaine
Renouuelast encor les excez de ma peine,
De faict quatre brigands rencontrez sur le bord,
Furent executeurs de cét arrest du Sort.
Ie fus prise, & le Ciel joyeux de mon naufrage,
Fit voir bien-tost apres sa face sans nuage.
Le triste souuenir de l'orage passé,
Du cœur de ces voleurs est bien-tost effacé
Ils trouuent vn nauire, ils reprennent les ondes,
Et vont continuër leurs courses vagabondes.
I'appelle alors la mort, mais inutilement,
Il faut aller encor sur ce traistre element.

LISIS.

Ie meurs voyant l'estat où vous estes reduite.

LEONISE.

Que deuiendras-tu donc quand tu sçauras la suite?

Où ie me vis cent fois au bord du monument.

LYSIS.

Ie reſſuſßiteray pour mourir doublement.

LEONISE.

Dés que noſtre nauire a quitté le riuage,
Chacun de ces brigands me veut pour ſon partage,
L'Amour dedans leurs cœurs rend leur deſir ſi fort,
Que pas vn d'eux ne veut m'abandonner au Sort.
Et ſouhaittant de viure en bonne intelligence,
Ils ne veulent non plus vſer de violance:
Mais enfin le Démon qui preſide au bon-heur,
Leur fait prendre vn deſſein qui ſauue mon hõneur.
Tous demeurent d'accord que ie ſois la victime
De celuy ſeulement dont ie fais plus d'eſtime.
Que mon choix authoriſe ou condamne leurs vœux,
Ie demande du temps, i'obtien ce que ie veux:
Car l'Amour les commande auec vn tel empire,
Qu'ils n'oſent rien choquer de ce que ie deſire.
Vn mois s'eſcoule ainſi, ſans que leur paßion
Oſaſt rompre les loix de la diſcretion,
Et durant tout ce temps deuenus moins ſauuages,
Ils ne commettent plus ny meurtres, ny pillages.

L'Amour ſeul les occupe, & du plus grand
project,
Qu'ils peuuent conceuoir ie ſuis ſeule l'object.
Ils n'ont pas meſme ſoin d'obſeruer les preſages,
Qui precedent touſiours les efforts des orages.
Si bien que tout à coup on vit le vent changer,
La mer hors de ſon lit, & nous dans le danger.
L'orage encore vn coup nous declare la guerre,
Le bruit des flots ſe meſle à celuy du tonnerre.
Le cahos reſſuſcite, & dans cet accident,
Neptune tout eſmu laiſſe choir ſon trident;
Enfin la nef s'abyſme, & l'onde impitoyable,
Auec deux des brigands me iette ſur le ſable,
Encore vers la mort mes cris ſont ſuperflus.

LYSIS.

Celuy qui vous vendit nous a dit le ſurplus,
Sans nous faire ſçauoir que ce fuſt Leoniſe.

LEONISE.

Ah! Lyſis, mon honneur va ſuiure ma franchiſe,
Les Turcs vont acheuer ſa perte en peu de iours,
Mes tourments ſont bien longs, & mes plaiſirs bien
cours.

Dans le bien que me cause vne amitié si rare,
Plaignons-nous, cher Amant, des maux qu'on me prepare.
Tu sçais que le Cady me mene au grand Seigneur.

LYSIS.

Mon ame, il est trop vray.

LEONISE.

Plaignons donc mon honneur.

LISIS.

Plutost sans nous géner d'vne plainte inutile,
Inuentons des moyens pour sortir de cette Isle.
Ie croy que le mal-heur qui suit nostre amitié,
Pourroit enfin porter mon maistre à la pitié:
Si le feu qu'il conçoit de ces regards de flamme,
Pour son propre interest n'en destournoit son ame.

LEONISE.

Comment? le Cady m'ayme?

LISIS.

Il ne peut plus durer,
Et m'enuoyoit icy pour vous en asseurer.

LEONISE.

Amour qui veut vanger le tort fait à ſa femme,
Luy fait auoir pour vous vne pareille flamme.
Halima vous adore, & vient de me charger
De vous dire comment vous pourrez l'obliger.

LISIS.

Sa fille m'ayme encor, & ſçaches quelle employe,
Deuinez.

LEONISE.

Ie ne ſçay,

LISIS.

Mon frere,

LEONISE.

Ah quelle joye!

Philidas

Philidas est icy, bons Dieux, par quels moyens?

LYSIS.

Nous vous conterons tout.

LEONISE.

Que de maux, & de biens!
Employer contre nous nostre propre puissance,
Cette rencontre, Amour, fait bien voir ton enfance:
Mais enfin, cher Lisis, pour sortir de leurs mains,
Que conçoit ton esprit?

LISIS.

De genereux desseins.
Hazardons nostre vie en faueur de nos flammes,
Et mourons glorieux plutost que viure infames.

LEONISE.

Ces mouuemens sont beaux, ie les suiuray par tout,
Mais comment ferons-nous pour en venir à bout?

LYSIS.

Oyez en peu de mots ce que le Ciel m'inspire,
Le Cady m'a chargé d'esquiper vn nauire
Pour vous mener au Turc, au temps qu'il a promis,
Il prend auecque luy deux de mes bons amis.
Deux hommes genereux, Philidas en a d'autres,
Qui viendront auec nous, qui se ioindront aux nostres,
Et qui seront rauis dans cette extremité,
De sauuer vostre honneur & nostre liberté.
Asseurez de ces gens nous pouurrons sans remise,
Prendre l'occasion d'vne belle entreprise.
Et dés que nostre nef ne verra plus le bort,
Forcer les matelots d'aller vers nostre port:
Si mon maistre & les siens opposent leur puissance
Aux premiers mouuements de cette violence,
A la fin leur esprit en sera diuerty,
Voyant que tant de gens prennent nostre party.
Et s'il ne l'estoit point, i'estime fort facile,
De rendre en peu de temps leur effort inutile.
Nostre nombre peut estre aussi grand que le leur,
Et nous aurons pour chefs l'Amour & la Valeur.

LEONISE.

Arbitres des mortels, Dieux, souffrez ce miracle.

LISIS.

Je m'en vay commencer, ie n'y voy point d'obstacle.
Et toy, ma chere vie, approuue cette ardeur,
Ie ne t'esloigne point, tu vis dedans mon cœur.

LEONISE.

Va, le Ciel te conduise auec cette asseurance,
Que i'appreuue l'exces de ton impatience.

LYSIS.

Ie veux vous ramener comme ie l'ay promis,
Et puis ie m'en iray disposer nos amys.

Fin du troisiesme Acte.

ARGVMENT DV QVATRIESME ACTE.

I. HALI Bacha fasché d'auoir permis que le Cadi emmenât Leonise au grand Seigneur, fait dessein de s'en aller l'attendre au passage pour la luy rauir.

II. Lisis dit à Leonise comme le Cadi a resolu de partir, ce qu'il espere de voir bien tost leur deliurance.

III. Halima les rencontre, descouure son affection à Lisis, & sur le point qu'il luy respond auec des termes obligeans, mais pourtant ambigus.

IIII. Le Cady les surprend & tirant de ces dernieres paroles vn subjet de soupçonner la fidelité de Lisis, & la pudicité de sa femme, apres les auoir faits retirer, delibere de laisser Lisis en Chypre, & de prendre Halima pour la jetter dans la Mer, & faire croire que c'ét Leonise qui s'est precipitée, à cét effect, il fait enfermer Lisis dans vn jardin & en baille la clef à Sophise.

V. Le Cady parle à sa fẽme & descouure auec adresse qu'elle ne desire faire le voyage que pour estre auec Lisis.

VI. Hazan Bacha, qui dans le mesme ressentiment que Hali fait le mesme dessein, d'aller enleuer Leonise.

VII. Le Cady, Halima, L'Esclaue, & Philidas, partent.

VIII. Lisis se plaint dans le jardin où il est enfermé, Sophise luy vient parler de son amour, il ne veut pas l'escouter, elle se rebute & luy ouure la porte, il sort auec dessein de se precipiter.

ACTE QVATRIESME.

SCENE PREMIERE.

HALY. ARBASE, vn des siens.

HALY.

DONC l'Esclaue s'en va me puis-je bien resoudre,
A receuoir encor ce dernier coup de foudre.
I'ay prononcé moy-mesme vn arrest si fatal,
Ie suis moins le subject que l'auteur de mon mal.

Aprouuer vn conſeil qui m'oſte ce que i'ayme,
N'eſt-ce pas vn effect d'vne foibleſſe extreme?
Quoy que le Cady ſerue à la religion,
Ce reſpect deuoit-il forcer ma paſſion?
Celuy du Grand-Seigneur eſtoit-il legitime?
Et ne pouuoy-je pas le meſpriſer ſans crime?
Puis que l'Amour eſt maiſtre & des Dieux & des Roys,
Il peut fouler aux pieds les autels & les loys.
Mais à quoy peut ſeruir cette plainte importune?
Peut-elle renuerſer ma mauuaiſe fortune?
Et doy-je recourir à la voix ſeulement,
Pour teſmoigner ma flame & mon reſſentiment?
Non, c'eſt à toy mon bras, toy qui contre les Perſes
Remportes tous les jours des victoires diuerſes,
Et qui leur fais porter meſme honneur au Croiſſant
Que leurs peres rendoient à leur ſoleil naiſſant.
Toy dont le moindre effort cauſe des funerailles,
Qui forces des rempars qui gaignes des batailles,
Qui pour les Muſulmans parois ſi genereux,
Fay maintenant pour moy ce que tu fais pour eux.
Ouy ie ſens que mon bras me veut eſtre propice,
Sa vigueur ſe reueille & m'offre ſon ſeruice.
Ie le veux accepter & ſuiure vn beau deſſein,
Dont la rage & l'Amour m'ont eſchauffé le ſein.

Arbase approche-toy, que ie te fasse entendre
Ce que ma passion me force d'entreprendre.
Tu sçais que le Cady presse pour son despart,
Et qu'il doit s'embarquer dãs demain au plus tart.
Ie veux le deuancer & l'attendre au passage,
Pour luy rauir l'Esclaue à qui ie rends hommage.
S'il ose resister à mes iustes desseins,
Ie veux que sans respect on fasse agir les mains.
Qu'on respande du sang pour arrester mes larmes,
Et que l'Esclaue seule eschape de nos armes.

ARBASE.

Nous estimerons tous nostre sort bien-heureux,
S'il nous fait acheuer ce dessein amoureux.

HALY.

Qu'on se prepare donc, qu'on fasse diligence,
Puis que de là despend toute mon allegeance.

ARBASE.

Reposez-vous sur nous, nous allons y pouruoir.

HALY.

Et i'attends le Cady qui me doit venir voir.

SCENE DEVXIESME.

LEONISE. LYSIS.

LEONISE.

HE' bien, mon cher Lysis, comment vont nos affaires? Verrons nous aujourd'huy la fin de nos miseres?

LISIS.

Enfin tout reüßit au gré de nostre Amour,
Le Cady doit partir deuant la fin du iour.
Il croit à mes discours de mesme qu'aux Oracles,
Son esprit aueuglé ne voit point les obstacles:
Tout luy semble parler de son contentement,
Et le Ciel toutesfois en dispose autrement.

Et

Il desiroit tantost vous garder dans cette Isle,
Sa longueur me perdoit, & rendoit inutile
Le dessein qui me porte auecques nos amys,
A vous rauir sur mer comme ils me l'ont promis.
Ie l'ay donc fait resoudre à partir sans remise,
Suggerant à son ame vne belle entreprise,
Et luy persuadant que sans faire de bruit,
Il peut de son amour ceuillir bien-tost le fruit.
S'il vous fait aborder en quelque Isle sauuage,
Il mord a l'hameçon, il prise mon courage,
Mais ie croy que bien-tost, il sortira d'erreur,
Et que ma main prendra le party de mon cœur.
Toy qui peux nous ietter par vn tour de ta roüe,
De l'esclauage au throsne & du throsne à la boüe,
Contre qui tant d'Amants ont en vain combattu,
Fortune en ce dessein assiste la Vertu.

LEONISE.

Ciel, entendez nos vœux! mais voicy cette infame.

SCENE TROISIESME.

HALIMA, LEONISE, LYSIS.

HALIMA.

QVE Leoniſe a ſoin du repos de mon ame!

LYSIS.

Horreur de mes regards.

Le demy ers tout s.

HALIMA.

Diſpoſons-nous de luy?

LEONISE.

Madame aſſeurément ie le gaigne auiourd'huy.

HALIMA.

Il faut donc que ie parle, Amour nous le commande.

LEONISE.

Un don si precieux vaut bien qu'on le demande.

HALIMA.

Mais où vas-tu Lysis?

LYSIS.

C'est ainsi que le Ciel,
Aux plus grandes douceurs mesle tousiours du fiel,
Mon Maistre m'a chargé d'vne affaire qui presse.

HALIMA.

Dois-tu tout à ton Maistre, & rien à ta Maistresse?

LISIS.

Quand vous m'honnorerez de vos commissions,
I'auray pour vous seruir les mesmes passions.

HALIMA.

Arreste donc icy?

LYSIS.

Ce demy vers tout bas.

L'importune contrainte!
I'obeis, mais mon Maistre aura sujet de plainte.

LEONISE.

Ce demy vers tout bas.

Ah! l'insolente femme! Esclaue, souuiens toy,
Que ta Maistresse t'ayme & reuere ta loy.
Le feu qu'elle ressent rend le tien legitime,
Je t'ay dit vn secret dont tu dois faire estime.

HALIMA.

N'as-tu iamais cognu le pouuoir de l'Amour?

LYSIS.

Il paroit aux effets qu'il produit chaque iour,
Hercule consummé dedans ses propres flammes,
Myrrhe pleurant encor pour ses ardeurs infames,

Troye poussant au Ciel, & ses feux, & ses cris,
Tant de Roys abbatus, tant d'Empires destruits.
Seront de son pouuoir des marques eternelles,
On y verra tousiours ses victoires cruelles.
Et ceux qui ioüiront d'vn iugement bien sain,
Craindront à l'aduenir de le porter au sein.

HALIMA.

Sont-ce là les beaux fruicts que tes leçons produisent?

LEONISE.

Madame, ses discours l'vn l'autre se destruisent,
Quoy? tes larmes tantost ont peint l'Amour si beau,
Pourquoy luy donnes-tu d'autres coups de pinceau?

HALIMA.

C'est bien traiter l'Amour auecques trop d'outrage,
Ce Dieu n'est point autheur du meurtre & du carnage.
Au contraire c'est luy qui par vn doux accord,
Repare en l'Vniuers les bresches de la mort.

C'est luy qui destournant les coups de la fortune,
La rend aux amoureux douce ou moins importune.
Et tu peus aujourd'huy voir vn de ces effects,
Si tu veux prendre garde au bien que ie te fais.
La fortune me donne vne entiere licence,
De te traitter en serf mesme auec violence.
Et l'Amour qui corrige vne telle rigueur.,
Veut que ie te reçoiue en maistre de mon cœur.

LISIS.

Que dois-je repartir?

HALIMA.

Est-ce ainsi que ton ame
Doit receuoir l'adueu d'vne si belle flamme?
Au lieu que tu deurois aller iusqu'au transport,
Tu parois interdit.

LISIS.

Feignons, cedons au Sort.
Ce bon-heur est si grand auprés de mon merite,
Que mon ame à bon droict en paroist interdite;

Si vous parlez pourtant auecques verité,
Ie benis les liens de ma captiuité.
Ie veux vous teſmoigner pendant noſtre voyage,
A quel point mon amour peut porter mon courage.

HALIMA.

Si ie dis vray!

LYSIS.

Mon Maiſtre eſcoute nos diſcours.

SCENE QVATRIESME.

LE CADY, auec vn des ſiens. HALIMA.

LEONISE. LYSIS.

LE CADY.

Ce vers ſe dit tout bas.

Eignons adroitement d'ignorer leurs amours.
Que t'a dit le Bacha?

HALIMA.

Leoniſe ie tremble.

LYSIS.

Seigneur ie vous attend pour aller voir enſemble

Son

Son nouueau ſucceſſeur.

LE CADY.

Ils ſe retirẽt & le Cady demeure ſeul auec celuy des ſiens, qui l'accompagne.

Ie m'y rends au pluſtoſt,
Allez pour mon depart ordonner ce qu'il faut.
,, Ie veux vous teſmoigner pendant noſtre voyage,
,, A quel point mon amour peut porter mon courage.
Quelque mauuais deſſein s'exprime par ces mots,
Mais ie ſçay le moyen de rompre leurs complots;
Loin de vaincre pour moy le ſujet de ma flamme,
Tu taſches pour toy-meſme à corrompre ma femme.
Perfide, & ie te ſers en cette occaſion,
A faire mieux agir ta perſuaſion.
Eſclaue trop ingrat, ie te feray cognoiſtre,
Qu'on ne ſe doit iamais attaquer à ſon maiſtre.
Tu ſçauras que ſur toy i'ay cette qualité,
Et te repentiras de m'auoir irrité;
I'ay droit de te punir & pouuoir de le faire,
Mais vn plus beau deſſein veut que ie le differe.
Le moindre amuſement nuiroit à mon amour,
Qui me force à partir auant la fin du iour.
Pour rendre cependant ſon complot inutile,
Je veux que cét ingrat demeure dans cette iſle:
Que ma fille le garde, & l'ait deſſous ſa loy,
Philidas me ſuffit pour venir auec moy.

Mais ma fille qui sort me contraint de me taire,
Pour ne pas découurir vn si secret mystere.

SCENE CINQVIESME.

SOPHISE, LE CADY.

SOPHISE sortant.

On dit que Lysis part, i'en suis au desespoir,
Ie brûle de l'apprendre, & crains de le sçauoir.

LE CADY.

bas *Bien que ce que ie fay soit de peu d'importance*
Il le faut déguiser auec quelque apparence,
I'alloy charger quelqu'vn de vous faire sortir
Pour vous dire deux mots deuant que de partir.

SOPHISE.

I'ay donc bien du sujet de benir ma sortie.

LE CADY.

Auez-vous recognu la grande modestie?

La grace, & la bonté de l'Esclaue Chrestien?

SOPHISE.

bas.

Sçauroit-il mon amour?

LE CADY.

bas. *Vous ne respondez rien?*
Elle a sceu de sa mere & l'amour & le crime.

SOPHISE.

Si l'on en peut iuger au rapport de l'estime,
Ses qualitez font honte à sa condition.

LE CADY.

I'ay pour ce mal-heureux beaucoup d'affection.

SOPHISE.

bas.

Ie pourroy bien iurer que la mienne est plus grande.

LE CADY.

Mais i'ay peur qu'à la Cour quelqu'vn me le demande.

A qui l'honneſteté m'oblige à le donner.

SOPHISE.

Vous feriez donc bien mieux de ne l'y pas mener.

LE CADY.

C'eſtoit là mon deſſein, & i'allois tout à l'heure
L'enuoyer au iardin où ie veux qu'il demeure.
Ie l'arreſterois bien d'vn ſeul commandement:
Mais ce voyage icy luy plaiſt infiniment.
Allez luy commander pour ne le pas contraindre,
Qu'il me cueille des fleurs.

SOPHISE.

Que ie m'en vay bien feindre.

LE CADY.

Tandis que mon vaiſſeau s'eſloignera du port,
Tenez, enfermez-le.

SOPHISE.

Tout bas. *Doux caprice du Sort!*

Ayant dans mes prisons celuy qui me captiue,
Ie pourray luy donner le bien dont il me priue.

Sophise se retire.

LE CADY.

Oüy ie te laisse icy, mais iusqu'à mon retour,
Ie medite vn tourment pour te priuer du iour.
Et toy qui sans respect du nœu qui nous attache,
Imprimes à ton Ame vne si noire tache.
Qui souffres sans rougir qu'vn discours suborneur
En ma presence mesme attaque ton honneur.
N'atten pas de mon cœur vne foible vengeance,
De ta mort seulement dépend mon allegeance.
Tu mourras impudique, & dans ton châtiment
Ie feray voir ton crime, & mon ressentiment.
Mais dois-je differer ou haster son supplice,
Preferer à mon bras celuy de la Iustice?
Et faut-il qu'elle soit, apres cette action,
La victime des loix ou de ma paßion?
Non sans plus differer ie veux lauer ma honte,
Si le crime est ressent, que la peine soit prompte.
Allons voir l'adultere, & perçons de cent coups
Vn corps qui n'a plus rien de reserué pour nous.
Toutes fois recourir à ce remede extréme:
C'est nuire à mon amour & me perdre moy-méme.
I'emmeine Leonise, & ce meurtre éclatant
Me pourroit bien priuer de ce gage important.

Dieu! que ie suis confus! ma fureur & ma flame
Contestent à l'enuy l'empire de mon ame.
L'vne ruyne l'autre; & pourtant ie ne veux,
Ny ne puis resister à pas vne des deux.
Icy tout à propos mon esprit me suggere,
Vn coup pour contenter ma flame & ma colere.
Ie parts auec l'Esclaue, & la dois emmener
En quelque Isle deserte au lieu de la donner:
Mais parce qu'il importe au succez de ma flame,
De feindre auparauant qu'elle a finy sa trame,
Ie veux prendre auec moy l'adultere sur mer,
Et dans moins de deux iours moy-mesme l'abîmer:
Puis cacher Leonise, & dire à tout le monde,
Que c'est elle qui vient de se jetter dans l'onde,
Oüy, ie veux qu'Halima perisse dans les flots,
En la perdant ie treuue vn eternel repos.
Je remets mon honneur, i'enseuelis ma honte,
Et soubmets à ma loy l'Esclaue qui me dompte:
Mais voicy l'adultere.

SCENE SIXIESME.

LE CADY. HALIMA.

LE CADY.

HE bien, partirons nous?

HALIMA.

I'ay mis ordre par tout, il ne tient plus qu'à vous.

LE CADY.

Lysis ne sçauroit pas me suiure en ce voyage,
M'accompagnerez-vous?

HALIMA.

I'ay trop peu de courage,
Seigneur, ie crains la mer.

LE CADY. bas.

Tu la crains iustement,
Elle croit demeurer auecque son Amant.
Donc ie prendray Lysis.

HALIMA.

Quelque mal qu'il arriue,
Ie vous dois obeyr. Il faut que ie vous suiue.

LE CADY.

Mais vous craignez la mer?

HALIMA.

La crainte du trespas
En cette occasion ne m'arresteroit pas.

LE CADY.

Hé bien vous y viendrez?

HALIMA.

Que ie suis satisfaite!
Loin de vous ie mourrois.

LE CADY.

La subtile deffaicte!
Mais quand ie voy Lysis i'entre en quelque soubçõ.
Halima, cét esclaue est de bonne façon.
Encor qu'en dites-vous?

HALIMA.

Il est de bon seruice.
Puissant, adroit.

LE

LE CADY.

Perfide acheuons l'artifice.
Son esprit vous plaist-il?

HALIMA.

Son esprit est bien doux.

LE CADY.

Il a comme ie croy de l'amitié pour nous,
Mais ne craignez-vous point?

HALIMA.

Tout bas.

Et quoy Seigneur: ie tremble.

LE CADY.

Que nous ne puissions pas reuenir tous ensemble.
L'adultere pasli t, ce coup est furieux.

HALIMA.

I'esspere ce retour de la bonté des Dieux.

Qui souuent des dangers a garent y nos testes.

LE CADY.

Ce n'est pas que pour nous ie craigne les tempestes,
Mais peut-estre à la Cour ma franchise offriroit,
Vn si parfait Esclaue à qui m'en presseroit.
C'est tout ce que ie crains.

HALIMA.

Il m'a tiré de peine.

LE CADY.

En cette affaire icy mon ame est incertaine,
Non, ie le veux laisser.

HALIMA.

Ah Dieu tout est perdu!

LE CADY.

Ce coup asseurément n'estoit pas attendu,
Vous m'accompagnerez?

HALIMA.

Mais Seigneur, ce voyage
Durera-t'il long-temps?

LE CADY.

Deux mois.

HALIMA.

Pas dauantage?

LE CADY.

Non.

HALIMA.

Ie pourray donc bien attendre ce retour,
Et puis ie vous ſerois trop à charge à la Cour.
Ie demeureray donc?

LE CADY.

Qu'elle eſt irreſoluë,
Mais quoy, ie ne ſçaurois me paſſer de ſa veuë.

Il viendra; ie le veux, faites vn peu d'effort.

HALIMA.

I'iray puis qu'il vous plaît.

LE CADY.

Rendez vous donc au port,
Et menez Leonise.

HALIMA.

Et Lysis?

LE CADY.

Une affaire
Dequoy ie l'ay chargé veut vn peu qu'il differe.
Ie vay tout maintenant trouuer le Vice-Roy,
Il s'y doit rendre apres & partir auec moy.
Tu ne le verras plus cét adultere infame,
I'éteindray dans la mer ton impudique flame,
Perfide qui la rends si visible à mes yeux,
Ie te separeray de cét audacieux.
Ou s'il faut desormais, que vous soyez ensemble,
Ie veux qu'au lieu d'Amour la Parque vous assêble.

Halima se retire.

SCENE SEPTIESME.

HAZAN. MAMET.

HAZAN.

MAMET c'est trop souffert, qu'on l'oste de ses mains,
Le Cady se tient ferme en ses premiers desseins.
Mes presens ont en vain sollicité son ame,
Il veut asseurément Leonise pour femme.
Il ne faut pas icy se flatter desormais,
Si ie ne le contraints ie ne l'auray iamais.
Sus, qu'on coure chez luy, qu'on s'arme, qu'on l'enleue.

MAMET.

Ie crains que contre nous le peuple se souleue.

Mais puis que ce dessein se doit executer,
Quelque mal qu'il presage il faut vous contenter.
Toutesfois pour le faire auec plus d'asseurance,
Et de l'enleuement oster toute apparence.
Ie croy que nous pouuons prendre vn autre chemin,
Et par d'autres moyens tendre à la mesme fin.
Nous pouuons nous cacher aux yeux de tout le mõde
Si nous executons ce dessein dessus l'onde.

HAZAN.

Ie croy que ce conseil n'est pas hors de raison:
Mais comme vn amoureux n'est iamais sans soubçon,
Quoy que ie mette en vous beaucoup de confiance,
Ie veux que cét effort se fasse en ma presence.
Allez donc de ce pas preparer vn vaisseau.

MAMET.

Amour, fay que ce feu s'esteigne dessus l'eau.

HAZAN.

Mamet, encor vn mot qui n'est pas inutille,
Deuant que s'embarquer & partir de cette Isle.

Allez vn peu parler à mon fils de ma part,
Et ſans luy deſcouurir le ſubiect du depart;
Dites-luy ſeulement que ie vay ſur la coſte
Pour trois ou quatre iours.

MAMET.

Ie le verray ſans faute.

HAZAN.

Et que pendant ce temps mon conſeil trouue bon
Qu'il demeure dans l'iſle, & commande en mon nom. Mamet ſe retire.
Qu'on blaſme mon amour, qu'il ſoit illegitime,
Qu'aux yeux du grand Seigneur il paſſe pour vn crime.
Qu'il perde ma maiſon afin de ſe vanger,
Le conſeil en eſt pris, ie ne ſçauroy changer.

SCENE HVICTIESME.

HALY, LE CADY, HAZAN, & leur suitte.

HALY.

VOVS serez bien receu.

LE CADY.

C'est là mon esperance.

HAZAN.

Tout bas.

Amour deuant ces gens cache ta violence:
Vous allez donc partir?

LE

LE CADY.

Oüy, Seigneur, dés ce iour.

HAZAN.

Dans quel temps pensez vous estre icy de retour?

LE CADY.

Dans deux mois au plus tard.

HAZAN.

Si mes vœux s'accomplissent,
Vous reuiendrez plutost.

HALY.

Si les miens reüssissent,
Nous aurons le plaisir de vous reuoir demain.

LE CADY.

Ce que vous desirez passe l'effort humain.

HAZAN.

bas.

C'est trop se descouurir, cachons mieux ce mystere.

HALY.

bas.

Il faut en cet endroit moins parler, & plus faire.

LECADY.

Loin de me proposer l'effet de vos souhaits,
Peut-estre mon retour ne se verra iamais.
bas. *Ainsi sans la monstrer i'exprime ma pensée,*
Mais la moitié du iour s'en va desia passée;
Vous plaist-il m'honorer de vos commandements?

HAZAN.

Nous irons iusqu'au port, faites sortir mes gens.

SCENE NEVFIESME.

LYSIS enfermé dans le jardin.

COmment! ie suis trahy, la porte est refermée,
Ainsi tous mes desseins se tournent en fumée.
Espoir de mon bon-heur qu'estes-vous deuenu?
On emmene Madame, & ie suis retenu.
Doncques ie n'ay hasté ce funeste voyage,
Que pour haster ma peine, & croistre mon seruage?
Ie n'ay d'inuention que pour me ruyner,
Et i'arme l'ennemy qui doit m'assassiner.
Doncques par le conseil de mon propre courage,
On conduit Leonise, en quelque isle sauuage.
Et mon maistre impudique en suiuant ce dessein,
Va forcer vn honneur qu'il attaquoit en vain.

Par quel aueugle effort mon ame est abbatuë,
Elle mesme a forgé la foudre qui me tuë.
Mes mains sans y penser ont creusé mon tombeau,
On va perdre Madame, & ie suis son bourreau.
Peut-estre auant le temps ma douleur est formée,
Et ie murmure à tort: mais la porte est fermée.
Ah! ne me flatte plus Espoir lasche & trompeur,
Desormais la raison authorise ma peur.
Si ce traistre eut voulu le bouquet que i'apporte,
Il auroit commandé que l'on m'ouurît la porte.
Mais ie recognois bien au fort de mes douleurs,
Qu'il m'enuoya cueillir l'espine & non les fleurs.
Ah! que tes sentimens sont contraires, perfide
Tu songes à la fois de fleurs & d'homicide.
Tu deuois m'ordonner auec plus de raison,
Au lieu d'aller aux fleurs, de courir au poison.
Leonise s'en va tandis que ie demeure,
O Ciel! en cét instant permettez que ie meure,
Et toy qui m'as ietté dans les maux que ie sens,
Qui vois le tort qu'on fait à mes vœux innocens.
Si tu pris iamais soin de tes subjects fidelles,
Amour, romps ma prison, ou preste moy tes ailes,
Afin qu'en ce depart mon corps ait le bon-heur
De suiure Leonise aussi-bien que mon cœur.
Mais ne cognois-je pas que bien loin qu'il m'exauce,
Mon corps s'apesantit, & ce mur se rehausse.

Fay moy doncques, ô Ciel, ſi fort appeſantir,
Que ie puiſſe forcer la terre à m'engloutir.
Et porte ſi tu veux ce mur iuſques aux Aſtres,
Mais qu'il tombe ſur moy pour finir mes deſaſtres.
Auſſi-bien en l'eſtat où m'a reduit le Sort,
Ie ne puis deſirer que le coup de la mort.

SCENE DIXIESME.

SOPHISE. LYSIS.

SOPHISE.

SOphise il faut chasser cette crainte importune,
Et rompre cét obstacle à ta bonne fortune,
L'occasion le veut, & l'honneur le permet.

LYSIS.

Oüy vous l'aurez, mon cœur, ce bras vous le promet,
Mal-gré nos ennemis nous sortirons des chaisnes,
Vn seul coup finira nostre vie & nos peines:
Mais qui me vient troubler dans ce iuste desir?

SOPHISE.

Enfin ie puis vn iour,

LYSIS.

Ah mortel desplaisir!

SOPHISE.

Ie puis,

LYSIS.

Consentez-vous à cette tyrannie?

SOPHISE.

Qui pourroit deuiner d'où vient vostre manie?
Reprenez vos esprits.

LYSIS.

De grace, laissez moy:
Madame, pardonnez.

SOPHISE.

Où court-il, & pourquoy?

LYSIS.

Elle a tiré la porte.

SOPHISE.

Esloignez toute crainte.

LYSIS.

Vous m'auez renfermé?

SOPHISE.

Bannissez la contrainte,
Mon pere & tous les siens sont desià loing du port,
Vous pouuez,

LYSIS.

Ouy, ie puis recourir à la mort.
J'adore Leonise, & ceux qui l'ont rauie,
M'ont rauy la raison, le repos, & la vie.

SOPHISE.

Adorer Leodise!

LYSIS.

LYSIS.

Ayez pitié de moy.

SOPHISE.

Un Esclaue.

LYSIS.

Ie meurs.

SOPHISE.

Se mocquer de ma foy!

LYSIS.

Ie ne vous respons plus.

SOPHISE.

Quelle rage l'emporte.

LYSIS.

Ah Dieux!

SOPHISE.

Ne ſçais-tu pas?

LYSIS.

On a fermé la porte.

SOPHISE.

Si tu veux m'eſcouter?

LYSIS.

Ah! quelle trahiſon.

SOPHISE.

Quoy rejetter mes vœux!

LYSIS.

Tirez-moy de prison.

SOPHISE.

Sçais-tu bien qui ie suis?

LYSIS.

Ouurez-moy le passage,
Ie vous vangeray bien, ie cours à mon naufrage.

SOPHISE.

Va, pers-toy, ie te laisse en cette liberté.

LYSIS.

Ie vous doy des autels pour cette charité.

SOPHISE.

Va, trop indigne object de ma flamme passée,
Esloigne en mesme temps, mes yeux, & ma pensée.

Gouste la charité que ma raison te rend,
Fay ce que tu voudras tout m'est indifferend.
Maintenant que pour toy mon esperance est morte,
Va t'en mourir d'amour, ou de rage, il n'importe.

Fin du quatriesme Acte.

ARGVMENT DV CINQVIESME ACTE.

I. LIcaste, ou l'Amant auare aborde en Chisne, raconte son histoire à Taronte, & ayant sceu que le Cady emmeine Leonise au Grand Seigneur, fait dessein de s'embarquer pour la suiure.

II. Sophise se resoud d'oublier Lisis, & d'accepter les offres de seruice de Taronte. Il la treuue dans cette resolution, & l'acompagne à vne promenade qu'elle s'en va faire sur le riuage.

III. Lisis se plaint au bord de la mer sur le point que Philidas & Leonise luy paroissent dans vn Esquif qui ne peut pas prendre terre à cause de la tourmente. Il court sur le port pour trouuer des gens qui luy puissent ayder à les retirer.

IV. Sophise & Taronte viennent au mesme lieu & voyent aborder Philidas & Leonise, cet obiet les surprend, il les veulent approcher pour leur demander des

nouuelles de leurs peres, lors que Mamet suruient qui leur raconte le combat entre les deux Vice-Roys & le Cady, & donne le temps à Leonise & Philidas de s'en aller d'vn autre costé.

V. Lisis reuenu auec deux Mariniers pour tirer l'esquif qui est desia abordé & que le vent a remis en pleine mer. Mais ne voyant pas Leonise, ny Philidas, se veut precipiter. Taronte le retient, & presque en mesme instãt Philidas & Leonise reuiennent, que Lisis reconnoît d'abord ; Taronte & Sophise leur promettent de les sauuer, renuoyent Mamet dire aux Vice-Roys qu'ils se sont perdus.

VI. Licaste se rencontre au mesme endroit où ces choses se passent, il veut parler à Leonise, mais elle l'interrompt, pour le faire souuenir de son auarice. Lisis apres quelques complimens, en faueur de son riual, s'accorde à prendre la recompense de sa liberalité, sans s'opiniastrer à la vouloir ceder, ne voulant pas perdre la qualité d'Amant, pour acquerir vn nouueau titre de Liberalité. Taronte donne vn vaisseau à Lisis. Leonise & Philidas, qui apres les remerciemens & les vœux ordinaires, s'embarquent pour retourner à Trapane.

ACTE CINQVIESME.

SCENE PREMIERE.

THARONTE, LYCASTE.

LYCASTE.

IE ne me repens point de vous auoir conté,
Comment mon auarice auec ma lascheté.
Laissa perdre à mes yeux la plus belle des Dames,
Qui me sloit ses beaux feux à mes indignes flames.

Je ne m'en repens point si ie puis engager,
Par ce honteux recit vostre ame à la vanger.
Armez-vous donc, Seigneur, pour punir cet outrage,
Contre vn Amant sans foy, sans honneur, sans courage.
Ce que i'ay dit est vray, ie n'ay rien adjousté,
A ce qui regardoit mon crime & sa beauté.
Ie crains bien vous voyant si peu touché pour elle,
De n'en auoir pas fait vne image assez belle.
Ah! si ie la peignois charmante comme elle est,
Certes vostre justice y prenant interest;
Rendroit à son esprit cet agreable hommage,
Mais le seul qui la faite en peut faire l'image.

THARONTE.

Vous la cherchez par tout, en fin qu'esperez vous?

LYCASTE.

Ma mort que causera son genereux courroux,
Vn estrange remords m'a tiré de Sicile,
M'a transporté par tout, ma poussé dans cét Isle,
Où ie viens d'aborder, où ie la cherche en vain,
Où ie vay demander mon trespas à ma main.

THA-

THARONTE.

Estranger aujourd'huy ie te tire de peine,
Sçache qu'au grand Seigneur, nostre Cady l'emmene.
Que les deux Vice-Roys ont payé ce present,
Et de plus qu'il se vient d'embarquer à present.

LYCASTE.

Est-ce vn songe, bons Dieux! ô l'estrange nouuelle!
Peine & plaisir pour moy, nouueau mal-heur pour elle.
Je m'en vay donc, Seigneur, m'embarquer de ce pas,
Excusez mon transport, ie cours à mon trespas.

THARONTE.

Et moy i'y cours aussy plus mal-heureux encore,
Puisque ie vay trouuer le Tyran que i'adore.

SCENE DEVXIESME.

SOPHISE seule.

Courage, ma raison, il faut vaincre aujourd'huy
Cét aueugle démon qui m'engageoit sous luy,
Nous auons trop souffert cette honteuse peine,
Sortons de sa prison, foulons aux pieds sa chaine:
Ou bien s'il faut encor le loger dans le cœur,
Que ce soit en faueur d'vn plus noble vainqueur.
Portons vn de nos yeux sur vn Prince fidele,
De qui nostre froideur n'a pas esteint le zele:
Et regardant de l'autre vn esclaue insolent,
Que nostre prompte ardeur a rencontré si lent:
Mourons d'amour pour l'vn, & pour l'autre de hõte:
Mais voicy cét illustre & genereux Tharonte.
Que son abord me plaist!

SCENE TROISIESME.

THARONTE. SOPHISE.

THARONTE.

PEut-on, ſans vous faſcher,
Diuertir voſtre eſprit d'vn entretien ſi cher,
Et troubler le repos de cette ſolitude?

SOPHISE.

Ouy, ſon abord m'eſt doux autant qu'il me fut rude,
Et ie croy que l'amour ſe veut enfin vanger,
Les hommes comme vous ne peuuent qu'obliger.

THARONTE.

I'eſpreuue tous les iours vn effet bien contraire,
Je ſçay que mon abord ne peut que vous déplaire.

Et que tous vos plaisirs fuyent à mon aspect.

SOPHISE.

Prez de vous ma froideur doit passer pour respect.
Donnez vn meilleur sens à ce que ie medite,
Et pour l'authoriser voyez vostre merite.

THARONTE.

Si i'en puis acquerir par mon affection,
Ie confesse qu'il est dans sa perfection.

SOPHISE.

Attendez seulement le retour de mon pere,
Et ie feray pour vous ce que ie deuray faire.

THARONTE.

De tous les deplaisirs de mon mal-heur passé,
Je suis par ce discours trop bien recompensé.

SOPHISE.

Mais il est desia tard, ie vay voir le riuage.

THARONTE.

Vous plaiſt-il que i'en ſois?

SOPHISE.

Ce m'eſt trop d'auantage.

THARONTE.

I'ay pour vous diuertir à vous faire vn rapport,
Qu'vn eſtranger m'a faict.

SOPHISE.

Vous m'obligerez fort.

SCENE QVATRIESME.

LYSIS seul sur le riuage. PHILIDAS.

LYSIS.

QVY ie veux recourir à ce dernier remede,
Mon desespoir est iuste, & ma raison luy cede.
Leonise est partie, on vient de l'enleuer,
Et mon bras a perdu l'honneur de la sauuer.
Tesmoin de mon mal-heur, insensible riuage,
Toy qui la vis partir, & qui donnas passage
A qui te l'a rauit, ie ne te viens pas voir
Pour calmer ma fureur, mais pour mieux l'esmouuoir.
Icy fut attaché l'instrument de ma perte,
Ce vaisseau qui l'emporte en quelque Isle deserte.
Là s'embarqua Madame, icy son œil pleura,
Là sa bouche s'ouurit, & son cœur souspira.
Ie ne voy point d'object qui ne me represente,
L'excessiue grandeur de ma perte recente.

Allons doncques mon cœur, & ſans plus murmurer,
Cherchons dans le treſpas dequoy la reparer.
Toy qui viens d'expoſer à la fureur de l'onde,
Le Threſor de Sicile, & l'ornement du monde.
Cruel Demon des flots, aduance ſur ces bords,
Et m'ayant oſté l'ame emporte auſſi mon corps.
Mais qu'eſt-ce que ie voy? deſia tu te courrouçes,
Tu r'appelles la vague alors que tu la pouſſes.
Il ſemble que mon mal ait peu par ſa rigueur
Troubler tes mouuemens comme ceux de mon cœur.
Si tu veux imiter les troubles de mon ame,
Ne te repoſe point; mais tu portes Madame.
Cõmande donc aux vents de changer leurs complots,
Et de ne plus chaſſer les Alcions des flots.
Mais quoy? l'orage augmente, & l'onde impitoyable
Vient preſque de ietter vn eſquif ſur le ſable,
Voyons ces mal-heureux auant que de mourir.
Ha mon frere! ha Madame!

PHILIDAS.

Il faut nous ſecourir.

LYSIS.

Leur eſquif va perir, quel conſeil doy-je ſuiure?
Il recule, mourons: il reuient, il faut viure.
Mais quel nouueau mal-heur le pouſſe dãs les flots!
Implorons le ſecours de quelques matelots.

SCENE SIXIESME.

THARONTE, SOPHISE.

THARONTE.

Madame, l'estranger m'a conté ces nouuelles.

SOPHISE.

Ie pleure le mal-heur de ces Amants fidelles,
Et si ie leur pouuois rendre la liberté,
I'auroy le plus haut poinct de ma felicité.

THARONTE.

Ils sont nés comme nous d'vne famille auguste,
Et ne sont abaissez que par vn sort injuste.

Mais

De ce ſeul eſtranger i'ay ſçeu la verité.

SOPHISE.

Mais ſi ce mal-heureux s'eſtoît precipité?
Il couroit vers le port pour chercher Leoniſe.

THARONTE.

Qui ſont ces gens icy?

SOPHISE.

Dieux que ie ſuis ſurpriſe!
C'eſt Leoniſe meſme.

THARONTE.

Hé par quel accident!

SOPHISE.

Ie crains quelque deſaſtre.

THARONTE.

Eſcoutons cependant.

SCENE SEPTIESME.

LEONISE, PHILIDAS, abordent.

PHILIDAS.

NOus estiõs poursuiuis & sans ce prompt orage,
Nostre salut encor alloit faire naufrage.
Mais le vent fauorable a par vn mesme effort,
Repoussé leur Esquif, & mis le nostre au port.

LEONISE.

Parmy tãt de mal-heurs, au moins ce bien nous reste,
D'auoir tiré la Paix d'vne guerre funeste.
Par la faueur du Ciel nous vainquons à la fois,
Le Cady, la tempeste & les deux Vice-Roys.

Lysis seul nous oblige à rentrer dans cette Isle,
Et si nous l'eussions eu nous serions en Sicile.
Mais que bien à propos nous sommes descendus,
C'est bien à ce moment que nous estions perdus.
Le vent s'est redoublé, voy l'onde plus esmeuë,
Et comme nostre Esquif eschappe à nostre veuë,
Lysis, estoit-ce luy?

PHILIDAS.

N'en doutez nullement,
Il cherche du secours, suiuez-moy seulement.

SCENE HVICTIESME.

SOPHISE. THARONTE.

SOPHISE.

Ve ce discours Taronte a troublé ma pensée.

THARONTE.

Ma fortune en ce lieu se trouue interessée.

SOPHISE.

Je tremble.

THARONTE.

Nous vainquons, disent-ils, à la fois
Le Cady, la tempeste, & les deux Vice-Roys.

SOPHISE.

Quel desordre, l'Esclaue estoit auec mon pere.

THARONTE.

Le mien alloit ailleurs.

SOPHISE.

Comment se peut-il faire,
Qu'ils se soient rencontrez?

THARONTE.

Moy, ie ne puis trouuer
Par quel moyen l'Esclaue aura peu se sauuer.

SOPHISE.

N'ont-ils point employé la puissance des autres,
Pour conseruer leur vie, & pour perdre les nostres?

THARONTE.

Allons pour le sçauoir les presser de ce pas,
S'ils nous ont offensez ils n'eschapperont pas.
Mais quoy! Ie voy Mamet vn de nos plus fidelles,
Il a suiuy mon pere, il en sçait des nouuelles.

SCENE NEVFIESME.

THARONTE. SOPHISE. MAMET.

THARONTE.

Ve tu viens à propos nous tirer de ſoucy,
Que font les Vice-Roys? reuiennent-ils icy?

SOPHISE.

Le Cady l'as-tu veu?

THARONTE.

Quelle affaire t'emmeine?

MAMET.

Seigneur, ils ſont tous trois dedans l'Iſle prochaine.

Pour quelque differend ils y sont abordez,
Mais ie vous puis iurer qu'ils se sont accordez.
Sur mer vne querelle entre eux s'est esleuée,
Dans la confusion l'Esclaue s'est sauuée.
Et mon maistre depuis m'a fait commandement,
De prendre vn autre Esquif, & suiure promptemẽt.
Ie l'auois presque iointe alors que l'onde esmeuë,
Et les vents mutinez l'ont soustraite à ma veuë,
Et m'ont fait aborder à deux mille d'icy,
Où i'ay laissé mes gens.

SOPHISE.

Ie suis hors de soucy.

THARONTE.

Mais verrons-nous bien-tost le retour de nos peres.

MAMET.

Ils ont à demesler encor quelques affaires.
Qu'auec beaucoup de soin il faut examiner,
Et trois iours au plustost les peuuent r'ammener.

THARONTE.

La cause du debat ie ne la puis comprendre.

MAMET.

Seigneur vne autrefois vous la pourrez apprendre,
L'Esclaue n'est pas loin, il me l'a faut trouuer,
Souffrez que ie la cherche,

THARONTE.

Elle vient d'arriuer.

MAMET.

Ah que ie suis heureux!

SOPHISE.

Tharonte il se faut taire,
Voicy venir Lysis.

THARONTE.

Mais qu'est-ce qu'il veut faire?

SOPHISE.

Retirons-nous vn peu, nous l'allons descouurir.

SCENE

SCENE DIXIESME.

LYSIS, LES MATELOTS, THARONTE. SOPHISE, MAMET.

LYSIS.

Viste, qu'on les retire au peril de mourir.

LES MATELOTS.

Nous ne descouurons rien.

LYSIS.

Que ie suis miserable!

SOPHISE.

Il cherche Leonise.

LYSIS.

O mer impitoyable!
Ne me la donniez nous qu'afin de me l'oster.

THARONTE.

Laissons-le dans la peine, il le faut escouter.

LYSIS.

Les Matelots s'enfuyent.

Et vous dont la paresse authorise sa rage,
Pour éuiter la mienne esloignez ce riuage.
C'est ainsi mal-heureux que vous deuiez courir,
Non pas pour vous sauuer, mais pour me secourir.
O cruauté du Ciel qui n'eus iamais d'exemple,
Mon deuïl n'auoit-il pas vn sujet assez ample?
Sans qu'il fallust encor dans le mesme moment,
Par l'aspect de mon bien accroistre mon tourment.
Tu croyois que le temps auroit eu l'aduantage,
D'effacer de mon cœur vne si belle image.
Et pour l'en empescher d'vn coup malicieux,
Tu veux à tous momens l'exposer à mes yeux.
Bien, choque mes desirs par vne guerre ouuerte,
Change tous les objects en celuy de ma perte.
Tu n'aduanceras rien, puis qu'apres le trespas,
Que ie vay me donner ie ne le verray pas.

MAMET.

Que ie ſuis eſtonné!

LYSIS.

Si s'eſtoit vous ma vie,
Qu'vn inſtant me donna, qu'vn inſtant ma rauie.
Faites tous vos efforts, pour approcher du bord,
Le Ciel le ſouffrira, car c'eſt pour voir ma mort.
Meurs, miſerable Amant, Amour t'en ſollicite.

THARONTE.

Allons de peur qu'enfin il ne ſe precipite.

LYSIS.

En quel extreſme poinct eſt reduit mon tourment?
Il ne m'eſt pas permis de mourir ſeulement.

THARONTE.

Conceuez des deſirs qui ſoyent plus raiſonnables.

LYSIS.

Mais celuy de la mort plaiſt ſeul aux miſerables.

Et par quelle raiſon dois-ie ne mourir pas,
Ayant tant de ſujet de courir au treſpas?

SOPHISE.

Quelque nouueau mal-heur a-t'il troublé voſtre ame.

LYSIS.

I'ay veu deſſus la mer, Philidas & Madame.
Qui taſchoient vainement d'aprocher de ces bords.

SOPHISE.

Ainſi l'œil de l'eſprit trouble celuy du corps,
Quand il eſt arreſté ſur vne vaine image.

SCENE VNZIESME.

PHILIDAS, LEONISE, MAMET, SOPHISE, THARONTE.

PHILIDAS.

IL sera reuenu sur ce mesme riuage.

LEONISE.

Ie le presume ainsi.

LYSIS.

Iustes Dieux ie la voy!

MAMET.

C'est elle asseurément.

LYSIS.

Ah! mon ame eſt-ce toy?
Philidas!

PHILIDAS.

Mon cher frere!

LEONISE.

O l'heureuſe aduanture!

LYSIS.

Pardonnez les transports d'Amour & de Nature.

THARONTE.

Contez cét accident ſelon la verité,
Et ſoyez aſſeurez de voſtre liberté.

PHILIDAS.

Mais nous ſommes perdus ſi les Bachas reuiennent.

THARONTE.

Des affaires ailleurs pour trois iours les retiennent.

N'en ayez point de peur, reprenez vos esprits.

PHILIDAS.

Nous en asseurez-vous?

THARONTE.

Oüy, nous l'auons appris.
Mamet, esprouuons les?

PHILIDAS.

Apres cette asseurance,
I'oseray bien parler de nostre deliurance.
Nous n'estions pas encor fort esloignez du port,
Quãd deux vaisseaux armés vindrẽt à nostre abord.
Ils paroissoient amis, mais par leur violence,
Presque à l'instant l'effet dementit l'apparence.
Ils fondirent sur nous auec tant de fureur,
Que les plus asseurez en tremblerent d'horreur,
D'abord le fer, le sang, & la peur de la Parque
Passent auec les feux de l'vne à l'autre barque,
Mettent tout en desordre, & font voir à nos yeux
Tout ce que peut la haine au cœur des furieux,
On ne recognoist point ceux du party contraire,
Chaque vaisseau se choque & tasche à se desfaire,

Le Ciel mesme en veut estre, & par des tourbillons,
Semble armer contre nous ses plus forts bataillons.
Les foudres à l'instant tombent comme la gresle,
Le feu, l'eau, l'air, le sang, se font voir pesle-mesle.
Tout espere, tout craint, la vie, & le trespas,
Ne sont en chaque endroit esloignez que d'vn pas.
Les chefs qui commãdoient dedãs cette entreprise,
Cryent, Massacrez tout, mais sauuez Leonise.
Lors chacun des soldats recognoit cette voix,
Les vaisseaux, & les gens de nos deux Vice-Rois.
Et leur propre personne enfin se fait cognoistre.

MAMET.

Il dit la verité.

SOPHISE.

Que fit lors vostre Maistre?

PHILIDAS.

Il ne s'estonna point, mais ce commit au Sort,
Et poussa ses soldats dans vn dernier effort.
Ce desordre confus me fit naistre l'enuie,
De sauuer Leonise & garentir ma vie.

Nous

Nous detachons l'Esquif, le iettons dans les flots,
Et prenons la fortune & nous pour matelots:
Aymant mieux nous commettre au hazard du naufrage,
Qu'aux efforts violents d'vne amoureuse rage.
Nostre fuite aussi-tost termina leur debat.

MAMET.

Mais comment sçauez-vous la fin de ce combat?

PHILIDAS.

Nous vismes eclypser l'esclat du cymeterre,
Ainsi que disparoist vn esclair de tonnerre.
Nous les vismes apres l'vn l'autre s'embrassans,
Et l'Oliue arborée auecques les Croissans.

THARONTE.

Mamet nous trompe-t'il?

MAMET.

Il a parlé sans feinte.

LYSIS.

Si vous voulez, Seigneur, terminer nostre plainte.

Donnez-nous vn vaisseau pour partir promptement.

LEONISE.

Madame

SOPHISE.

Vous l'aurez.

THARONTE.

N'en doutez nullement.
Il faut que la pitié force l'obeïssance,
Mamet, ces deux Amants sont d'illustre naissance.
Ie l'ay sçeu depuis peu, ie les ayme, & ie veux,
Les retirer des fers, & les rendre chez eux.
Que ton affection me serue en cét affaire,
Tu sçais ce que ie puis, retourne vers mon pere.
Conte luy que sur mer tu les as veu perir,
Cours, & n'y manque pas.

MAMET.

I'aymerois mieux mourir.

Ie ne mentis iamais auec moins de contrainte.

THARONTE.

Mais ſur tout le ſecret, me ſnage bien ta feinte.
Car ſi le grand-Seigneur en eſtoit aduerty,
Il me pourroit vn iour faire vn mauuais party.
Puis que cette beauté luy deuoit eſtre offerte.

MAMET.

Seigneur, i'inuenteray le recit de ſa perte.
Que l'orage paſſé fera croire aiſément,
Et ie fay de ce pas voſtre commandement.

SCENE DOVZIESME.

LYCASTE, THARONTE, SOPHISE, PHILIDAS, LYSIS, LEONISE.

LYCASTE.

ALlons nous embarquer, ie te suis Leonise,
Et m'en vay reparer la honte de ta prise.

THARONTE.

Voyez cét estranger de qui i'ay tout appris.

LEONISE.

Lycaste en ce lieu cy!

LYSIS.

Dieux que ie suis surpris!

LYCASTE.

Que vois-ie deuant moy? ie me paſme, ie tremble,
Leoniſe, Lyſis, & Philidas enſemble!

LEONISE.

Eſuitons cét auare & ce laſche amoureux.

LYCASTE.

Madame.

LEONISE.

Laiſſe-moy.

LYCASTE.

Voyez ce mal-heureux!

LEONISE.

Comment deuant mes yeux te preſenter encore?

LYCASTE.

Je ne viens pas icy.

LEONISE.

Fuy celle qui t'abhore.

LYCASTE.

Ie ne viens pas icy pour me iustifier,
Mes crimes sont trop grands, ie ne les puis nier.
Pour vous ie vous demande à vous mesme iustice,
De mon peu de courage & de mon auarice.
Rendez-là nous, Madame, & d'vn iuste courroux,
Tirez-moy tout le sang que i'espargnay pour vous.
Et me priuez des biens dont ie fus trop auare.

LEONISE.

Leonise à ton gré ne fut pas assez rare.
La troupe des brigands la mit à trop haut prix,
Lycaste à ce marché ne fut pas assez pris.
C'estoit trop ie l'aduoüe, il falloit lascher prise,
Comment six mil escus pour vne Leonise.

Lysis qui de ses biens se voulut descharger,
A ta comparaison fut mauuais mesnager.

LYSIS.

Si ma force, Madame, eut suiuy mon enuie,
I'eusse encore donné le reste de ma vie.

LYCASTE.

Ie vous offre la mienne auec tout mon credit.

LEONISE.

Lycaste il n'est plus temps, le Marchand s'est dedit,
Ie ne puis estre à vous quand vous m'auriez payée,
Lysis dont i'ay desia la constance essayée.
Encheriroit le prix que vous arresteriez,
Et ce seroit pour luy que vous m'acheteriez.
Madame, ce vaisseau.

SOPHISE.

Ne soyez point en crainte.

LYSIS.

Si vostre affection n'est pas encore éteinte.

Car vous l'auez aymé, Madame, ie consens
Qu'il fasse sa fortune à mes propres despens,
Qu'il soit recompensé s'il a l'heur de vous plaire.
Cette qualité seule est digne de salaire.

LEONISE.

Tu veux donc qu'vn rival triomphe de ta foy,
Et qu'il emporte vn cœur qui n'appartient qu'à toy.
Ah lâche sentiment!

LYSIS.

Ah colere charmante!

THARONTE.

Le liberal Amant!

SOPHISE.

La genereuse Amante!

LYSIS.

Ce n'est pas que ie cede auecque lâcheté,
Vn bien que luy ny moy n'auons pas merité.

Mais

Mais pour vous tẽmoigner à quel point ie vous ayme,
I'ose bien deuenir ennemy de moy-mesme.
Ie veux ce qui vous plaist, & viuant soubs vos loix,
Il ne m'est plus permis de choquer vostre choix.
Deût-il me ruyner il faut que i'y consente,
Et mon Sort est trop beau pourueu qu'il vous cõtente.

LYCASTE.

Ah! Lysis, ce n'est pas ce que i'ay pretendu,
Je ne merite pas l'honneur que i'ay perdu.
Leonise est à toy, ta vertu te la donne,
Ie te demande vn bien, fay qu'elle me pardonne.
C'est là le seul present qu'elle me doit offrir,
Heureux si sa bonté daigne encor me souffrir.
Car quand à mes desirs elle se voudroit rendre,
Ses parens offencez ny pourroient condescendre.
Ils t'estiment, Lysis, & tu dois bien penser,
Qu'ils te voudroyent tenir pour te recompenser.

LEONISE.

Oüy reçoy ce pardon, mais auec allegresse,
Regarde encor vn coup enchaisner ta maistresse,
Puisque tous mes parens apprennent ton dessein,
Je te donne Lysis, & le cœur, & la main.

LYSIS.

Abyſme de plaiſir o mon ame ſe noye!

LYCASTE.

Ma honte ſeulement eſt égale à ſa ioye.

LYSIS.

Seigneur, en ce lieu cy ie vous remercirois,
Mais ie crains le retour de nos deux Vice-Rois.
Vn moment nuit, & puis voſtre bonté ſe laſſe,
Vn Nauire nous ſauue.

LEONISE.

Hé! Madame de grace!

SOPHISE.

Tharonte on vous demande vn effet genereux,
L'Amour, & la pitié nous en parlent pour eux.
Eſcoutez cette voix & ſans reuoir la ville,
Donnez leur ce vaiſſeau qui part pour la Sicile.

THARONTE.

Ie veux tout maintenant & ſans aller plus loin,
Eſtre de leur depart l'autheur & le teſmoin.

LYSIS.

Que le Ciel à iamais vous puiſſe eſtre propice!

LEONISE.

Qu'Amour vous recompenſe!

PHILIDAS.

Et qu'Hymen vous vniſſe!

LYCASTE.

Ainſi le liberal en donnant peut gaigner,
Comme l'auare perdre en penſant eſpargner.

FIN.

PRIVILEGE DV ROY.

LOVIS PAR LA GRACE DE DIEV, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Prevosts, leurs Lieutenans; & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé TOVSSAINCT QVINET, Marchant Libraire de nostre bonne ville de Paris, nous a fait remonstrer qu'il desireroit faire imprimer vne Tragi-comedie intitulée, *L'Amant Liberal*, ce qu'il ne peut faire sans auoir sur ce nos lettres, Humblement nous requerant icelles. A ces causes, desirant traicter fauorablement ledit Exposant, nous luy auons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance ledit liure, en telles marges, en tels caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de *cinq ans* entiers & accomplis, à compter du iour qu'il sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et faisons tres-expresses deffences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter durant ledit temps, en aucun lieu de nostre obeïssance, sans le consentement de l'Exposant, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltre, fausses marques, ou autres; en quelque sorte & maniere que ce soit: A peine de *trois mil liures* d'amende, payables sans deport: & nonobstant oppositions ou appellations quelconques, par chacun des contreuenans; applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de nostre bonne ville de Paris: & l'autre tiers audit Exposant: confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous despens dõmages & interests. A condition qu'il sera mis deux exemplaires en blanc dudit liure en nostre Bibliothecque publicque, & vn en celle de nostre tres-cher & feal, le sieur SEGVIER, Cheualier Chancelier de France, auant que de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes: du contenu desquelles nous vous mandons que vous fassiez ioüir & vser plainement & paisiblement ledit Exposant, & tous ceux qui auront droict de luy, sans qu'il leur soit donné aucun trouble ny empeschement. Voulons aussi qu'en mettant au commencement, ou à la fin dudit liure vn Extraict des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoustée; & aux copies collationnées par l'vn de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'expedition des presentes, tous exploits necessaires, sans demander autre permission: CAR tel est nostre plaisir. Nonobstant Clameur de Haro, Chartres Normande, & autres Lettres à ce contraires. DONNÉ à Paris le dernier iour de Iuillet l'an de grace mil six cens trente-sept. Et de nostre regne le vingt-huictiesme. Par le Roy en son Conseil.

DEMONCEAVX.

Et seellé du grand seau de cire jaune.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le quinziesme Septembre 1637.

LE FILS DESADVOVE', TRAGI-COMEDIE.

17 OCTOBRE 1641.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IVLIE seule.

SOuuenir importun qui trouble mes plaisirs,
Tyran de mon repos, cause de mes soupirs,
Image de mõ fils qui me poursuis sãs cesse,
Donne enfin quelque tréue a ma longue tristesse.
Cher & funeste object de ma plus tendre amour,
Gage qui ne fus mien que l'espace d'vn iour,

Present de la nature, & fruict de l'Hymenée,
Felicité rauie aussi tost que donnée,
Innocent mal-heureux de qui ie plains le sort,
Sans sçauoir si ie pleure ou ta vie ou ta mort.
Cesse cesse, mon fils, de troubler ma pensée,
Du mortel desplaisir de ma perte passée:
Ah! si depuis vingt ans ie souspire pour toy,
N'ay-ie pas satisfaict à ce que ie te doy,
Et nos mauuais destins me portent ils enuie,
Quand ie pense vn moment aux douceurs de la vie?
Ma douleur c'est assez triomphé de mon cœur,
Amour veut à son tour en estre le vainqueur,
Et ce Dieu des plaisirs me presentant ses charmes,
Vient défendre a mes yeux de répendre des larmes.
Cédons, cédons mon cœur, & changeons en ce iour
Nos souspirs de tristesse en des soupirs d'amour;
Aussi bien desormais ce seroit faire vn crime,
Que de ne pas respondre aux desirs de Maxime.
Maxime en qui le Ciel versant tous ses tresors,
A ioints les biens de l'ame & les graces du corps,
Maxime qui pour moy faict gloire du seruage,
Depuis vn lustre entier que dure mon veufuage,
Ah! genereux amant trop digne d'estre aymé,
Ie sens que de tes feux mon cœur est enflammé,
Et qu'en fin les froideurs qui t'ont faict resistance,
Vont ceder à l'ardeur de ta perseuerance.
Mais miserable helas! est ce donc ton dessein,
De mettre derechef vn vautour dans ton sein,

Et ſuiuant de nouueau les loix de l'Hymenée,
Voudrois tu pour iamais te rendre infortunée?
Ne te ſouuient-il plus de ce ſoubçon ialoux,
Qui iadis alluma la fureur d'vn eſpoux
Et tarrachant vn fils par vn arreſt ſeuere
Te rendit orfeline en meſme temps que mere?
Ou ſi ton eſprit garde encor ce ſouuenir,
Peus-tu voir le paſſé ſans craindre l'aduenir?
Helas! ce triſte object reuenant dans mon ame,
Deſtruict tous les deſſeins qu'auoit formé ma flame,
Et bien loin de penſer à terminer mon deuil,
Ie regarde l'Hymen de meſme qu'vn eſcueil.
Qu'ay-ie dit, ame ingrate, amante ſans courage,
Eſt-ce là le deuoir où l'amour nous engage?
Et quelle eſt cette loy qui m'ordonne aujourd'huy
De punir mon amant de la faute d'autruy?
Ah! déplorable eſtat, où mon ame ſe trouue
Ie n'oſe conſentir aux deſſeins que i'approuue,
Contre mes propres vœux, mes vœux ſont reuoltez,
Et ie ne reſous rien dans ces perplexitez.

SCENE II.

LIVIE.

MAdame le Roy vient par la porte prochaine,
Du balcõ de la ſale, on le peut voir sãs peine,
Le ſpectacle en eſt beau, tout le monde le ſuit.

LIVIE.

Allons voir.

LIVIE.

Il eſt pres, i'entens deſia du bruict.

SCENE III.

THEODORIC & ſa ſuite, EMILE.

THEODORIC.

ENfin la tyrannie a perdu ſon azile,
Rauenne a ſuccombé, cet Empire eſt tranquile,
Et le plus obſtiné de tous nos ennemis,
Le fleau de l'Italie, Odoacre eſt ſoumis.

C'estoit pour vous Romains que ie faisois la guerre,
Ce fut pour vous encor que ie quittay ma terre,
Mais quelques grands que soient tous mes trauaux passez,
Vostre accueil auiourd'huy les a recompensez.
O vertu que tes fruicts ont de douceurs extrémes,
Quand ils ne sont produicts que pour l'amour d'eux mesmes!
Qu'il est beau de regner lors qu'on a combatu!
Et qu'vn throsne a d'appas que donne la vertu!

SCENE IV.

EMILE, THEODORIC, BOECE.

EMILE.

VOicy Boece,

THEODORIC.

Ah Dieu! ie voy donc ce grand homme,
Qui soustient auiourd'huy la puissance de Rome,
Boece leuez vous,

BOECE.

Grand Prince souffrez moy,

THEODORIC.

Ah! c'eſt trop, leuez vous.

BOECE.

I'obeys à mon Roy.
Sous vos lauriers, Seigneur, à l'abry du tonnerre,
Rome croit que le Ciel ne hait plus tant la terre,
Et qu'il a faict deſſein de ſe montrer plus doux,
Depuis qu'il luy deſtine vn Prince tel que vous.
Le peuple vous l'a dit par ſes larmes de ioye;
C'eſt pour vous l'expliquer que le ſenat m'enuoye,
Heureux ſi mes diſcours dans vn ſi beau deſſein,
Reſpondoient à l'ardeur que ie ſens dans mon ſein.
Romains, qui dans vos cœurs beniſſez ce grand Prince,
Qui vient porter la paix dedans voſtre Prouince,
Tournez vos yeux ſur moy, venez de tous coſtez,
Tachez de m'inſpirer ce que vous reſſentez.
Autrefois dites-vous la puiſſance Gottique,
Aterra la grandeur de voſtre Republique,
Raſa le Capitole, & tous ſes baſtimens,
Où Rome conſeruoit ſes plus beaux monumens.
Auiourd'huy ce grand Roy par la meſme puiſſance,
Reſtablit cet Empire en ſa magnificence,
Et par vn pur motif de generoſité,
Va rendre à vos palais leur premiere beauté,

Mais cõment peut-on voir dedãs l'ordre des choses
Deux differens effects de deux semblables causes ?
Ceux qui nous hayssoient sont nos meilleurs amys,
Ceux qui nous ont perdus nous ont aussi remis.
C'est, Romains, que le Roy des autheurs de nos plaintes
Ne seruoit autre Dieu que des Idolles feintes,
Où les Demons parlant auec authorité
Commandoient le desordre & l'inhumanité:
Mais ce grand Roy, qui vient reparer nos ruines,
Adore le vray Dieu qui deffend les rapines,
Cette source de bien, ce Dieu dont les decrets
Ne respirent qu'amour, que douceur, & que paix.
C'est de cette bonté qu'il se faict des exemples,
Qu'il apprend à pleurer nos maisons, & nos temples,
Qu'il aprend à regner seulement dans les cœurs,
Et de ne les forcer qu'auecques des faueurs.
Qu'il vienne donc chez nous receuoir la couronne,
Que moins que nos souhaits la victoire luy donne:
Il est iuste, Romains, que le plus grand des Roys,
Au plus grãd des estats donne auiourd'huy des loix.
O Prince desirable à qui Dieu sert de guide!
O Senat bien-heureux où ce Prince preside!
Soient tous vos iugemens si remplis d'equité
Qu'on les donne en exemple à la posterité!

THEODORIC.

Boece, dans ce vœu ie vous trouue admirable,
La iustice est chez nous d'vn prix inestimable,

Et de tous les ſurnoms dont on peut me flater,
Celuy de Iuſte ſeul me pourroit contenter.
Qu'vn Prince eſt fortuné qui ſans remors de vice
Par ce nom ſe croit faire à ſoy-meſme iuſtice,
Et qu'vn peuple eſt heureux de viure ſoubs des Rois
Qui tirent leur ſplendeur du luſtre de leurs loix!
Mais comme rarement on porte à noſtre veuë
L'obiect ou le recit d'vne verité nuë,
Comme on nous la déguiſe auec des ornemens,
Pour en tirer touſiours nos diuertiſſemens,
Il eſt bien mal-aiſé que ſoubs cet artifice
Les yeux d'vn Prince ſeul découurent la iuſtice,
Et c'eſt en ce ſubject qu'vn ſage potentat,
Doit conſulter l'eſprit d'vn miniſtre d'eſtat,
Dont la felicité, la ſcience & l'adreſſe,
Eſgalent s'il ſe peut les vertus de Boece.

BOECE.

C'eſt exemple Seigneur.

THEODORIC.

Eſt ſans comparaiſon.
Et mon choix en doit eſtre vne bonne raiſon:
Ouy! ie vous ay choiſi pour le bien de la terre,
Pour diſpenſer au monde, & la paix & la guerre,
Pour vous charger des ſoins que ie ne puis porter,
Pour regner auec nous & pour nous aſſiſter.

Ie ſçay

Ie ſçay que cet honneur illuſtrant voſtre vie,
Attirera ſur vous, & la hayne & l'enuie,
Qu'on vous accuſera des mal-heurs des Romains,
Comme ſi les deſtins eſtoient entre vos mains,
C'eſt du peuple ignorant la commune Maxime,
Il croit que la faueur ne peut-eſtre ſans crime,
Et qu'vn iuſte deſſein doit neceſſairement
Produire dans ſa ſuitte vn bon euenement.
Mais ie ſçay bien auſſi que vous auez vne ame,
Qui ne s'eſtonne point pour vn iniuſte blaſme,
Et qui peut demeurer dans la tranquilité,
Aux cris tumultueux d'vn peuple reuolté:
Que l'amour de la gloire eſt le ſeul qui vous flatte,
Que vous pouuez ſeruir vne patrie ingrate,
Et qu'enfin vous ſçauez qu'à de nobles eſprits,
La vertu de ſoy-meſme eſt le plus digne pris.
Ainſi ie croy qu'vn iour vos Conſeils, & mes armes
Aux plus grands potentats donneront des alarmes,
Remettront cét Empire en ſon premier eſclat,
Porteront loin du Rhin les bornes de l'Eſtat.
Et feront confeſſer aux Maiſtres de la terre,
Qu'il n'apartient qu'à nous de bien faire la guerre;
Que rien ne nous reſiſte ou nous ſommes tous deux,
Et que ſoubs noſtre regne vn peuple eſt biẽ-heureux.

BOECE.

Que ie le ſuis Seigneur de conſacrer ma vie
Aux importants emplois où mon Roy me conuie.

THEODORIC.

Cependant ce beau iour nous inuite à ſortir,
Montons au Capitole, allons nous diuertir,
Voyons les raretez qu'on admire dans Rome;
Mais que faict Scinderic? c'eſt encore vn grand homme,
Que la ſeule vertu ſans la faueur du ſang,
Eſleue dans ma cour en vn illuſtre rang.

EMILE.

Seigneur il vous ſuiuoit, mais vn de ſes Gens-d'armes,
Bleſſé mortellement aux dernieres alarmes,
La fait vers l'Auentin reculer deux cents pas,
Voulant l'entretenir au point de ſon trepas.

THEODORIC.

Allez voir ce que c'eſt! Que ie plains ces Portiques,
Dont les reſtes briſez ſont encor magnifiques!
Que ces ars triomphaux qui s'offrent à mes yeux,
Me font auec raiſon condamner mes ayeux,
Dont l'aueugle courroux a deſtruict la structure,
D'vn ouurage en qui l'art eſtonnoit la nature!
Rome que ie te plains! & que i'auray d'honneur
Si ie puis quelque iour reſtablir ton bon-heur!

SCENE V.

SINDERIC, EMILE,

SINDERIC.

IE ſçay que tous les iours ce Prince magnanime,
Par de ſemblables ſoins me monſtre ſon eſtime,
Qu'il donne à mes trauaux l'honneur de nos cõbats,
Et ne croit triompher qu'en faueur de mon bras,
Mais à quelque degré que ſe porte ma gloire,
Et quelques doux que ſoient les fruicts de la victoire,
Ie n'ay peu m'eſtimer ny grand ny fortuné,
Que depuis vn aduis que Tulle m'a donné,
Icy tu conceuras des deſſeins magnifiques,
Dignes de mon courage, & des armes Gottiques,
Pour le bien de l'eſtat, pour la gloire du Roy;
Mais pourtant cét aduis ne regarde que moy.

EMILE.

Quoy ſe peut il trouuer encor quelque auantage?
Au de-là des faueurs dont le Roy vous partage,
Pour moy conſiderant l'eſtat où ie vous voy,
Voſtre appuy, vos treſors, vos charges, voſtre employ,

Quoy que vous en disiez i'ay de la peine à croire,
Que le Ciel vous reserue vne plus haute gloire.

SINDERIC.

Emile, il est certain que l'amitié du Roy
Sembloit auoir versé tous ses biens-faicts sur moy,
Auant que ce grand Prince eust attaqué Rauenne,
I'estois simple soldat, il me fit Capitaine;
Et cette qualitté m'aquist tant de renom,
Que ie fus estimé de l'Empereur Zenon.
Depuis entreprenant ce siege memorable,
Il n'a iamais cessé de m'estre fauorable,
Et ie confesse icy que son affection,
Est allée au de-là de mon ambition,
Lors que pour honnorer ma derniere victoire,
Il m'a donné le rang de prefect du Pretoire.
Ainsi ne pense pas que ie ne sçache bien,
Et quelle est ma grandeur, & de qui ie la tien;
Sans cesse mon esprit cét obiect se propose,
I'en ressens les effects, i'en respecte la cause.
Mais il est vray pourtant, cher & parfaict amy,
Que ie ne goutois pas ma fortune à demy,
Quand parmy tant de pompe; & de magnificence,
Ie pensois que l'enuie attaquoit ma naissance;
Et que nos courtisans murmuroient sourdement,
De voir vn incogneu traicté si noblement.
Enfin cét heureux iour me fournit la matiere,
Et d'vn plaisir parfaict, & d'vne gloire entiere,

Si le discours de Tulle est vne verité,
Rien ne peut s'opposer à ma felicité;
Ce n'est plus la faueur qui me faict Gentil-homme,
Ie suis d'vne maison qu'on respecte dans Rome,
Ie suis d'vn sang illustre, & parmy mes aieulx,
L'histoire des Romains a mis des demy-Dieux.
Tu ne dis mot, Emile, apres cette nouuelle,
Qui me doit couronner d'vne gloire immortelle?
Et tu peux endurer qu'il te soit reproché
De paroistre insensible où ie suis si touché?

EMILE.

Croyez-vous que la ioye ayt moins de violence
Lors qu'elle nous contraint de garder le silence?
Comme trop de lumiere empesche de bien voir,
Trop de plaisir abat, & ne peut esmouuoir,
I'en ressens les effects, cher amy que i'honore,
I'ay vos ressentimens, & i'ay les miens encore,
Et mon cœur accablé succombe à cét assaut,
Par l'excez de la ioye, & non par le défaut.
Ce n'est pas, Sinderic, qu'estant noble de race,
Vous teniez dans mon ame vne plus haute place;
Depuis que ie cognoy vos rares qualitez.
Vous possedez chez moy ce que vous meritez,
Mes sens à vostre abord vous dresserent vn temple,
Et ma raison depuis a suiuy leur exemple.
Ie ne regarde point ny naissance ny rang,
I'adore la vertu sans m'informer du sang:

Nobles ou de bas-lieu, n'importe qui nous ſommes,
C'eſt la ſeule vertu qui faict les gentil-hommes.

SINDERIC.

C'eſt là mon ſentiment de meſme que le tien,
A parler proprement la naiſſance n'eſt rien;
Vne ſuite d'ayeulx renommez dans l'hiſtoire,
Et tout ce qu'ils ont faict ne faict pas noſtre gloire.
Confeſſe toutesfois que le luſtre du ſang
Parmy les gens d'honneur n'a pas perdu ſon rang,
Et qu'enfin la vertu de nobleſſe parée,
Eſt plus conſiderable & plus conſiderée.
Ce paſle & vieux demon, cette peſte des cours,
Ce ſerpent affamé qui ſe ronge touſiours,
L'enuie, en rencontrant ce meſlange honnorable
Tempere ſon venin, & deuient plus traitable:
Ouy le merite ioint auec l'extraction,
Triomphe tous les iours de cette paſſion;
Et l'on voit rarement des vertus enuiées
Quand auec la naiſſance elles ſont aliées:
C'eſt la reflexion que ie fais à preſent,
Ie conſidere icy l'honneſte & le plaiſant,
Et ne parle en faueur des naiſſances auguſtes,
Que pour te faire voir que mes tranſports ſont iuſtes:
Ie te le dis encor, ie croy mon-heur parfaict,
Si mon ſang eſt illuſtre au point qu'on me l'a faict,
Et ſi le ciel reſerue vn tel bien à ma vie,
Il porte ma fortune au deſſus de l'enuie.

EMILE.

Mais ne ſçauray-ie point voſtre hiſtoire?

SINDERIC.

Suy moy.
Ie m'en vay de ce pas la raconter au Roy,
Et luy faire ſçauoir que l'eſclat de ma race,
Ne dément point le rang ou m'eſleue ſa grace.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORIC, sa suite, SINDERIC, EMILE,

THEODORIC.

Voy! vous estes Romain & du sang des Monarques?

SINDERIC.

Oüy Seigneur!

THEODORIC.

Vos vertus en sont de bonnes marques,
Quand vostre bouche a teu d'où vous estes sorty,
Vos belles actions nous en ont aduerty,
Tant d'exploits signalez, la prise de Rauene,
Les rebelles soubs-mis, Odoacre à la chaine,
Et ce que tous les iours vostre bras entreprend
M'ont bien persuadé que vous estiez né grand:

Mais

Mais pourquoy ſi long-temps cacher voſtre naiſſance ?

SINDERIC.

Seigneur ie n'en auois aucune connoiſſance,
Ce fut ſeulement hier qu'vn de vos vieux ſoldats,
Mortellement bleſſé dans nos derniers combats,
Me dit que ma maiſon eſtoit dans l'Italie,
Que i'auois pour parens, & l'Epide, & Iulie,
Que ma mere eſtoit veufue, & qu'il mouroit contant
M'ayant peu deſcouurir ce ſecret important.

THEODORIC.

Mais vous ayant nommé ceux qui vous ont faict naiſtre,
Qu'eſt-ce qu'il adiouſta pour vous faire cognoiſtre?

SINDERIC.

Il ne me dit plus rien, la mort trancha ſes iours
Sur le point qu'il vouloit pour ſuiure ſon diſcours.

THEODORIC.

Ce deffaut pourroit nuire à quelque ame cõmune,
Sans vertu, ſans amis, ſans valeur, ſans fortune,
Qui voudroit s'enrichir des biens de ſa maiſon,
Mais touſiours Sinderic aura trop de raiſon,
Il n'eſt point de famille en toute l'Italie,
Qui ne doiue enuier le bon-heur de Iulie,

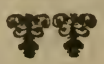
Si parmy ses ayeulx plusieurs Roys sont contez,
Ils eurent la couronne, & vous la meritez;
Pourtant si l'interest ou des raisons secretes,
L'obligent à choquer le dessein que vous faictes,
Ie luy feray sçauoir qu'elle s'en prend à moy.

SINCERIC.

C'est trop pour vn subiect.

THEODORIC.

C'est trop peu pour vn Roy.
Mais ie croy que Iulie a trop bonne conduitte,
Pour ne pas approuuer vostre iuste poursuite,
Le merite & le sang ont beaucoup de pouuoir,
Donc sans perdre du temps allez-vous en la voir,
Employez vos efforts pour vous faire cognoistre
Vous deuez ce respect à qui vous a fait naistre,
Quelque rãg qu'auiourd'huy vous teniez d'ãs l'estat:
I'en sçauray le succez au sortir du Senat.



SCENE II

SINDERIC, EMILE,

SINDERIC.

MAis, Emile, est-il vray qu'on croit dans l'Italie,
Que l'Epide n'eust point des enfans de Iulie?

EMILE.

Il est bien assuré, n'en doutez nullement.

SINDERIC.

Estouffe tes desseins dans leur commencement,
Mal-heureux Sinderic, il vaut mieux pour ta gloire;
Mais quoy puis-ie souffrir qu'ō trouue dās l'histoire,
Que Sinderic vescut sans parens, & sans nom?
Ah! c'est trop negliger l'honneur de ma maison!
Poursuiuons iusqu'au bout nostre recognoissance.
Ie croy que nous auons le droit & la puissance,
Que c'est en ce suiect ce qu'on peut desirer,
Et que de leur secours ie doy tout esperer.
Mais si contre mes vœux on vient à recognoistre
Qu'on m'a mal informé des auteurs de mon estre,

Ie perdray mon honneur en voulant le chercher,
Et ie decouuriray ce que ie veux cacher.
Dures extremitez où mon ame est reduite,
Ie ne puis approuuer ny blasmer ma poursuite,
Ie me laisse emporter à deux diuers desseins,
Et le choix que ie fais, est celuy que ie crains:
Ie la veux voir pourtant cette illustre Romaine,
Mais pour n'attirer pas, & ma honte, & sa hayne,
Quand ie l'entretiendray de mes aduersitez,
Ce sera seulement soubs des noms empruntez.

SCENE III.

MAXIME, IVLIE.

MAXIME.

MAdame, est-il donc vray que le destin m'enuoye,
Apres tant de tourmens vne si grande ioye?
Est-il vray que Iulie ayt eu pitié de moy?
Et quelle veuille enfin recompenser ma foy?
Vous m'aymez! Ah bon-heur à qui tout autre cede!
Est-il vray qu'auiourd'huy Maxime vous possede?

IVLIE.

Eſt-il vray qu'il en doute? & qu'il ne cognoiſt pas
Que ſon manque de foy me donne le trepas?
Quoy n'eſt-ce pas aſſez vous découurir mon ame,
Que de pouſſer pour vous tant de ſouſpirs de flame?
Vous diray-ie que i'aymé!

MAXIME.

Ah! dittes le cent fois!
Ah! parole charmante! Ah fauorable voix!
Qui remplisſez mon cœur de ioye & de merueille,
Ne vous laſſez iamais de frapper mon oreille!
Vous maymez!

IVLIE.

Ie vous ayme!

MAXIME.

Ah! quel comble d'honneur!

IVLIE.

D'où naiſſent mes plaiſirs!

MAXIME.

D'où naiſt tout mon bon-heur.
Regnez, Theodoric, & ſur nous, & ſur Rome
Poſſedez tout l'honneur que peut auoir vn homme.

Faictes vous adorer ſur les plus ſaincts Autels
Que la religion conſacre aux immortels,
Ie ne changeroy point voſtre pouuoir ſupreme,
Auec ces quatre mots, Maxime ie vous ayme?

IVLIE.

Quelqu'vn entre!

SCENE IV.

HORACE, MAXIME, IVLIE, LIVIE.

HORACE.

LE Roy deſire de vous voir.

MAXIME.

Faut-il donc vous quitter! tyrannique deuoir,
Oſes-tu de l'amour attaquer la puiſſance?
Mais il faut ſe reſoudre à ce moment d'abſence,
Enfin le Roy le veut, Adieu.

IVLIE.

Dans cet inſtant
Ie ſens que de ſon bien mon cœur n'eſt pas content,

Ses ſouhaits luy font peur, ce qui luy plaiſt le trouble,
Ie le veux aſſeurer, mais ſa crainte redouble,
I'ayme pourtant Maxime autant que ie le puis:
Helas! ce n'eſt pas luy qui cauſe mes ennuis.

LIVIE.

Quoy Madame eſtre triſte au point que l'Hymenée
Doit ſelon vos ſouhaits vous rendre fortunée!
Quoy ne ſçauez-vous pas que peut eſtre auiourd'huy
Il vous donne Maxime en vous donnant à luy?
D'où peut donc proceder cette morne triſteſſe?

IVLIE.

D'vn peu de preuoyance, & d'vn peu de foibleſſe,
Voyant que mon bon-heur eſt ſans difficulté
I'ay preſque du regret de l'auoir ſouhaité.

LIVIE.

Ce diſcours me ſurprend.

IVLIE.

Croy moy, chere Liuie,
Ie crains auec raiſon vn changement de vie.

LIVIE.

Pourquoy le craignez vous?

IVLIE.

Quand tu ſçauras pourquoy
Tu ſeras obligée à le craindre auec moy;
Iamais vn tel diſcours n'eſt ſorty de ma bouche,
Mais la part que tu prens à tout ce qui me touche,
M'oblige à découurir ce que i'ay tant caché,
C'eſt ma chere Liuie vn innocent peché.
Tu ſçais bien que l'Epide eſtoit inſupportable;
Et comme aupres de luy ie viuois miſerable,
Comme il eſtoit ialoux iuſques au dernier point,
Or aprens auiourd'huy ce que tu ne ſçais point.
Deux ans & dauantage, il me tint hors de Rome,
En des lieux d'où iamais n'approchoit aucun hõme,
Là ie conçeus vn fils, fils trop infortuné,
Qu'vn pere deſauoüe auant que d'eſtre né;
Oüy, Liuie, à l'inſtant qu'il en ſçeut la nouuelle
Cét iniuſte mary me traicte d'infidelle,
Et me faict enfermer dans vne forte tour
Où ie ne vois que l'air, & les bois d'alentour:
Perſonne ne me voit de toute la famille,
Il me faict ſeulement ſeruir par vne fille,
Que l'eſpoir où la crainte engagent fortement,
A cacher ma groſſeſſe, & mon accouchement.
Ie me deliure enfin de ce fils miſerable
Qu'vn iniuſte ſoubçon auoit rendu coupable,
Qui ne me fut donné que pour n'eſtre rauy,
Ie le perdis helas! d'abord que ie le vy.

LIVIE.

Rome n'a iamais ſçeu cette eſtrange aduanture,
Mais enfin que fit-on?

IVLIE

Le ſang & la nature,
Combatirent long-temps les ſentimens ialoux,
Et la brutalité de mon cruel eſpoux,
Il vouloit que mon fils mourut en ſa naiſſance,
Mes ſoupirs & mes pleurs luy firent reſiſtance,
Il combat, ie l'emporte à la faueur des Dieux,
Mais d'abord par ſon ordre on l'oſta de mes yeux.

LIVIE.

Ne l'auez vous point veu depuis?

IVLIE.

Ah! non, Liuie,
Ny meſme en cét endroit teſmoigné mon enuie,
Lepide deffendit qu'on en parlât iamais,
Et la choſe ſe fit au gré de ſes ſouhaits:
Ce miſerable enfant ignorant ſa naiſſance,
Par vn homme incogneu fut porté iuſqu'en France.

LIVIE.

Mais apres que Lepide eut ſuby le trépas
Le fites-vous chercher?

IVLIE.

Non, car ie n'osay pas.
Deux puissantes raisons en destournoient mon ame,
Le trouuant l'aduouant, ie me rendois infame,
Car mon accouchement auoit esté secret,
Et ne le trouuant pas i'augmentois mon regret,
Par cette histoire estrange autant qu'infortunée,
Iuge, si ie doy craindre vn second Hymenée,
Et si ie puis iamais attendre que du mal,
Si ie reprens vn ioug qui me fut si fatal.

SCENE V.

CORNELIE, IVLIE, LIVIE.

CORNELIE.

MAdame, Sinderic est là bas à la porte,
Qui demande à vous voir,

IVLIE.

Attendez que ie sorte,
Ie doy bien cét honneur au fauory du Roy.

LIVIE.

Que ie plains son mal-heur! dieux à ce que ie voy,
Ce n'est pas sans raison qu'elle craint sa fortune!

SCENE VI.

SINDERIC, IVLIE,

SINDERIC.

MAdame chassez-moy si ie vous importune,
Ie n'ay pas faict dessain.

IVLIE.

Monsieur, sans compliment,
Vostre ciuilité m'oblige infiniment.

SINDERIC.

Cependant que le Roy contemple dans la ville
Les funestes effects de la guerre ciuille,
Sur ces beaux monumens qui marquoient autrefois,
Et la grandeur de Rome, & l'orgueil de ses Roys;
Laissant ces raretez par le temps consumées,
Ie vien pour admirer des beautez animées,
Pourquoy rougissez vous quand ie veux vous loüer?
Auez vous faict dessain de me desaduoüer?

IVLIE.

Puis-ie ne pas rougir, & voir que l'on me loüe?
Finissez ce discours, ou ie vous desaduoüe.

SINDERIC.

Quand vous me menacez de me desaduoüer,
Vous me representez ce que i'ay veu ioüer,
C'est vn subiect nouueau fort extraordinaire,
Et dont les incidens sont capables de plaire,
Les Acteurs chez le Roy l'ont assez bien ioüé.

IVLIE.

On le nomme Monsieur.

SINDERIC.

Le fils desaduoüé.

IVLIE.

Ce nom promet beaucoup.

SINDERIC.

Vous plaist-il que i'en fasse
Vn recit abregé?

IVLIE.

Faites moy cette grace.

SINDERIC.

Ainsi ceux qui n'ont pas l'esprit assez present,
Pour fournir le suject d'vn entretien plaisant,

Contraints par bien-ſceance à dire quelque choſe,
Recitent quelques vers, debitent quelque proſe,
Veulent ſe faire croire en nommant leurs autheurs,
Et pour tuër le temps tuent leurs auditeurs:
Quelques autres plus fins, mais pourtant plus modeſtes,
Accommodent au temps l'hiſtoire de leurs geſtes,
Et ſoubs quelque beau nom d'vn heros de Romant
Découurent leur amour ſans découurir l'amant.
I'imite les premiers; mais dans cette auanture
L'amour ne paroiſt point, ce n'eſt que la nature
Qui taſche par addreſſe à ſe faire eſcouter,
Et qui cache ſon nom pour ſe manifeſter.

IVLIE.

Suffit qu'en cét endroit ie ſçay ce qu'il faut croire,
Mais ie bruſle desja d'aprendre cette hiſtoire.

SINDERIC.

Vn ſenateur Romain par ie ne ſçay quel ſort,
Veut de ſon fils naiſſant precipiter la mort,
Mais les triſtes regrets d'vne dolente mere
Font moderer enfin vn arreſt ſi ſeuere,
Ce miſerable fils eſt pourtant bien puny,
Il n'eſt pas plutoſt né que le voila banny.

IVLIE.

O dieux! qu'ay-ie entendu? Mais ſçauray-ie le reſte?

SINDERIC.

Ah! ce n'eſt pas encor l'endroit le plus funeſte!

IVLIE.

Ie m'intereſſe preſque en ſon mauuais deſtin;
Dans le banniſſement rencontra-t'il ſa fin?

SINDERIC.

Son trepas luy plairoit pourueu qu'en ſa miſere
Il cognut ſa maiſon aux larmes de ſa mere;
Il ne mourut donc point, mais pour chercher la mort
Il s'expoſa cent fois à la mercy du ſort.
A peine a-t'il quinze ans qu'il demande des armes,
Pour cercher le trepas au milieu des allarmes,
Qu'on le voit le premier au plus fort des hazards,
Brauer inſolemment les outrages de Mars:
Mais comme en ces endroits le meſpris de la vie,
Empeſche bien ſouuent qu'elle nous ſoit rauie,
Au lieu de ſon trépas il y trouue l'honner,
Et s'il ſe cognoiſſoit il a trop de bon-heur,
Le plus grand des mortels eſtime ſa vaillance.

IVLIE.

Où fit-il ces progrés?

SINDERIC.

Au Royaume de France,

Soubs Clouis les premiers, apres ſoubs Alaric,
Et depuis ſoubs Zenon, & ſoubs Theodoric.

IVLIE.

Cette hiſtoire eſt du temps.

SINDERIC.

Auiourd'huy dans les fables
On meſle bien ſouuent des ſuccez veritables;
Ainſi les paſſions s'eſmouuent beaucoup mieux,

IVLIE.

Vous en voyez l'effect, voyant pleurer mes yeux,
Enfin que deuint-il?

SINDERIC.

Il fut conduit à Rome,
Où quelque bon deſtin le mena chez vn homme,
Qui l'auoit ſecouru dans ſon banniſſement,
Qui luy dict que ſon pere eſtoit au monument,
Que ſa mere viuoit.

IVLIE.

Ah! Dieu!

SINDERIC.

Le teint vous change.

IVLIE.

Ce dernier accident me paroiſt bien eſtrange!

SINDERIC.

Là s'ouure le theatre, où le Roy ſe faict voir,
Ce cheualier luy dit ce qu'il vient de ſçauoir,
Le Roy le faict reſoudre à parler à ſa mere,
Voicy ce qui le choque, & qui le deſeſpere,
On luy dit que l'Epide.

IVLIE.

Ah! Dieu qu'ay-ie entendu!

SINDERIC.

N'auoit point eu d'enfant loin d'en auoir perdu.
Iugez de ſon regret apres cette nouuelle,
Il appella cent fois la fortune cruelle,
Il voulut par ſa mort s'exempter de ſa loy,
Mais il ſe conſerua pour l'amour de ſon Roy.

IVLIE.

Monſieur en cét endroit pardonnez ma foibleſſe,
Vous faictes ce diſcours auecques tant d'adreſſe,
Qu'il faut que par des pleurs i'exprime ma douleur.

SINDERIC.

Vous allez voir icy ſa gloire, ou ſon malheur,

Il ſe

Il se resout enfin d'aller trouuer sa mere;
Mais que luy dira-t'il, & qu'est-ce qu'il peut faire?
Il est dans sa maison, il luy parle, il la voit,
Son sang en s'emouuant luy dit qu'il la cognoist,
Dessoubs le nom d'vn autre il dit son auanture,
Il esmeut la pitié pour toucher la nature,
Son dessein reussit, sa mere fond en pleurs,
Il va se descouurir ainsi que ses mal-heurs,
Mais la crainte l'arreste, enfin il s'y dispose,
L'occasion est belle, & son sang veut qu'il ose.
Ah! ma mere, dit-il, si ce nom m'est permis
Descouurez vous les yeux, & voyez vostre fils.

IVLIE.

Ah! mon fils.

SINDERIC.

Ah! ma mere.

IVLIE.

Ah! surprise agreable,
Quoy Sinderic est donc cét enfant miserable,
Que mes pleurs ont sauué d'vn iniuste trespas.

SINDERIC.

Ma mere, vostre cœur ne vous le dit-il pas?
Et se pourroit il bien, que ceux qui m'ont faict naistre
Dans l'estat où ie suis peussent me mecognoistre?

IVLIE.

Mes yeux vous regardans dans tout ce qui se voit,
Ne vous cognoiſ:et point, mais mõ sãg vous cognoiſt.
Ouy, ie vous voy, mon fils, par ces yeux inuiſibles,
Qui ne mentent iamais, & qui ſont ſi ſenſibles.
Oüy, vous eſtes mon fils.

SINDERIC.

Ah! ce m'eſt trop d'honneur,
Ie vole chez le Roy, luy dire mon bon-heur,
Pardonnez ce d'eſpart à mon impatience.

IVLIE.

Vous, ne m'affligez pas par vne longue abſcence,
Reuenez à l'inſtant pour reſiouïr mes yeux,
Par vn object ſi cher & ſi delicieux?
Ah! charmante faueur qui viens de me ſurprendre!
Ah! bon-heur infiny t'euſſay-ie oſé pretendre!
Mais d'où vient que mon cœur dans cét euénemẽt,
Sent meſler la triſteſſe à ſon contentement?
N'ay-ie pas veu mon fils, & peut-on voir vn hõme
Plus digne de ſa race, & de l'honneur de Rome?
Ouy, Mais en l'aduouant ie hazarde en ce iour,
Auecques mon honneur, l'object de mon amour:
Puis-ie m'imaginer que Rome veuille croire
Ce que l'Epide a faict dans cette eſtrange hiſtoire?

Ou bien qu'en le croyant on ne ſoubçonne auſsi,
Qu'il euſt quelque raiſon de me traicter ainſi?
Et Maxime ſçachant qu'il me creut vn infame,
Peut-il apparamment me conſeruer ſa flame?
Nature, vos efforts m'ont priſe en trahiſon,
Qui peut en cét eſtat eſcouter la raiſon?
Ie voy deuant mes yeux vn fils couuert de larmes,
Auant que de paraiſtre il m'arrache les armes,
Le lieu, l'occaſion, l'authorité du Roy,
La gloire de mon fils, tout s'arme contre moy.
Helas! que puis-ie faire en cette conioncture?
I'ay deu, i'ay deu, ſans doute eſcouter la nature;
Ie ne m'accuſe point, mais ie veux à leur tour,
Eſcouter les conſeils & d'honneur, & d'amour,
Que doy-ie faire honneur? Que feray-ie Maxime?
Quoy doy-ie corriger mon erreur par vn crime?
Et pour vous teſmoigner combien Ie vous cheris,
Doy-ie trahir mon ſang? doy-ie perdre mon fils?
Mais vous trahir honneur! mais vous perdre Maxime.
Le puis-ie conceuoir ſans faire vn plus grand crime,
Nature taiſez-vous, le conſeil en eſt pris,
Ie veux reſolument deſaduouër mon fils.

Fin du deuxieſme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, HORACE.

MAXIME.

AH dieux ie ſuis trahy! quoy volage Iulie,
Eſt-ce ainſi qu'on me traicte? eſt-ce ainſi qu'on m'oublie?
Sinderic, dans vos bras!

HORACE.

Vous vous eſtes deçeu.

MAXIME.

Ah! ne m'en parle point, ie ne l'ay que trop veu.
Mais laſche que ie ſuis que faiſoit mon courage
Lors que deuant mes yeux ie ſouffrois cét outrage?
Pourquoy ne pas montrer l'excez de ma fureur,
Dedans le meſme inſtant qu'on m'arrachoit le cœur.
Helas! à cét obiect vne ſurpriſe extréme,
Plutoſt que d'eulx m'a faict deffier de moy-meſme,

Ouy i'ay craint de faillir, & mes yeux estonnez
Ont creu voir vn fantosme, & s'en sont destournez.
Mais c'est par cette ingratte, & non pas par ma veuë
Que dans cét accident mon ame estoit déceuë,
Ie l'ay veuë, & d'abord i'ay quitté sa maison.
Ie ne sçay pas comment ny par quelle raison,
I'en suis au désespoir, la fureur me surmonte,
Ie deuois tout oser pour effacer ma honte,
L'amour m'eust excusé, i'eusse esté satisfaict,
Mais qu'est-ce que i'ay veu? mais qu'est-ce que i'ay faict?
I'ay veu cette infidelle entre les bras d'vne autre,
Dispenser vn bon-heur qu'amour auoit faict nostre,
Et par vn mouuement contraire à mes desirs,
I'ay fuy, comme craignant de troubler leurs plaisirs.
Que doy-ie faire, Horace, apres cette imprudence?
Mon amour offensé m'inspire la vengance,
Il veut qu'à mon honneur i'immole Sinderic.

HORACE.

Mais dedans ce dessain craignez Theodoric,
Il l'aime tendrement.

MAXIME.

Que dites vous Horace?
L'aduis que vous donnez est de mauuaise grace,
Fut-il comme du Roy le fauory des Dieux,
S'il m'a fait cét affront il doit m'estre odieux,

Et quand tout l'Vniuers viendroit à ſa deffence,
Il ne peut eſuiter deſprouuer ma vengeance.

HORACE.

Auant que d'en venir a cette extrémité,
Donnez à vos ſoubçons encor plus de clarté,
Iulie pourroit bien comme elle eſt fort adréte
Auoir ſur ce ſubject quelque raiſon ſecrete,
Qui vous ſatisferoit, vous le deuez ſçauoir.

MAXIME.

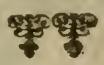
Mais puis-ie apres cela me reſoudre à la voir!

HORACE.

Vous le deuez.

MAXIME.

Et bien mon eſprit ſi diſpoſe,
Mais Dieux que ma fortune eſt vne eſtrange choſe!
Que difficillement ie puis me contenter.
Ie tache à meſclaircir lors que ie veux doubter!



SCENE II

LIVIE, IVLIE,

IVLIE.

MAxime nous à veus, que dittes vous Liuie?
Ah! ce dernier malheur me vacouſter la vie?
Nous a-t'il eſcoutez?

LIVIE.

Il eſt ſorty d'abord.

IVLIE.

Que par leur peu de ſoin mes gens m'ont faict de tort,
Conſolez-mon mal-heur au moins par le ſilence.

LIVIE.

I'eſtime trop l'honneur de voſtre confidence,
Pour la trahir iamais, i'aymeroy-mieux mourir.

IVLIE.

Helas dans ce deſordre ou puis-ie recourir?
Si pour me deliurer des ſoubçons de Maxime
Ie d'y que Sinderic eſt mon fils: quel abyſme!

Ie descouure vn secret mortel à mon bon-heur,
Qui choquera Maxime, & me perdra d'honneur.
Si ie reiette aussi la voix de la nature,
Quel sera mon destin dedans cette aduanture?
Si chez-moy Sinderic passe pour estranger,
Helas! ne suis-ie pas en vn pareil danger?
Que dira mon amant, quand pour sauuer ma gloire
De ce fils incogneu ie luy feray l'histoire?
Pourray-ie l'appaiser auec cét entretien?
Que ne dira-t'il point si ie ne luy dy rien?
Dures extremitez, enfin que doy-ie faire
Dans ces deux qualitez, & d'amante & de mere?
Mon honneur est taché, mon renom obscurcy,
Desaduouant mon fils, & l'aduouant aussi.

LIVIE.

Maxime vient Madame,

IVLIE.

Ah comble de misere!
Helas que doy-ie dire? helas que doy-ie taire?

LIVIE.

Cachez vostre douleur, laissez le reste au sort.

SCENE III

MAXIME, IVLIE, LIVIE.

MAXIME.

MAdame ſauuez moy.

IVLIE.

Mais quel eſt-ce tranſport?

MAXIME.

Helas! ie ſuis perdu, l'on cerche ma ruine,
Le Roy veut mon trépas, le peuple ſe mutine.

IVLIE.

Monſieur que dites vous?

MAXIME.

Madame ſauuez-moy.
I'ay tué par mal-heur le fauory du Roy.

IVLIE.

Le fauory du Roy!

MAXIME.

Sinderic!

IVLIE.

Ah! ie paſme!

MAXIME.

Non, non, il n'eſt pas mort, appaiſez vous Madame,
Mais confeſſez auſſi qu'en cét euenement,
Ie puis eſtre aſſeuré de voſtre changement.
Ie ne vous blaſme point d'vne faute commune,
Vous ſuiuez la couſtume en ſuiuant la fortune,
Sinderic eſt ſi grand qu'il peut tout excuſer,
Et ce ſont mes deffauts que ie dois accuſer.

IVLIE.

Que vous eſtes cruel dedans cette penſée
Et combien mon amour en eſt elle offencée!
Quoy vous me ſoubçonnez d'auoir manqué de foy?

MAXIME.

Quoy pourray-ie douter des choſes que ie voy?

IVLIE.

Ah! que vous iugez mal de mon deüil legitime!
Vn excez d'amitié vous paroiſt donc vn crime!

Quoy pouuoy-ie vous voir dans vn si grãd mal-heur,
Et ne pas tesmoigner quelle estoit ma douleur,
Ce meurtre vous ostoit tout espoir de refuge,
Vous auiez vn grand Roy pour partie, & pour Iuge,
Ie vous considerois en estat de perir,
Et vous trouuez mauuais que ie veuille mourir!
Mais dittes moy comment, & par quelle apparence,
Ay-ie obligé Maxime à cette deffiance?
D'où vient que vostre esprit est si mal satisfait?
Dequoy m'accusez vous, qu'ay-ie dit! qu'ay-ie fait?
Ah! si vous pouuiez voir au profond de mon ame,
Ce que ie fay pour vous en faueur de ma flame,
Ou que ie peusse dire auecques liberté,
L'excez prodigieux de ma fidelité;
M'a deffence sans doute y paroissant aisée,
Vous vous accuseriez de m'auoir accusée.

MAXIME.

Ie le fay dés cette heure, & confesse auec vous,
Que i'ay mauuaise grace à faire le ialoux.
Ouy c'est auec raison que vostre ame s'irrite,
Me donnãt vostre amour par grace, & sans merite,
Si ce bien fut l'effect de vos seulles bontez,
I'ay tort de murmurer lors que vous me l'ostez.
Mais quoy? dedans l'instant d'vne perte si grande,
Il est bien mal aisé qu'vn esprit se commande,
Il me sembloit d'abord que cét extréme bien
M'ayant esté donné ne pouuoit qu'estre mien,

Puis en me l'arrachant on m'arrachoit la vie.

IVLIE.

Ah ! iugez mieux de vous, iugez mieux de Iulie,
Ne la soubçonnez point d'auoir manqué de foy,
Cete crainte est indigne, & de vous, & de moy.

MAXIME.

Auant que me resoudre à vous porter ma plainte,
Mes sens en certitude ont conuerty ma crainte,
Mes soupçons.

IVLIE

Ont faict tort à vostre iugement.

MAXIME.

Mes yeux,

IVLIE.

Vous ont trompé, n'en doubtez nullement.

MAXIME.

Et quoy n'ay-ie pas veu? mais dieux le puis-ie dire!
Et voir qu'en mesme temps, ie parle, ie respire,
Ah ! lasche que ie suis !

IVLIE.

Que dittes vous bons dieux !

Croiray-ie mon amour?

MAXIME.

Croiray-ie point mes yeux?

IVLIE.

Douter d'vne amitié tant de fois recognuë!
Douter de ma vertu!

MAXIME.

Maïs douter de ma veuë!

IVLIE.

Ah! Maxime agissez auec plus de raison;
Cessez de soupçonner mon cœur de trahison,
Si iamais Sinderic m'a peu rendre capable
D'aucun des sentimens dont on me croit coupable,
Et si ie ne craindrois dans vn crime pareil,
De voir cacher d'horreur la face du Soleil,
Ie veux qu'à l'aduenir pour comble de ma peine
A vos ialoux soupçons succede vostre haine,
I'estime sa vertu, ie l'ayme tendrement,
Mais plutost comme vn fils que comme mon amãt,
Et cette affection esloigne ma pensée,
Des vœux dont vostre amour pourroit estre offencée,
Ie vous le dis encor, l'amour que i'ay pour luy
Vous doit contre luy-mesme assurer aujourd'huy.

MAXIME.

Mon esprit ne prend point le sens de ce mystere.

IVLIE.

Ce n'est pas vn secret que ie veuille vous taire.
Vous sçauez le credit qu'il a dans cét estat,
Ce qu'il peut à la Cour, ce qu'il peut au Senat,
Qu'il dispose à son gré des dignittez publiques.
Et que ses moindres dons sont grands & manifiques.
Ie veux que sa faueur vous serue aupres du Roy
Pour obtenir bien-tost quelque honorable employ;
Et ie ne l'ayme enfin qu'à cause qu'il vous ayme.

MAXIME.

Ah! pardonnez Madame à mon erreur extréme!
Ie crains, mais mon amour estant au dernier point
Et pour vn si grand bien puis-ie ne craindre point?
Ie ne crains pas pourtant qu'au mespris de ma flame,
Vn riual quoy que grand me chasse de vostre ame;
Mais sçachant son merite, & le peu que ie vaux,
Ie crains que ses vertus découurent mes deffauts,
Que par vn sentiment cruel, mais legitime,
Vostre amour diminuë auecques vostre estime,
Et que ie sois priué de ce plaisir Charmant,
Qu'vn extréme amitié peut donner seulement.

IVLIE.

Vous vous cognoissez trop pour auoir cette crainte,
Chassez donc les soubçons dõt vostre ame est atteinte,
Et croyez que Iulie aymé comme elle doit,
Et quelle vous estime, & quelle vous cognoist.

MAXIME.

Ie prens donc congé d'elle auec cette assurance.

IVLIE.

Vous verrez des effets de sa perseuerance.

MAXIME.

C'est vn bien ou mes vœux n'osent presque aspirer,
Et ie parts trop contant quand ie puis l'esperer
Helas! ie m'en dedis, mon esperance est morte
Et ie cours mal-heureux ou la fureur m'emporte.

Maxime dit ces deux vers en se retirãt.

SCENE IV.

IVLIE, LIVIE.

IVLIE.

ET bien, chere Liuie, en ce facheux combat,
N'as tu pas bien souuant déploré mon estat,

Voy-tu rien de pareil au mal qui me surmonte?
Mais que feray-ie enfin pour esuiter ma honte?
Suiuray-ie le conseil que l'amour m'a donné?
Ah! déplorable mere! ah fils infortuné!
Faut-il qu'en cruauté ie surpasse ton pere!
Ou bien qu'en t'aduoüant tu causes ma misere!
Ne me fus-tu donné que pour me diffamer?
Et que pour me rauir ceux qui veulent m'aymer:
L'amour de mon espoux mourut à ta naissance,
Il fallut pour luy plaire approuuer ton absence,
Auiourd'huy ton retour trauaille puissamment
A faire aussi mourir l'amour de mon amant,
Et l'vnique remede à ce mal-heur extréme,
Est sans comparaison pire que le mal mesme:
Il faut que ie te perde vne seconde fois,
C'est-ce que ie ne puis, & c'est-ce que ie dois!

LIVIE.

Mais le voicy Madame.

SCENE V.

SINDERIC, IVLIE.

IVLIE.

AH dieux que doy-ie faire?

Esuitons sa rencontre.

SINDERIC.

IVLIE *Où fuyez vous ma mere?*
Ie ne veux point ce nom, & ie ne l'eus iamais,
Honnorez en quelqu'autre, & me laissez en paix. Iulie se retire.

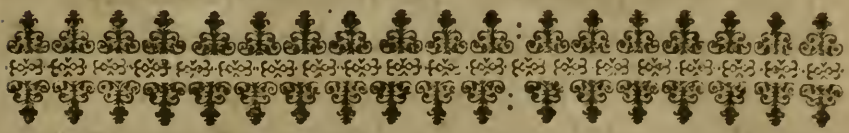
SCENE VI.

SINDERIC.

Dieu que vien-ie de voir! Dieu que vien-ie d'apprendre!
Quoy ma mere me fuit, & ne veut pas m'entendre,
Ie ne veux point ce nom, & ie ne l'eus iamais,
Honnorez en quelqu'autre, & me laissez en paix.
Quoy vous refusez donc ce beau tiltre de mere,
Pour ne pas m'accorder le bon-heur que i'espere?
Ah! ne vous flattez point, la nature & le Roy
S'armeront en ce iour contre vous, & pour moy,
Et i'ay droict d'esperer qu'auec leur assistance
Ie pourray mal-gré vous découurir ma naissance.
Detestable interest, Monstre aueugle & brutal,
Qui pour l'amour du bien suggeres tant de mal,
C'est de toy seulement que mon mal-heur procede,
La nature, l'honneur, le deuoir, tout te cede.

Indomptable vertu qui conduis la valleur
Dans les plus grands perils où regne le mal-heur,
Toy qui mas arraché cent fois des mains des parques,
Pour me faire estimer du plus grand des Monarques,
Pour me mettre en son trosne vn peu plus bas que luy,
Faut-il que l'interest te surmonte aujourd'huy!
Mais encor l'interest soubs l'habit d'vne femme.
Ah! non non, ma vertu, ne souffrons point ce blâme,
Va te plaindre à ton Roy de ce lasche attentat.
Interesse sa gloire, & le bien de l'estat,
Fay-toy, fay-toy cognoistre à toute l'Italie,
Et vange désormais le mespris de Iulie.
Mais où vont les discours de mes vœux imparfaicts?
Vange-t'on des forfaicts, par les mesmes forfaicts;
Et parce que ma mere en cette procedure
Se porte à mespriser les droicts de la nature,
Est-elle moins ma mere? & puis-ie estant son fils,
Sans imiter son crime, imiter son mespris?
Non, non, n'escoutons point la voix de la vangeance,
Qui ne sçauroit punir sans commettre vne offence,
Disposons nous plutost à souffrir constamment
Vn mespris que le temps vaincra facillement;
Et pour batter l'effect de ce bon-heur extréme,
Employons l'interest contre l'interest mesme,
Protestons hautement que de nostre maison,
Nous ne desirons rien que la gloire & le nom,
Passons mesmes plus outre en suite des promesses,
Pour acquerir ce bien dispensons nos richesses,

I'auray tousiours assez quand i'auray du bon-heur,
Et l'on ne peut iamais trop achepter l'honneur.



SCENE VII.

MAXIME, SINDERIC.

SINDERIC.

MAis que cherche Maxime au logis de Iulie?

MAXIME.

Quoy ie voy Sinderic dans la melancolie,
Et sa haute faueur ne l'en exempte pas.

SINDERIC.

Cette haute faueur dont on faict tant de cas,
Est souuent vn obstacle aux plaisirs de la vie.

MAXIME.

Elle a bien des apas dans l'esprit de Iulie.

SINDERIC.

Mais pour quelle raison m'en parlez-vous ainsi?

MAXIME.

C'eſt par-ce ſeulement que ie vous trouue icy.
Mais quoy vous laiſſer ſeul dans cette ſalle baſſe,
Cette inciuilité n'eſt pas de bonne grace,
Et ſans doute vos gens n'ont pas dit voſtre nom.

SINDERIC.

On me traicte ceans en fils de la maiſon,
Mais Iulie pourtant, quoy que ie puiſſe faire,
Ne veut point accepter le tiltre de ma mere.

MAXIME.

Cette alliance auſſi n'a rien de ces douceurs,
Dont le diſcours ſe ſert pour l'vnion des cœurs,
Elle imprime d'abord ie ne ſçay quoy d'auſtere
Qui ne conuient pas bien à l'amoureux myſtere:
Quand on traicte de mere vne dame qu'on ſert,
On luy faict de ſon aage vn reproche couuert:
Cette alliance enfin n'eſt pas fort obligeante,
Vous pouuiez en choiſir quelqu'autre plus galante,
Et vos deſſeins peut-eſtre euſſent mieux reuſſi.

SINDERIC.

Vous auez voſtre but, & i'ay le mien auſſi.
Suffit que i'ay raiſon en ce que ie projette,
Et que Iulie a tort lors qu'elle me reiette,

MAXIME.

Ainsi souuent les grands dedans leur passion
Se laissent aueugler à la presomption;
Ils pensent que l'amour, les soins & les caresses,
Sont autant de tributs qu'on doit à leurs richesses;
Que pour gaigner vn cœur il ne faut seulement,
Que rendre vne visite, ou faire vn compliment.
Cependãt vous voyez comme on vit dedans Rome,
Vn seigneur est traicté de mesme qu'vn autre homme.
Et quelque vanité qui flatte ses esprits,
Il est souuent reduict à souffrir des mespris.

SINDERIC.

Quoy que vous en disiez, ie pense qu'en vostre âge
Vous auez bien souuent ioué ce personnage:
Pour moy ie ne crains point que l'on me traicte ainsi.

MAXIME.

Vous voyez bien pourtant que ie vous trouue icy.
Mais vous estes modeste autant qu'on le peut estre,
Vous vous plaignez d'vn cœur dont vous estes le maistre,
Et feignez que Iulie a des rigueurs pour vous
Lors que vous esprouuez ses traictemens plus doux.

SINDERIC.

Que Iulie à mes vœux soit propice ou contraire,
I'iray iusques au bout, rien ne m'en peut distraire.

MAXIME.

Souuent le trop d'ardeur nuit à nostre dessein.

SINDERIC.

Iamais les gens d'honneur ne trauaillent en vain.

MAXIME.

On se perd tous les iours par trop de confiance.

SINDERIC.

On vient à bout de tout par la perseuerance.

MAXIME.

Mais par elle souuent on deuient importun.

SINDERIC.

Ce n'est que le destin des hommes du commun.
En vn mot mon dessein est d'obliger Iulie,
A m'accorder bien-tost ce qu'elle me desnie.

MAXIME.

C'este entreprise est grande.

SINDERIC.

Elle eſt de mon deuoir.

MAXIME.

Iulie a bien du cœur.

SINDERIC.

I'ay beaucoup de pouuoir.

MAXIME.

Il eſt bien mal-aiſé de contraindre vne femme.

SINDERIC.

Iulie ne ſçauroit me reſiſter ſans blaſme.

MAXIME.

Nous viuons dedans Rome auecques liberté.

SINDERIC.

Nous viuons dedans Rome où regne l'equité.

MAXIME.

Mais voſtre nation n'en ſçait pas l'exercice,
Et l'on voit rarement qu'vn Goth rende iuſtice.

SINDERIC.

Ce que Theodoric pratique tous les iours,
Montre la fausseté de ce lasche discours.
Ah! Maxime c'est trop, ce reproche m'outrage,
Taisez vous ie vous prie, ou changez de langage
Autrement.

MAXIME.

Est-ce icy que vous me menacez?
Ah sortons.

SINDERIC.

Mais sans bruit.

MAXIME.

Mais viste,

SINDERIC.

C'est assez
Ie vous satisferay, n'en soyez point en peine,
Il ne faut que passer dans la place prochaine.

Fin du troisiesme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IVLIE, & LIVIE.

IVLIE.

QVe dites vous Liuie?

LIVIE.

On me l'a dit ainsi.

IVLIE.

Qu'ils se sont querellez lors qu'ils sortoient d'icy!
Mon fils & mon amant! Sinderic & Maxime!
Tout ce que i'ayme au monde, & tout ce que i'estime!
Ah! que vous auez tort, vous deuiez m'aduertir
Au mal-heureux moment qu'on les a veu sortir.
Viste qu'on se dépesche, allez dire à Camille,
A Daue, à tous mes gens, qu'ils aillent à la ville
Semer chez leurs amis vn si funeste bruit.

LIVIE.

Madame ils ſont aprés.

IVLIE.

Mais peut eſtre ſans fruict.
Ah! mal-heureuſe amante! Ah mal-heureuſe mere!
Amour, honneur, nature, helas que doy-ie faire?
Nature en vous nommant ie vous ſens dans mon ſein,
Vous parlez pour mon fils, vous luy preſtez la main,
Vous voulez par vos vœux auancer ſa victoire.
Sçauez-vous à quel prix vous demandez ſa gloire?
Et vous ſouuenez-vous qu'en ce reſſentiment
Si i'aßiſte mon fils ie trahis mon amant?
Ah! plutoſt eſcoutons vn amour legitime,
Tournons, tournons nos vœux du coſté de Maxime,
Souhaitons que ſon bras triomphe de mon fils;
Helas doy-ie achepter vn amant à ce pris!
Mais que dis-ie achepter! Ah dieux pourroy-ie croire
Que ie le peuſſe voir apres cette victoire?
Et ne penſay-ie pas qu'en cét éuénement,
Si ie perdois mon fils ie perdrois mon amant?
Quoy mon fils! quoy mon ſang! ie pourroy me reſoudre
A voir tomber ſur vous cette mortelle foudre!
Et la nature eſmeuë à ce funeſte object,
Ne ſçauroit deſtourner le cours de ce project.

Non, non, c'est trop long-temps obeyr à ma flamme,
Des sentimens plus beaux reuiennent dans mon ame.
Dieux conseruez mon fils, c'est mon vnique espoir,
Et faites que bien-tost ie le puisse reuoir!
Mais pourray-ie le voir teint du sang de Maxime?
Ah! ie trouue vn abisme au fonds d'vn autre abisme!
Ie ne sçay plus pour qui ie doy faire des vœux,
Ciel faictes moy mourir, ou les sauuez tous deux.

LIVIE.

Appaisez vous Madame.

IVLIE.

Helas le puis-ie faire!
Qui pourroit s'appaiser dans vn sort si contraire,
Dont les éuénemens esgalement fascheux,
S'opposeront tousiours à l'effect de mes vœux?

LIVIE.

Si Maxime pourtant emporte la victoire,
La mort de Sinderic asseure vostre gloire,
Et l'honneur ce tresor qui fut tousiours sans pris,
N'est pas trop achepté par la perte d'vn fils.
Mais encore d'vn fils qui peut ne le pas estre;
Car comment croyez vous l'auoir peu recognoi-
stre,
Par le seul mouuement d'vne tendre amitié?
C'est ainsi que du sang l'effect de la pitié,

De l'inclination, & de mille autres choses,
Qui se font admirer dedans l'ordre des choses.

IVLIE.

Outre l'esmotion qui se fit dans mon sein,
Ie recogneus mon fils aux marques de sa main,
Marques que i'obseruay le iour de sa naissance,
Pour seruir de moyen à sa recognoissance,
Que ie regarday lors comme de clairs flambeaux,
Qui pourroient quelque iour rendre mes iours plus beaux,
Mais qui sont deuenus des Comettes funeste,
Et de mon deshonneur les signes manifestes,
Ce n'est pas tout, Liuie, helas! ie vis encor
Au doigt de Sinderic la mesme bague d'or
Que ie donnay iadis pour toute recompence
A celuy qui seruit à le conduire en France:
Sinderic est mon fils, ie n'en sçauroy douter;
Liuie en c'est endroit ie ne puis t'escouter.

LIVIE.

Mais vostre desadueu?

IVLIE.

Tay toy, chere Liuie,
Me me reproche point le mal-heur de ma vie,
Ie l'ay desaduoüé pour sauuer mon renom,
Il s'agissoit alors seulement de son nom.

Ma bouche ſans contrainte a démenty mon ame,
Et i'ay creu moins faillir qu'en trahiſſant ma flame.
Mais il ne s'agit plus ny de nom ny de rang,
Il s'agiſt de ſa mort, il s'agiſt de ſon ſang,
De ſon ſang, de mon ſang, vnis par la nature,
Et qu'on ne peut trahir en pareille aduanture,
Ah! ie ne doy plus feindre!

LIVIE.

Helas! quel ſentiment.
Faut-il donc l'aduoüer & perdre voſtre amant?

IVLIE.

L'aduoüer mon honneur, le pourroy-ie ſans blaſme,
Vous perdre mon amant, le pourrions nous ma flame?
De ſaduoüer mon fils! helas par quelle loy
Doy-ie priuer mon ſang de ce que ie luy doy?
Ah nature pardon, ie vous fays vn outrage,
Quand i'oſe balancer ſi ie vous dois hommage,
Dans ce moment fatal mon fils eſt mon ſoucy,
Ie luy doy tous mes vœux, & les luy donne auſſi,
Iuſte Ciel accordez Sinderic, & Maxime,
Faites que leur debat s'appaiſe ſans victime,
Que ſans venir aux mains ils demeurent amis,
Et ne me priuez point ny d'amant ny de fils.
C'eſt mon premier ſoubait, mais ſi la deſtinée
Veut du ſang de l'vn d'eux marquer cette iournée,

Si ie ſuis reſeruée à ce ſort rigoureux,
Le ſalut de mon fils eſt tout ce que ie veux.
Apres il faut mourir.

SCENE II.

HORACE, IVLIE, & LIVIE,

IVLIE.

MAis que nous veut Horace?
Que dit on chez le Roy? dieux tout
mon ſang ſe glace!
Il ne nous reſpond rien, & paroiſt interdict.

HORACE.

Il s'eſt faict vn combat.

IVLIE.

Ah! ie l'auoy bien dit.
Mais le ſuccez?

HORACE.

Maxime.

IVLIE.

Ah! dieux ſuis-ie trompée!

HORACE.

En est sorty blessé de deux grands coups d'espée.

IVLIE.

Ces coups sont-ils mortels.

HORACE.

Il n'est blessé qu'au bras?
Mais ces coups bien souuent ont causé le trespas.
Cependant Sinderic enflé de vaine gloire,
Croit n'auoir rien à craindre apres cette victoire.
Mais quelque grand qu'il soit, il sçaura dans ce iour
Que l'heur & le mal-heur se suiuent tour à tour,
Il faut, il faut qu'il meure, ou bien que ie perisse.

IVLIE.

Plutost voyez le Roy, demandez luy iustice,
Ne vous exposez point, ne precipitez rien,
Theodoric est iuste, il vous vengera bien.

HORACE.

Dieux qu'est-ce que i'entens!

IVLIE.

Que dites vous horace?

HORACE.

Que ceste preuoyance est de mauuaise grace,

Maxime est mon amy, Maxime est vostre amant,
Et vous vous opposez à mon ressentiment!
Vous m'empeschez d'aller ou la gloire me porte,
Iulie, est-ce vous mesme? ayme t'on de la sorte?

IVLIE.

Ie ne sçaurois souffrir de vous voir en danger,
De vous perdre vous mesme en voulant nous vãger,
Horace croyez moy, reglez vostre colere,
Retournez chez Maxime, & me regardez faire,
Ie vay donner vn coup fatal à Sinderic,
Qui le perdra d'honneur pres de Theodoric,
Et qui vous vengera, n'en soyez point en peine,
Elle se retire. *Qu'on me laisse en repos dans la chambre prochaine.*

HORACE.

Auec quels sentimens ceste ingrate beauté
Voit elle les transports dont ie suis agité?
Auec quelle froideur, & quelle indifference
Vient elle d'escouter la voix de ma vengeance?
Au lieu de m'animer à seruir son amant,
Sa bouche me refuse vn adueu seulement,
Et par vn faux secours que son esprit suppose
Elle veut ruiner celuy que ie propose:
Ah! perfide Iulie, ame ingrate & sans foy,
Indigne de l'ardeur que Maxime a pour toy,
Non, non, ie ne sçaurois dissimuler ton crime,
Ie m'en vay de ce pas en aduertir Maxime.

SCENE III

SINDERIC, EMILE.

SINDERIC.

IVlie ayme Maxime! helas que dites vous?

EMILE.

Ouy, mais c'est à dessein d'en faire son espoux,

SINDERIC.

Celuy que i'ay blessé, ce Cheualier.

EMILE.

Luy-mesme.

SINDERIC.

Que dans cest accident mon mal-heur est extréme!
Helas! si i'eusse sçeu qu'elle eut eu ce dessein,
Iamais pour ce combat ie n'eusse armé ma main,
Ie sçay trop le respect que ie dois à ma mere.
Ah! rencontre fascheuse, & qui me desespere,

Au lieu de l'obliger à force de bien faicts,
A m'accorder enfin l'effect de mes souhaits;
Ie choque par mal-heur les desirs de son ame,
Et contre mon dessein i'interesse sa flamme.
Bizarre éuenement d'vn proiect genereux!
Faut-il que mon bon-heur me rende mal-heureux;
Que ie sois obligé de pleurer ma victoire!
Et que ma gloire enfin fasse obstacle à ma gloire!

EMILE.

Si ie plains vostre sort, c'est parce seulement,
Que Maxime n'est pas blessé mortellement,
Vos maux eussent finy dans la fin de sa vie;
Car sans doute c'est luy qui choque vostre enuie.

SINDERIC.

Qu'il la choque tousiours, il peut bien s'asseurer,
Que ma mere l'aymant ie le veux honnorer,
Ne me proposez plus des remedes extremes,
Emile, ie les hay plus que les mal-heurs mesmes,
Et deussay-ie mourir en l'estat où ie suis,
On me verra tousiours dans le deuoir d'vn fils.

EMILE.

Mais le coup estant faict que pretendez-vous faire;

SINDERIC.

Tascher d'en obtenir le pardon de ma mere;

Luy monstrer les remords dont mon cœur est percé,
Et lauer par mes pleurs le sang que i'ay versé.

EMILE.

Vous voulez donc la voir?

SINDERIC.

Il le faut bien Emile.

EMILE.

L'effect de ce dessein me semble difficile,
Si quelqu'vn vous voyoit entrer dans sa maison
On pourroit la blasmer auec quelque raison,
On a sçeu le combat d'entre vous & Maxime:
Mais affin d'euiter l'apparence du crime,
Il faut si nous pouuons nous y couler sans bruict,
A trauers l'espaisseur des ombres de la nuict.

SINDERIC.

Il se faict desia tard, le Ciel nous fauorise.
Nature, assitez moy dedans ceste entreprise,
Et ne souffrez iamais qu'au mespris de vos loix
L'amour où l'interest l'emportent sur mes droits.

SCENE IV.

IVLIE, LIVIE.

IVLIE.

QVe i'ay peu de repos dedans ma ſolitude,
Ma fille, & que mon ſort eſt plein d'inquietude,
Ie ne ſçaurois ſouffrir de voir mon fils vainqueur,
Ie brule qu'on me vange, & c'eſt toute ma peur.
Horace que tes vœux m'eſtoient inſuportables!
Qu'ils m'ont paru cruels, qu'ils eſtoient charitables!
Et que ie t'aymerois dans ton reſſentiment
Si quelqu'autre qu'vn fils eut bleſſé mon amant!
Helas! lors que l'amour remet dans ma memoire,
Que i'ay peu demander ceſte triſte victoire;
Ie condamne mes vœux, ie les tiens inſenſez,
Et ie me plains des Dieux qui les ont exaucez.
Ie paſſe plus auant en confeſſant mon crime,
Ie cognoy que la peine en eſt trop legitime;
Mais ſi toſt que ie penſe à vanger cét erreur,
Mon fils qui l'a cauſée allantit ma fureur.
Quoy donc? ie ſouffriray qu'vne main criminelle
Ait bleſſé mon amant ſans m'animer contre elle?

Quoy donc? ie pourray voir l'obiect de mon amour
Perdre son sang, sa gloire, & peut estre le iour,
Sans perdre à mesmes tẽps l'autheur de ma misere?
Ah! ce funeste obiet r'allume ma colere,
Il court à la vangeance, & desia dans mon cœur
L'image du vaincu triomphe du vainqueur:
Fauorable maistresse, & mere impitoyable,
Ie conçoy des desseins qui me rendent coupable,
Et ie sens mal-gré moy qu'en faueur d'vn amant,
Mon fils deuient l'object de mon ressentiment.
Helas! qu'en ce moment ma fortune est cruelle,
S'il faut estre barbare afin d'estre fidelle!
Ah! fils infortuné comble de mon soucy!
Ne t'ay-ie donc sauué que pour te perdre ainsi?
Et ne tay-ie arraché de la main de ton pere,
Que pour te mettre en butte aux fureurs de ta mere?
Maxime! Sinderic!

LIVIE.

C'est trop vous affliger,
Maxime, à ce qu'on dit, ne court point de danger,
La blessure est legere.

IVLIE.

Ah! qu'en sçais tu Liuie?
Ie crains qu'elle ne m'oste vne si chere vie,
Pour en sçauoir l'estat, i'ay faict aller chez luy
Vn des miens que i'attens auec beaucoup d'ennuy,

Cependant mon esprit ne s'ose rien promettre.

SCENE V.

CORNELIE, IVLIE, LIVIE.

CORNELIE.

HOrace en repassant m'a donné ceste lettre.

IVLIE.

Que dit-il de Maxime?

CORNELIE.

Il ne m'en a rien dit.

IVLIE.

Liuie approchez-vous, voyons ce qu'il m'escrit.
Vous, allez commander qu'on coure apres Horace,
Et me donnez aduis de tout ce qui se passe.

CORNELIE.

Madame, il est bien tard.

IVLIE.

N'importe,

CORNELIE.

Et bien i'y cours.

IVLIE.

Liuie a ſeule droit de ſçauoir mes amours.

LETTRE DE MAXIME A IVLIE.

IE vis encor Madame, & le mal que i'endure,
Et meſme le trepas,
Si ie puis m'aſſurer que voſtre flamme dure
A pour moy des appas;
Souffrez donc que ie vous coniure
De ne me plaindre point, & de ne changer pas.
De grace, accordez moy le bon-heur que i'eſpere,
Et n'acceptez iamais
De mon heureux riual la qualité de mere,
Ce ſont tous mes ſouhaits,
Pourtant quoy que vous puiſſiez faire,
Si c'eſt voſtre plaiſir, mes vœux ſont ſatisfaicts.

MAXIME.

IVLIE.

Ah dieux! chaque moment augmente ma miſere,
Quoy Maxime a donc ſçeu que i'auois eſté mere?
Et que c'eſt de mon fils que procede ſon mal?

LIVIE.

Cela n'eſt pas croyable, il l'appelle Riual.

IVLIE.

Ah ne me flatte point!

LIVIE.

Ie dy ſans complaiſance
La choſe comme elle eſt, & comme ie la penſe.
Car quel ſubiect a-t'il de craindre vn changement,
S'il croit que Synderic ne ſoit pas voſtre Amant?

IVLIE.

Encor que ta penſee ait beaucoup d'apparence,
Ie ne puis luy donner vne entiere creance,
Ie forme en mon eſprit des monſtres pleins d'horreur
Qui portent aucc eux la crainte & la fureur:
Il me ſemble deſ-ja qu'on fait vn mauuais conte
D'vn fils deſaduoüé, qui me couure de honte.
Mais que feray-ie enfin, ſi Maxime le ſçait?

LIVIE.

Vous deuez ſouſtenir ce que vous auez fait,
Accuſer hautement Synderic d'impoſture.

IVLIE.

IVLIE.

Trahir mon propre ſang! démentir ſa nature,
Souffrir dedans mon cœur ce combat criminel,
M'expoſer aux rigueurs d'vn remords eternel,
Faire qu'vn innocent ſoit ſoubçonné de crime!
Bref traitter d'impoſteur vn enfant legitime.
Ah! ceſt effort Liuie excede mon pouuoir,
Et ſans plus t'eſcouter i'eſcoute mon deuoir.

LIVIE.

Dieux de quel ſentiment eſtes vous animée?
Quoy n'auoir plus de ſoin de voſtre renommée?
Haz arder voſtre amour, expoſer voſtre honneur,
Perdre voſtre repos, perdre voſtre bon-heur,
Madame regardez quel eſt ce precipice.

IVLIE.

Helas! de tous coſtez ie treuue mon ſupplice,
Mon fils, & mon amant, mon honneur, mon deuoir,
Tout ce que ie conçoy me porte au deſeſpoir.

LIVIE.

Ie m'eſtonne comment voſtre eſprit delibere,
La raiſon vous apprend ce que vous deuez faire,
Vous retracter, Madame, en ceſte occaſion,
Ce ſeroit redoubler voſtre confuſion.

IVLIE.

Et bien vous l'emportez, honneur inexorable?
Ouy malgré ton respect, nature venerable,
Et tous ses sentimens de tendresse & de sang,
Mon honneur dãs mõ cœur tiendra le premier rang.
Ouy ie desaduoüray ce fils qui me diffame,
Et quand on emploiroit & le fer & la flamme,
Pour flechir mon courage, & changer mon dessein,
I'atteste tous les dieux que ce seroit en vain.

SCENE VI.

IVLIE, SINDERIC.

IVLIE.

MAis le voicy venir, dieux quelle est sõ audace!

SINDERIC.

Ie viens icy Madame, implorer vostre grace.

IVLIE.

Quoy ie voy Sinderic dans ma chambre, & de nuit!

SINDERIC.

Madame appaisez vous, le respect l'y conduit.

IVLIE.

Sinderic, dans ma chambre, ah dieux quelle insolence!

SINDERIC.

Vous pouuez en vser auec toute licence,
Ie souffre sans murmure vn si sanglant mespris,
Ainsi parle vne mere, ainsi se taist vn fils.

IVLIE.

Vous mon fils!

SINDERIC.

Il est vray que mon erreur insigne
Auec quelque raison pourroit m'en rendre indigne,
Si cette mesme erreur ayant peu m'abuser,
Auiourd'huy deuant vous ne venoit m'excuser,
Mais elle, vous dira qu'elle a commis mon crime.
Ah! si i'eusse eu le bien de cognoistre Maxime,
Iamais nostre combat n'eust causé vostre ennuy,
Où vous eussiez pleuré pour moy non pas pour luy,
Le ciel m'en est tesmoing auant que vous déplaire,
I'eusse exposé ma vie, aux traits de sa colere,
Et l'on verroit respandre en ce mal-heureux iour
Des pleurs à la nature, & non pas à l'amour.
Vous me plaindriez Madame, ah! destin déplorable!
Ne puis-ie auoir du bien, sans estre miserable!

Faut-il que ma vertu produiſe mon mal-heur?
Que ie te hay vertu, que ie te hay valeur!
Qui ne vous hayroit? vous cauſez ma miſere,
Vous m'oſtez le repos, & vous m'oſtez ma mere.

IVLIE.

Monſieur, ie n'entens rien dedans tout ce diſcours:
Et vous m'obligerez d'en arreſter le cours,
Auſſi bien il eſt tard.

SINDERIC.

Eſt ce ainſi qu'on me traitte?
Quoy la nature eſt ſourde auſſi bien que muette?
Et le ſang dont le monde, admire le pouuoir
Auec tous ces efforts ne peut pas l'emouuoir.
Ah ma mere!

IVLIE.

Croyez que ce nom m'importune.

SINDERIC.

Ie ne veux point troubler voſtre bonne fortune,
Mais ie viens vous prier de ne permettre pas
Que ce coup de mal-heur augmente nos débats;
Et que ie ſois contraint de parler d'vn myſtere
Qui peut bleſſer l'honneur du fils & de la mere,
Cet honneur delicat, de qui la pureté
Souffre du changement lors qu'il eſt diſputé.

Si ie vous demandois l'heritage d'vn pere,
Et si ie n'auois pas la fortune prospere,
Que mon peu de vertu fit honte à ma maison,
Le refus de ma mere auroit quelque raison,
Mais dans la haute estime où la faueur me range,
Qu'il a peu de iustice, & qu'il paroist estrange!

IVLIE.

Plutost que vos desirs ont peu de fondement,
Et qu'vn homme d'honneur se traite indignement!
Si Sinderic estoit accablé de misere,
Si son bien dependoit de celuy de son pere,
S'il cherchoit vn appuy dedans nostre maison,
Le dessein qui l'anime auroit quelque raison,
Mais dans le haut credit où sa faueur le range
Qu'il a peu de iustice & qu'il paroist estrange!

SINDERIC.

Helas! si le destin m'estoit iniurieux,
Sinderic n'eust iamais paru deuant vos yeux,
Iamais, iamais ce fils n'eust releué son estre,
S'il eust peu faire honte à ceux qui l'ont fait naistre.
Non, Madame, il falloit estre ce que ie suis
Afin d'authoriser les droits que ie poursuis,
Et pour pouuoir oster tout soubçon d'imposture,
La fortune deuoit se ioindre à la nature,
Aussi l'a-t'elle faict, & ie suis en vn rang
Digne de ma patrie, & digne de mon sang,

Mais plus i'ay de grandeur, plus on me considere,
Et plus i'ay de raison pour conuaincre ma mere.

IVLIE.

Dites, dites plutost que c'est vostre grandeur,
Qui fournit de deffence à ma iuste froideur,
Si vous estiez mon fils, si i'estois vostre mere,
Sinderic, pensez vous que ie le peusse taire,
Et pour quelle raison voudrois-ie me priuer
De l'honneur le plus grand qui me peut arriuer?
Ie cognoy vos vertus, ie sçay que si dans Rome
L'on vous tient moins qu'vn Dieu, l'on vous tient plus qu'vn homme,
Et que dans quelque esclat qu'ayent vescu mes ayeulx,
Vous aduoüer pour fils me seroit glorieux:
Ainsi considerez qui ie suis, qui vous estes,
Et par ce que ie fay iugez ce que vous faictes.

SINDERIC.

Depuis que mon bon-heur me permet de vous voir,
Madame qu'ay-ie faict qui choque mon deuoir?
Quoy n'ay-ie pas rendu vous rendant mes visites,
Tout le respect qu'on doit à vos rares merites?
Et demandant les droits que vous me retenez,
Ces legitimes droits que le ciel m'a donnez,
N'ay-ie pas faict paroistre vne ardeur viue & pure,
Et telle qu'en nos cœurs allume la nature?

S'il est ainsi, Madame, ah! considerez mieux,
Combien vostre refus doit m'estre iniurieux!
Regardez qui ie suis, regardez qui vous estes,
Et parce que i'ay faict, iugez ce que vous faites.

IVLIE.

Ie fay ce que ie doy, quand ie veux conseruer
Vn tresor precieux dont on me veut priuer,
Ie fay ce que ie doy quand ie tasche à deffendre
Mon honneur qu'on attaque, & qu'on voudroit surprendre,
Quoy puis-ie sans horreur escouter vos souhaits,
Moy qui n'ay point de fils, & qui n'en eus iamais!
Et les puis-ie exaucer sans me voir accusée
Du plus lasche forfaict qui tombe en la pensée?
Ah! non non, Sinderic, en l'estat où ie suis,
Vous blasmer & me plaindre est tout ce que ie puis.

SINDERIC.

Et bien plaignez vous donc, mais si vostre memoire
Conserue encor l'effect qu'a produict mon histoire,
S'il vous souuient des pleurs que vous auez versez,
Au funeste recit de mes mal-heurs passez,
Plaignez vous de vous mesme, & plaignez l'inconstance,
Dont ie puis vous conuaincre en ceste circonstance,
Ie fay les mesmes vœux que n'agueres i'ay faicts,
Et i'en ressens pourtant de contraires effects:

Vous escoutiez tantost la voix de la nature,
A present vos discours m'accusent d'imposture,
L'obiect de vos faueurs l'est de vostre courroux;
Et vous me condamnez apres m'auoir absous.
Songez, songez, Madame, à cét amour extréme,
Et si vous vous plaignez, plaignez-vous de vous mesme,
Quand vous vous repentez de m'auoir bien traitté,
Vous estes criminelle, ou vous l'auez esté.

IVLIE.

Quoy donc, dans vos discours vous meslez l'artifice,
Pour me persecuter auec plus d'iniustice?
Et flattant le dessein que vous auez conçeu,
Vous faignez que tantost ie vous ay bien receu?
Mon ame, ie l'aduoüe, a senty quelque atteinte,
I'ay versé quelques pleurs, i'ay formé quelque plainte
Mais ne sçauez vous pas que la plainte & les pleurs
Sont des tributs qu'on doit aux extrémes mal-heurs?
Soit que vostre recit fut feint ou veritable,
Il me representoit vn destin lamentable,
Ce tableau m'a surprise, & dans ce mouuement
Mon cœur s'est attendry sans mon consentement.
Ainsi ne croyez pas que l'object de mes larmes
Pour triompher de moy, vous fournisse des armes;
Si mon cœur a poussé des soupirs & des vœux,
Ce n'est pas pour vn fils, c'est pour vn mal-heureux,

Sensible

Sensible aux passions qu'excite la misere,
I'ay pleuré comme femme, & non pas comme mere.

SINDERIC.

Helas! s'il estoit vray que la seule pitié
Eut touché vostre cœur, & non pas l'amitié,
Ie n'aurois pas receu tant de douces caresses,
Qui bien plus que vos pleurs ont marqué vos tendresses:
Vous le sçauez, Madame, & mon raisonnement
N'appelle à son secours que vostre iugement.
Ah ma mere! il est temps d'exaucer ma priere,
Et de laisser agir vostre bonté premiere,
Le sang vous a parlé, vous l'auez escouté,
Le sang vous parle encor, seroit il reietté?
Vous ne me dittes mot, ah sort tousiours contraire!
Puis que la voix du fils ne touche point la mere.

IVLIE.

Tous ces noms affectez sont icy superflus.

SINDERIC.

Quoy n'obtiendray-ie rien?

IVLIE.

Ie ne vous entens plus.

SINDERIC.

Vn moment d'audiance, & puis-ie me retire.

IVLIE.

Ie ne vous cognoy point,

SINDERIC.

Pouuez vous bien le dire?

IVLIE.

Ie le dis ſans contrainte.

SINDERIC.

Ah comble de rigueur!
S'il eſt vray que la bouche explique icy le cœur.

IVLIE.

C'eſt là mon ſentiment, ie vous le dis encore.

SINDERIC.

Sentiment qui me perd, & qui vous deshonnore!
Ah Madame! ceſſez de tenir ce propos.

IVLIE.

Mais vous meſme ceſſez de troubler mon repos.

Ie cognoy vos vertus, mon ame les reuere,
Et ie voudrois pouuoir me dire vostre mere,
Adieu.

SINDERIC.

Bien, bien, Madame, allez iusques au bout,
Le respect & ce lieu veut que ie souffre tout,
Mais puis qu'à vos rigueurs vous ioignez le caprice,
Sçachez, sçachez qu'ailleurs, on me rendra iustice,
Et que tous vos efforts seront vains contre moy,
Puisque i'ay pour appuy la nature, & le Roy.

Fin du quatriesme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, HORACE.

MAXIME.

Voy cette ingratte change, & ne veut pas souffrir
Qu'o parle de punir ceux qui me font mourir?
Lors que ton amitié veut prendre ma defence,
Que tu parois armé pour vanger mon offence,
Son visage se trouble, & d'vn lasche discours
Elle retient le bras qui m'offre du secours?
Vertus du siecle d'or en nos iours incogneuës
Amour, fidelité, qu'estes vous deuenuës?
Apres ceste disgrace, où puis-ie recourir?
Faut-il changer enfin, dois-ie viure ou mourir?
Ah mourons! mais Horace, admire ma foiblesse,
I'ayme encore Iulie auec tant de tendresse,
Que ie veux la reuoir au parauant ma mort.

HORACE.

Son logis n'est pas loin.

MAXIME.

Ie tremble, à cet abord.
Ie recherche, & ie fuis ceste belle coupable,
I'ay dessein de la voir, & n'en suis pas capable.
Helas! que faut-il faire apres ce qu'elle a faict?
Ne dois-ie pas hayr l'ingrate qui me hait?
Mais la puis-ie bannir de mon ame enflammée,
L'ayant si cherement, & si long-temps aymée?
Sentimens genereux, amour, haine, courroux,
Tyrans en mesme temps trop cruels & trop doux,
Quoy pouuez-vous souffrir que mon cœur vous assemble?
Que i'abhorre Iulie, & l'aime tout ensemble?
Et ne voulez vous pas faire vn dernier effort,
Pour sçauoir qui de vous doit estre le plus fort?
C'en est faict, cher amy, l'amour a la victoire,
Iulie & ses appas, regnent dans ma memoire,
Son crime disparoit, & rien ne s'offre à moy,
Que la vertu qui parle en faueur de sa foy.
Ie ne conteste plus, il faut que ie la voye.

HORACE.

Prenons l'occasion que le ciel nous enuoye.
On ouure, & quelqu'vn sort.

SCENE II.

LIVIE, MAXIME, HORACE.

MAXIME.

AH! Liuie eſt-ce toy?
Que faict noſtre maiſtreſſe?

LIVIE.

Elle va chez le Roy.

MAXIME.

Chez le Roy!

LIVIE.

Par ſon ordre.

MAXIME.

Ah comble de ma peine!
Que me dis-tu Liuie?

LIVIE.

Vne chose certaine.
Il a mandé Iulie.

MAXIME.

Il veut donc l'obliger
A receuoir la loy d'vn Seigneur estranger!
Quoy? ce Prince veut donc employer sa puissance,
A faire vne action pleine de violence?
Et se laissant surprendre aux vœux d'vn fauory.
Il ose mespriser ce qu'il a tant chery?
Son honneur, son deuoir, sa conscience mesme:
Thresor de plus grand prix que n'est son Diadesme.
Ah! si le Roy pretend contraindre les esprits,
Il faict ce que les dieux n'ont iamais entrepris.

LIVIE.

Le procedé du Roy ne surprend pas mon ame,
Sinderic dit par tout qu'il est fils de Madame,
Qu'elle doit l'aduoüer, & que c'est sans raison
Qu'on luy veut contester les droits de sa maison,
Vous auez desia sceu comme elle le rebute,
Theodoric veut donc finir ceste dispute,
Pour preuenir les maux qu'elle pourroit causer.

MAXIME.

O Dieux! qu'en cest endroit i'ay droit de m'accuser,

I'auoy creu iusqu'icy que ce tiltre de mere
Estoit vn ieu d'amour.

LIVIE.

Ah ie deuois me taire!
Quoy vous ne sçauiez point?

MAXIME.

Non veritablement.

LIVIE.

Et vous auiez donc creu?

MAXIME.

Qu'il estoit son amant,
Et que sans respecter la foy qui nous engage,
Theodoric vouloit faire ce mariage.

LIVIE.

Que Iulie est trompée; & que i'ay de mal-heur!

MAXIME.

Où vas tu?

LIVIE.

Laissez-moy.

SCENE II.

MAXIME, HORACE.

MAXIME.

Sortez donc de mon cœur,
Soubçons iniurieux qui trauerſiez ma flamme,
Vous pouuoy-ie ſouffrir vous qui blâmiez Madame
Mais d'où peut proceder qu'vn bon-heur infiny
N'a duré qu'vn moment? qui vous a donc banny?
Quoy, ie ne vous ſens plus, bon-heur ineſtimable?
Et ie ſens malgré vous que ie ſuis miſerable?
Iulie a des enfans! Horace qu'en dis-tu?
Peut elle l'aduoüer ſans bleſſer ſa vertu?
Lepide n'en euſt point.

HORACE.

Non pas au moins qu'on ſçache.

MAXIME.

Donques à ſon honneur elle a faict quelque tache!
Donques ceſte vertu dont ie fais tant d'eſtat,
Qui brille dedans Rome auecques tant d'eclat,

De qui la renommée a pris tant de matiere,
Auroit veu quelque fois défaillir sa lumiere!
Ah ce dernier mal-heur surpasse le premier!

HORACE.

Mais comment l'en conuaincre ? elle peut le nier,
Personne n'a iamais osé blasmer sa vie:

MAXIME.

Quoy l'on pourra douter de l'honneur de Iulie!
Quoy sa haute vertu receura cest affront!
C'est ce qui me surprend, c'est ce qui me confond.
Horace, ie sçay bien l'estrange ialousie,
Dont le vieillard Lepide auoit l'ame saisie,
Ie sçay qu'il fut touché de ces soucis rongeants,
Dont ceste passion trouble les vieilles gens,
Et que mesme il en vint à ce point de folie,
Qu'il creut Rome suspecte aux beautez de Iulie,
Que pour la mieux garder il alla viure aux chãps,
Mais ie n'ay iamais sceu qu'elle eut eudes enfans.

HORACE.

Il me souuient pourtant que pendant leur voyage,
Dans Rome on en conçeut quelque sorte d'ombrage,
On parla sourdement que Lepide auoit eu
Vn enfant de Iulie, & plusieurs l'auoient creu;
Mais de puis leur retour leur mes-intelligence
Auoit de tous ces bruits détourné la creance.

Toutesfois si l'on veut examiner le temps
Lâge de Sinderic les rend fort apparans,
Et dans le haut esclat où l'on le voit parestre,
Puis qu'il se dit son fils, ie croy qu'il le doit estre.

MAXIME.

Que Iulie ayt vn fils, ou qu'elle n'en ayt pas,
Ie la regarde encore auec tous ses appas,
Ie cognoy sa conduite, & presente & passée,
Ie cognoy ses discours, ie cognoy sa pensée,
Et si tost que l'enuie attaque son honneur,
I'escoute la vertu qui parle en sa faueur.
En vn mot c'est Iulie, il faut que ie l'estime,
Croire qu'elle eust failly, ce seroit faire vn crime,
Et conçeuoir contre-elle vn soubçon seulement,
Ce seroit meriter pis que son changement.
Mais afin que mon ame en soit mieux esclaircie,
Allons voir chez le Roy, Sinderic & Iulie,
Sçachons leurs differens, & voyons en ce iour
Combattre la nature, & triompher l'amour.

SCENE III.

THEODORIC, BOECE, la suitte de THEODORIC, SINDERIC, IVLIE.

SINDERIC.

GRand Monarque escoutez la voix de la nature.

IVLIE.

Seigneur n'escoutez point la voix de l'imposture.

THEODORIC.

Ie vous feray iustice.

IVLIE.

Ah Seigneur!

THEODORIC.

C'est assez,
Mais ne vous troublez point, Sinderic commencez.

SINDERIC.

Les Cieux me sont tesmoins auec quelle contrainte
Ie porte deuant vous ma legitime plainte;

Et ſi ie n'ay pas faict tout ce que ie deuois
Pour cacher noſtre honte au plus iuſte des Roys.
Ma mere vous ſçauez que ſouuent par des larmes
Voſtre fils a taſché de vous oſter les armes,
Et que c'eſt la raiſon qui me vient enſeigner,
Que ie doy vaincre vn cœur que ie n'ay peu gaigner.
Helas! qui le croiroit, dedans cette auanture,
Ces puiſſans mouuemens qu'inſpire la nature,
Ces eſlans d'amitié que le ſang met au iour,
Et tout ce qu'il produit de tendreſſe & d'amour,
Apres auoir en vain ſollicité mon pere,
Defaillent auiourd'huy dans l'eſprit de ma mere.
Vous auez ſçeu Seigneur qu'vn pere trop ialoux
D'abord que ie fus né m'eſloigna de chez nous,
Et que ſa ialouſie euſt meſme la puiſſance
De le faire reſoudre à cacher ma naiſſance.
De là naiſt ce debat, lamentable & nouueau,
C'en eſt auiourd'huy l'ame ainſi que le flambeau,
Qui perçant l'eſpaiſſeur d'vn grand nombre d'années,
Tire de leur cahos mes ſombres deſtinées,
Et desbroüillãt les droicts que les cieux m'ont acquis,
Vient confondre vne mere, & découurir vn fils.
Mere autresfois trop douce, à preſent trop cruelle,
Pourquoy ne ſouffriez vous qu'vn ame criminelle
M'immolaſt en naiſſant à ſes ſoubçons ialoux?
Si vous me reiettez, pourquoy me ſauuiez vous?
Mais pourquoy donc hyer m'aduoüer ma naiſſance?
A quoy pouuoit ſeruir cette recognoiſſance?

Si vous auiez dessein d'en empescher l'effect?
Helas que faictes vous :ou bien qu'auez vous faict?
Ah! qu'on doit admirer en cette conionecture;
Le merucilleux pouuoir qu'a sur nous la nature,
Vous pleuriez auec moy, vous m'ebrassiez, ah Cieux!
Que ne reteniez vous, & vos bras, & vos yeux?
Ne soubçonniez-vous pas que l'on vous peut surprendre?
Mais que facilement vous pouuez-vous deffendre,
Dittes qu'on ne peut point dans ces euénements
Auoir vn cœur de mere, & d'autres sentimens.
D'où vient donc, diriez vous, cette force nouuelle
Qui me faict auiourd'huy vous estre si cruelle?
C'est à vous de sçauoir d'où naissent vos rigueurs;
Il n'est point de raison en pareilles erreurs.
Mais pour en quelque sorte amoindrir vostre crime,
Et tesmoigner encor combien ie vous estime,
Ie pretens faire voir que vous auez subiect
De choquer auiourd'huy le cours de mon project.
Rome & toute la terre ignoroit ma naissance,
Vous n'en auiez rien dit pendant ma longue absence,
Ny faict aucun effort pour sçauoir où i'estois,
Vous auez donc deu craindre ou la honte ou les loix.
Qui le sçait auiourd'huy le pouuoir tyrannique
Que ta honte s'acquiert sur vne ame pudique?
Et l'horreur que les loix impriment dans vn cœur,
Qui se sent par soy-mesme accusé d'vn erreur?

Tay-toy, lasche interest, passion du vulgaire,
Non, non, ce n'est pas toy qui me retiens ma mere,
Ce n'est que la pudeur & la crainte des loix,
Mais ie veux les combatre encore vne autrefois.
Nature à mon secours, inspirez à mon ame
Ces puissans mouuemens de tendresse & de flamme,
A qui rien ne resiste, & qui sçeurent toucher
Vn cœur qui maintenant est plus dur qu'vn rocher.
Romains qui cognoissez Sinderic & Iulie,
Croyez vous qu'elle fit vne tache à sa vie,
Aduoüant auiourd'huy Sinderic pour son fils,
Ou qu'il voulut gaigner vne mere à ce pris?
Tout le monde respond qu'on ne le sçauroit croire,
Qu'ils sçauent que tous deux nous aymons trop la gloire,
Que vous pouuez me rendre & ma mere & mon nom,
Sans craindre de leur part, ny blasme ny soubçon.
Mais vous craignez la loy que vous auez enfreinte,
Chassez de vostre esprit cette inutille crainte;
Nous viuons soubs vn Roy qui peut tout pardonner,
Demandez vostre grace, il vous la va donner.
Quoy donc à ce discours vous restez insensible?
Et de vous esmouuoir il ne m'est pas possible?
Mais apres ces rigueurs au moins permettez moy
D'implorer à genoux la iustice du Roy.
Seigneur, accordez moy le bon-heur que i'esperе,
Rendez la mere au fils, & le fils à la mere,

Et par vne action digne de vostre rang,
Rejoignez auiourd'huy le sang auec le sang.

THEODORIC.

Leuez vous.

IVLIE.

Ah Seigneur entendez ma deffence!

THEODORIC.

Leuez vous, & parlez auec toute asseurance.

IVLIE.

Ie ne puis m'assurer des choses que ie voy,
Sinderic, est-ce vous? sommes nous chez le Roy?
Vous me trompez mes yeux! Quoy ce grand Capitaine,
Qui s'aquit tant de gloire au siege de Rauene,
Fait donc si peu d'estat de l'honneur de son nom,
Qu'il le met en balance auecque ma maison?
Qui le croiroit bons Dieux dedans cette auanture,
L'imposture se sert des droits de la nature,
Et sans craindre la honte, & la rigueur des loix,
S'expose au iugement du plus iuste des Roys.
Que sont donc deuenus ces efforts de la honte,
Depuis que Sinderic en tient si peu de conte?
Vous voulez Sinderic, qu'elle ait peu m'obliger
A traicter mon enfant ainsi qu'vn estranger,

Et si

Et si l'on vous en croit elle n'a pas peu faire,
Qu'vn enfant n'ayt tasché de diffamer sa mere.
Quoy? si la honte a peu signaler son pouuoir,
Et contre la nature, & contre le deuoir,
Ne pourroit elle pas parlant pour l'vn & l'autre,
Vous resoudre à sauuer mon honneur & le vostre;
Sans doute Sinderic, ce sont là les beaux fruicts,
Si vous estiez mon fils, que la honte eust produicts;
On ne vous verroit point dedans cette audiance,
Demander hautement vostre recognoissance,
Accuser vostre mere, & remontrer au Roy
Qu'elle encourt iustement les rigueurs de la loy.
Sinderic, Sinderic, considerez de grace
Quelle est le precipice où vous pousse l'audace,
Quād vous me poursuiuez, vous vous rēdez suspect,
Vn veritable fils n'est iamais sans respect.
Mais c'est trop s'arrester sur vne procedure
Dont le moindre incident découure l'imposture,
Quittant donc le discours d'vn iniuste proiect,
Ie passe à la raison de tout ce que i'ay faict.
La honte ny les loix n'ont point forcé mon ame
A faire vn dés-adueu dont Sinderic me blasme,
Sans blesser mon honneur en l'estat où ie vis,
Ie pouuois l'aduoüer s'il eust esté mon fils.
Est-ce donc quelque hayne? ah! seroit il croyable,
Qu'on hait sans subiect vn homme incomparable,
A qui les gens d'honneur esleuent des autels,
Et qu'estimé auiourd'huy le plus grand des mortels?

Seroit-ce l'interest? il confesse luy-mesme,
Que ie suis à couuert de cét erreur extréme.
Qu'est-ce qui le peut donc chasser de ma maison?
C'est la raison, Seigneur, c'est toute ma raison,
Prononcez donc grand Prince vne iuste sentence,
Qui priue Sinderic de sa recognoissance,
Et qui mette en repos les viuans & les morts,
Mais ne punissez pas ses iniustes efforts,
Pardonnez luy grand Roy l'erreur le rend coupable,
Et peut bien auiourd'huy le rendre pardonnable,
C'est toute la faueur que i'espere de vous,
Seigneur pour l'obtenir i'embrasse vos genoux.

THEODORIC.

Leuez-vous, mais Boece enfin que doy-ie faire?

IVLIE.

Pardonne à Sinderic.

SINDERIC.

Pardonnez à ma mere.

THEODORIC.

Passez dedans la sale, & laissez nous icy.

SCENE III.

THEODORIC, BOECE, suitte de Theodoric.

THEODORIC.

BOëce leurs discours ne m'ont point esclaircy,
Ie ne sçay que resoudre.

BOECE.

En l'affaire presente,
Sire ie ne voy point dépreuue suffisante,
Ie croy que Sinderic a raison en effect,
Et les presomptions sont pour luy tout à faict,
Mais ie n'estime pas que sur vne apparence
On puisse en sa faueur donner vne sentence.

THEODORIC.

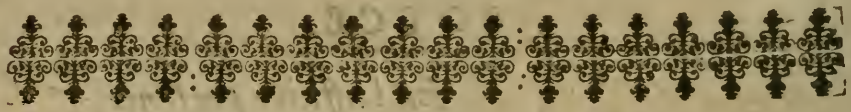
Dieu pourquoy souffrez vous qu'auec impunité
Le mensonge se mesle auec la verité?
Qu'on confonde auiourd'hüy deux choses si contraires
Pour cacher à nos sens la raison des affaires:
Ie ne me vis iamais dans vn pareil combat.

BOECE.

Seigneur sur ce subiect consultons le senat.

THEODORIC apres auoir vn peu pensé.

Il n'en est pas besoing, ie voy dedans mon ame
La brillante clarté d'vne secrete flamme,
Chasser l'ombre & l'erreur qui possedoit mes sens.
Nos criminels enfin sont tous deux innocens,
L'vn cherche son honneur, l'autre craint l'infamie,
Et ie sçay le moyen de conuaincre Iulie.
Qu'on la fasse venir, vous verrez en ce point,
Iulie autre. *Que les Rois sont des dieux que l'on n'abuse point.*



SCENE IV.

IVLIE, THEODORIC, & sa suitte.

THEODORIC.

IVlie, il est certain qu'en cette procedure
L'erreur s'est emparé des droicts de la nature,
Que sans difficulté Sinderic s'est mespris,
Vous n'estes point sa mere, il n'est point vostre fils,
Aussi des à present mon pouuoir vous dispense
De ses pretentions pour sa recognoissance.

IVLIE.

Que ie vous doy seigneur apres ce iugement!

THEODORIC.

En effect sa poursuite estoit sans fondement,
Et ie recognoy bien plus ie vous considere,
Que Sinderic eust tort de vous choisir pour mere.
Plutost qu'aymer en vous vne suitte d'ayeulx,
Il deuoit adorer les attraicts de vos yeux,
Et changeant en amour cette amitié seuere,
Vous aymer comme amante, & non pas cõme mere.

IVLIE.

Ie ne respondray rien en l'estat où ie suis,
Baisser les yeux, seigneur, est tout ce que ie puis.

THEODORIC.

Mais vous estes encor au plus beau de vostre âge,
Quoy! voulez vous mourir dans ce triste vefuage?
Sçachez que vostre Roy condamne ce dessein,
Et qu'il veut vous donner vn espoux de sa main,
Dont la haute vertu merite vostre estime,
Que vous auez aymé,

IVLIE.

C'est sans doute Maxime.

THEODORIC.

Ie ne vous entens point,

IVLIE.

Ie disois à mon Roy,
Que tousiours ses desirs me tiendront lieu de loy.

THEODORIC.

Puis que ie suis certain de vostre obeyssance,
Ie ne vous tiẽdray point plus long-temps en balance,
Rauy que Sinderic ne soit point vostre fils,
Que les liens du sang ne vous ayent point vnis,
Par de puissans motifs d'amour, & de Iustice,
Ie veux dés auiourd'huy que l'hymen vous vnisse

IVLIE.

Ah! reuoquez, seigneur cette seuere loy.

THEODORIC.

Quoy vous vous retractez?

IVLIE.

Et de grace, grand Roy,
Dispensez mon esprit d'vne telle contrainte!

THEODORIC.

Mais d'où peut proceder vostre subiect de plaint?
Le party qu'on vous offre a-til quelque défaut?
Pouuez-vous iustement en pretendre vn plus haut?

IVLIE.

Seigneur il eſt trop grand, & trop conſiderable,
L'excez de ſa grandeur me rendroit miſerable.

THEODORIC.

Ne vous obſtinez plus à choquer mes proiects,
Les Rois comme il leur plaiſt eſgalent leurs ſuiects.

IVLIE.

Seigneur vous pouuez tout, mais ie ſens dans mon ame
Vn ſecret mouuement qui s'oppoſe à ma flamme,
Ce party, quoy qu'illuſtre, eſt pour moy ſans appas,
Ie ne ſçauroy l'aymer ne le cognoiſſant pas.
Et ſi ie n'ayme point, puis-ie eſtre deſtinée
Par voſtre iugement au ioug de l'Hymenée?
Et voudriez-vous agir auec tant de rigueur
Que de vouloir forcer la liberté du cœur?

THEODORIC.

Ie vous offre vn eſpoux que tout le monde eſtime
Ieune, adroit, liberal, courtois, & magnanime,
Si vous auez du cœur, vous deuez l'eſtimer,
Et ſi vous l'eſtimez, vous pourrez bien l'aymer,
L'ame la plus rebelle auec le temps s'engage,
Et l'amour eſt ſouuent l'effect du mariage,

Ainsi vostre refus estant sans fondement,
Cét Hymen doit auoir son accomplissement.

IVLIE.

Au nom de vos bontez, que le monde reuere,
Grand Prince, reuoquez vn arrest si seuere,
Il ne m'est pas permis de disposer de moy,
Mon ame est engagée, & i'ay donné ma foy,
Voulez-vous donc seigneur, que ie sois infidelle?
Que i'esteigne vne flamme aussi pure que belle?
Et sans considerer mes sermens amoureux,
Que cét Hymen fatal fasse trois mal-heureux?
Ah seigneur!

THEODORIC.

C'est en vain que vostre esprit me choque,
La volonté des Roys iamais ne se reuoque,
Cessez de m'opposer vos sermens, vostre foy,
Vous estes degagée en receuant ma loy,
Et la necessité de vostre obeyssance,
Vous peut mettre à couuert du blasme d'inconstãce.
Enfin, c'est vn arrest que vous deuez subir,
C'est à moy d'ordonner; c'est à vous d'obeyr.

IVLIE.

Ah! ie reclame icy vostre iustice extréme!
I'en appelle seigneur de vous mesme à vous mesme!

THEODORIC.

Ne me repliquez plus, vous deuez auiourd'huy
Receuoir Sinderic, & vous donner à luy.

IVLIE.

Receuoir Sinderic! & luy donner mon ame.
Luy qui me persecute, & veut me rendre infame!
Qui vient me soustenir à la face du Roy,
Que i'ay trahy mon sang, & violé ma foy!

THEODORIC.

Si de son procedé vous estes offencée,
C'est contre la raison, & contre sa pensée,
Il s'est cru bien fondé dans ses pretentions,
Et vous la faict sçauoir par des submissions,
Vos mauuais traictemens l'ont forcé de se plaindre,
N'ayant pû vous gaigner il vouloit vous contraindre;
Mais auec tant d'honneur, & par tant de respect,
Qu'on eust crû qu'il estoit à luy-mesme suspect,
Qu'il craignoit d'obtenir l'effect de sa priere,
De peur que son plaisir ne despleut à sa mere;
Outre qu'auparauant l'arrest que i'ay donné
Demandant son pardon vous l'auez pardonné.

IVLIE.

Mais, s'il croyoit encor que ie fusse sa mere,
Voudroit-il approuuer cét infame mystere?

Et quand il penſeroit que ie ne la ſuis point
Voudroit-il haſarder de faillir à ce point?

THEODORIC.

Ie la tiens, pourſuiuons; il a trop d'aſſeurence,
De la ſincerité de voſtre conſcience
Pour croire que iamais vous puiſſiez vous porter,
A ceſt horrible crime,

IVLIE.

Ah! ie veux l'euiter,
Mais vous me contraignez.

THEODORIC.

Nous la tenons Boece.

IVLIE.

Ah de grace, ſeigneur, excuſez ma foibleſſe,
I'ay failly, ie l'aduoüe, & i'ay bien merité
D'eſtre auiourd'huy punie auec ſeuerité.

THEODORIC. à quelqu'vn de ſa ſuitte.

Appellez Sinderic.

IVLIE.

Doux ſentimens de mere,
Efforts de la nature, enfin ie vous reuere!

O ſang! que tes liens doiuent eſtre puiſſans,
Puis que mal-gré nos vœux tu captiues nos ſens!

SCENE V.

MAXIME, SINDERIC, THEODORIC, IVLIE.

SINDERIC.

MAxime c'eſt aſſez, n'en parlons plus de grace,
Et que de voſtre eſprit tout le paſſé s'efface.
Ie me ſuis expliqué, vous m'auez eſclaircy,
Viuons bien déſormais.

MAXIME.

Ie le ſouhaite ainſi.

IVLIE.

Le voicy, c'en eſt faict, nature ie te cede,
Il vous a dict, ſeigneur, d'où mon crime procede,
La honte m'a forcée à le deſaduoüer.

THEODORIC.

Cet e force d'eſprit ne ſe peut trop loüer.

IVLIE.

Il eſt pourtant, mon fils, ie le ſens, ie l'eſpreuue,
Ie ne ſçauroy le voir ſans que mon ſang s'eſmeuue,
Sinderic eſt mon fils, c'eſt vn adueu ſeigneur,
Que ma bouche vous faict beaucoup moins que mon cœur.

THEODORIC.

Aduancez Sinderic, nous auons la victoire,
Ie vous rends voſtre mere.

SINDERIC.

O comble de ma gloire!
Ie reçois auiourd'huy de voſtre maieſté
Le ſeul bien qui manquoit à ma felicité,
Ie deuois ma fortune à voſtre bien-veuillance;
Ie dois à voſtre arreſt l'eſclat de ma naiſſance,
Mon honneur, mon repos, enfin ie tiens de vous
Tout ce que mon deſtin a d'illuſtre & de doux.
Mais i'oſe encor ſeigneur vous faire vne priere
De grace accordez moy Maxime pour beau pere.

THEODORIC.

Ie vous accorde tout, mais à condition,
Qu'ils vous accorderont leur approbation:

IVLIE.

Ah! ſeigneur, ſi Maxime ayme encor ſa maiſtreſſe,
S'il me peut pardonner cette extréme foibleſſe,
Que mon eſprit confus a faict voir auiourd'huy,
Vous reſpondant pour moy ie vous reſpons pour luy.

MAXIME.

Vous le pouuez Madame, auec toute aſſurance,
L'amour que i'ay pour vous vient de ma cognoiſſance,
Et mon eſprit qui lit dans vos intentions,
Appreuue aueuglement toutes vos actions.

THEODORIC.

Ioüyſſez donc des biens que le Ciel vous enuoye,
Et croyez que mon cœur prend part à voſtre ioye.

SINDERIC.

O bonté ſans exemple! ô Prince genereux,

IVLIE.

Que vous eſtes diuin!

MAXIME.

Que nous ſommes heureux!

SINDERIC.

Grands dieux que puis-ie rendre à qui me rend ma mere,
Qui ne soit au dessoubs de ce que ie doy faire!

MAXIME.

Quel hommage nouueau puis-ie faire à mon Roy,
Qui me donne vne femme & couronne ma foy?

IVLIE.

Mais quel ressentiment puis-ie faire parestre,
Qui responde aux faueurs que ie doy recognestre?
Et n'est-ce pas trop peu qu'adorer à genoux,
Vn Roy qui m'offre vn fils, & me donne vn espoux?

THEODORIC.

Ne me regardez point dedans cette occurrence,
Comme le seul autheur de vostre intelligence,
Portez vostre pensée en vn plus digne lieu,
Ce merueilleux decret est vn œuure de DIEV.

Fin du cinquiesme & dernier Acte.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le troisiesme iour de May mil six cens quarante-vn, signé, Par le Roy en son Conseil, LE BRVN, il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer vne piece de Theatre intitulé, *le Fils desaduoüé, Tragi-comedie*, & ce durant le temps de cinq ans, à compter du iour que ladite Piece sera acheuée d'imprimer, & defenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & autres de quelque condition qu'ils soient, d'en imprimer, vendre ou distribuer d'autre impression que de celle qu'aura fait ou fait faire ledit DE SOMMAVILLE ou ses ayans cause, sur peine aux contreuenans de mil liures d'amende, & de tous ses despens, dommages & interests; ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres, qui sont en vertu du present extraict tenuës pour deüement signifiées.

Acheué d'imprimer le 17. Octobre 1641.

Les Exemplaires ont esté fournis.

LA MORT D'AGIS TRAGEDIE

A PARIS,

Chez { ANTOINE DE SOMMAVILLE, à l'Escu de France, dans la Salle des Merciers. ET AVGVSTIN COVRBE', Lib. & Impr. de Monf. Frere du Roy, à la Palme, en la mesme Salle. } au Pa

M. DC. XXXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY

Extraict du Priuilege.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 3. iour de May 1642. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE BRVN. Il est permis à Anthoine de Sommauille, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vne piece de Theatre intitulée, *la Mort d'Agis Tragedie*, & ce durant le temps de sept ans, à compter du iour que ladite piece sera acheuée d'imprimer. Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires d'en imprimer, vendre ny distribuer d'autre impression que de celle qu'aura fait faire ledit Sommauille, ou ses ayans cause, sur peine aux contreuenans de mil liures d'amende, confiscation des exemplaires, & de tous les despens, dommages, & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par lesdites lettres, qui sont en vertu du present Extrait tenuës pour deuëment signifiées.

Et ledit de Sommauille a associé auec luy audit priuilege, Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer le 13. iour d'Octobre 1642.

Les exemplaires ont esté fournis.

ACTEVRS.

AGIS. LEONIDAS.	Roys de Sparte.
CHELONIDE.	Femme d'Agis & fille de Leonidas.
AGESISTRATE.	Femme de Leonidas belle mere d'Agis.
LYSANDRE. MANDROCLIDE. LEPANTHE.	Conseillers d'Agis.
CLEONYME. POLEMAS.	Suiuans de Leonidas.
LYCENE.	Suiuante de Chelonide.
VN EXEMPT.	
VN HERAVT.	

La Scene est dans Sparte.

LA MORT

LA MORT D'AGIS, TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGIS Roy de Sparte. LIZANDRE.
AGESILAVS. MANDROCLIDE.
LEONIDAS Roy de Sparte. CLEONIME.

AGIS.

C'EST fait, chers Citoyens, malgré vos ennemis
Vous allez receuoir ce qu'on vous a promis,

Et vos Roys se priuans des droits de la couronne,
Vont remettre en commun les biens qu'elle leur donne;
Sparte va recouurer son antique bonheur.
Et reuoir ses enfans dans leur premier honneur,
Lycurgue, dans l'horreur du tombeau qui l'enserre,
Ne regrettera plus le mal-heur de sa terre,
Et ne se plaindra plus de l'orgueil de ses Roys,
Qui choque sans respect la Saincteté des Loix.
En suiuant son exemple il est temps qu'on departe
Esgalement à tous les richesses de Sparte,
Et que l'esgalité de biens & de desirs
Ramene parmy nous de Souuerains plaisirs.
O Vous qui condamnez ce dessein Heroïque,
Qui pour vostre interest perdez la Republique,
Indignes rejettons de nos braues ayeux,
Souffrez que la raison vous desille les yeux.
Voyez que chaque iour emporte vne partie
Des momens incertains marqués pour vostre vie,
Que le temps qui vous plaist, est celuy qui vous pert;
Que tousiours soubs vos pas le sepulchre est ouuert,
Que vous mourez en fin, & que l'estat plus ferme
Au delà de vos ans porte tousiours son terme:
Voyez comme le temps auec tous ses efforts,
Ses membres destruisant laisse durer son corps,
Et si vous auez droit pendant ce peu de vie,
De preferer vos biens à ceux de la Patrie,

Pour vous donc ie cognoy le courage & la foy,
Qui dedans cét Estat regnez auecques moy,
Quoy qu'on m'ait rapporté de vostre resistance
A l'execution d'vne iuste ordonnance,
Ie n'ay pensé de vous que ce que ie deuois,
Et c'est ce que l'honneur nous fait penser des Roys.

LEONIDAS.

Quoy qu'en cette rencontre il me fust salutaire
De suiure vostre auis, ou du moins de me taire,
La qualité de Roy que mon rang me donna,
Quand d'vn commun auis Sparte me couronna,
Et le salut encor de nostre Republique,
Veulent que ie condamne vn arrest tirannique:
C'est ainsi que i'appelle vne inciuille Loy,
Qui veut que le sujet soit esgal à son Roy,
Qui choque la Iustice, & que sans differance
De vice & de vertu donne la recompence;
Quoy donc? nous osterons à des hommes de cœur
Les biens qu'ils ont aquis en montrant leur valleur,
Pour les distribuer à des hommes de terre,
Inutilles en paix, inutilles en guerre,
Sparte le souffriroit? Ah Citoyens; mais quoy.
Oubliay-je ou ie suis; non, mais je parle en Roy:
Que contre mon auis toute la terre s'arme,
Vn cœur vrayement Royal ne prend jamais l'alarme.

Et ie mouray contant parmy mes Citoyens,
Si ie puis par ma mort leur conseruer leurs biens.

AGIS.

Le trouble que d'abord vous auez fait parestre
Estoit trop violant, pour ne pas recognoistre
Que vostre esprit formoit vn aduis criminel,
Et pour ne pas iuger que vous l'auez crû tel.
Quand on porte au Conseil vn aduis salutaire,
On ne consulte point s'il est bon de se taire;
Celuy qui n'a pour but que le bien de l'Estat,
Doit parler hardiment, sans craindre vn attentat;
Et s'il voit des soldats rangez dans l'audiance,
Bien loin de soubçonner aucune violance,
Sentant quel est son cœur, & quels sont ses desseins,
S'asseurer qu'ils n'y sont que pour battre des mains.
Peut estre dans l'ardeur où vostre esprit s'emporte,
Vostre raison encor vous paroist la plus forte,
Ie le veux croire ainsi. Mais escoutés comment,
Elle vous paroistra sans aucun fondement.
Desinterressez vous de vostre propre gloire,
Et d'abord repassez dedans vostre memoire
L'esclat de nostre ville, & de nos Citoyens,
Quand la Loy de Licurgue eust partagé leurs biens,
Chacun franc du soucy qu'apporte l'auarice,
Dans les Arts liberaux faisoit son exercice:

La Morale regnoit dedans tous les esprits,
Le bien-fait de luy-mesme estoit l'vnique prix,
Chacun de la vertu recherchoit les caresses
Et suiuant son instinct, & suiuant ses addresses.
L'Astrologue poussé d'vn desir curieux
Nous rendoit familier le commerce des cieux,
De son art procedoit mille rares figures,
Qui sauuoit le public de mortelles blesseures.
Le soldat negligeoit le butin pour l'honneur,
Au bon heur du pays consistoit son bonheur,
Il ne sçauoit point l'art d'aller faire la guerre
Plustost pour rauager, que pour sauuer sa terre.
Les Orateurs parloient auec sincerité,
La Iustice regnoit auec esgalité,
Et iamais les presens n'auoient eu la puissance
De faire laschement tresbucher sa balance.
Les throsnes de leurs Roys n'estoient point reuestus
Des ornemens de l'or, mais de ceux des vertus,
Bref Sparte estoit alors vne escole admirable,
Qui dans toute la Grece estoit recommandable,
Et qui parmy les siens faisoit fleurir encor
L'innocence, & la paix qu'on vit dans l'âge d'or.
Mais depuis que l'orgueil a rompu les limites,
Que par ces justes loix Licurgue auoit prescrites,
Le soin de s'agrandir & la peur de décheoir,
Ont produit parmy nous les maux qu'on y peut voir.

Monstre tousiours beant, ennemy de la gloire,
Qui foüilles si souuent l'honneur de la victoire,
Demon qui ne vois point, & qui porte les mains
Ouuertes aux larcins dans les lieux les plus saints,
Detestable interest, *par toy Sparte asseruie*
A perdu les douceurs de sa premiere vie,
Ceux qui par ta faueur se sont rendus puissans
Ont taché tous les iours de deuenir plus grands,
Et ceste passion par ses dangereux charmes
Leur a fait mespriser les Lettres & les armes:
Chacun à leur exemple a formé des proiects,
Les Princes corrompus ont gasté les subjets,
Et tous ont preferé, par vn chois plein de blasme
Les biens de la fortune au richesses de l'ame;
De sorte qu'on a veu dans ce dereglement
Perir tout ce que Sparte eust jadis d'ornement.
Mais ce ne seroit rien, si ce monstre effroyable,
N'en eust produit vn autre encor plus formidable,
C'est la necessité, *qui le poignard au poing*
Peut contraindre le pauure au mal qu'il ne veut point;
Le vol, l'assassinat, le poison, l'incendie,
L'horreur du sacrilege, & de la perfidie,
Et tout ce que l'Enfer a jamais inuenté,
Sont les moindres effets de la necessité?
Helas! vous le sçauez, nos maisons & nos Temples
Ne nous en ont fourny desia que trop d'exemples?

Donques, mes chers amis, ne perdons point de temps,
Estouffons auiourd'huy ces monstres renaissans,
Rendons la vie à Sparte, & qu'vn esgal partage
Porte dans l'aduenir la gloire de nostre âge.

LEONIDAS.

Dans tout vostre discours on peut bien remarquer,
Qu'en cét affaire cy vous voulez me piquer,
Ie le souffre pourtant: Mais ie veux bien vous dire,
Que ie ne consens point à ce que l'on desire.

LYSANDRE.

Viue Agis.

MADROCLIDE.

Viue Agis.

LEPANTHE.

Meure Leonidas.

LEONIDAS.

Hé quoy m'assaßiner!

AGIS.

Non, non, ne craignez pas,

AGIS,

Arrestez, mes amis, si vous voulez me plaire,
Leonidas est Prince, & de plus mon beaupere,
Et ces deux qualités nous forçent aujourd'huy
D'auoir plus de respect, & plus d'amour pour luy.

LEONIDAS.

N'empesche point ma mort apres cette insolence.

AGIS.

Allez vous en chez vous auec toute asseurance,
Conduisez-le soldats. Lepanthe, il sera bon
De laisser de nos gens autour de sa maison,
Et de le bien garder de crainte qu'il n'en sorte,
Courés y de ce pas, car cette affaire importe.

SCENE II.

AGIS. MANDROCLIDE. LYSANDRE.

AGIS.

QVel esprit!

LYSANDRE.

Ah Seigneur, i'ay beaucoup moins de peur
De son ressentiment que de vostre douceur.

Ouy

Oüy, oüy, ie crain, Seigneur, qu'enfin vostre indulgence
Ne soit pire cent fois que nostre violence,
Et que voulant sauuer l'ennemy de l'Estat.
Vous vous perdiez vous-mesme, & nous, & le Senat.

AGIS.

Enfin Leonides est pere de ma femme
Chenolide, que i'aime à l'esgal de mon ame;
Et d'eussay-ie me perdre, il me faut malgré moy
Traiter à la douceur ce miserable Roy:
L'amour qu'elle a pour luy, l'amour que i'ay pour elle,
M'empeschent d'escouter la voix de vostre zele,
Qu'on ne m'en parle plus, dans vn pareil combat
Tousiours l'affection l'emporte sur l'Estat.

LYSANDRE.

Quoy Seigneur?

AGIS.

Taissez vous, ie vous entens, Lysandre,
Ie sçay que pour l'Estat on doit tout entreprendre,
Negliger son plaisir, mespriser son bon-heur.
Mais que ne peut l'amour?

LYSANDRE.

Mais que ne doit l'honneur?

AGIS.

Il eſt vray que l'honneur eſt bien recommandable,
Et qu'on ne peut ſans luy, viure que miſerable,
Auſſi pour ſon reſpect ie fay ce que doy;
Ie ſuis eſpoux en fin.

LYSANDRE.

Vous eſtes auſſi Roy.

AGIS.

Titre rempli d'eſclat! comment ſe peut il faire
Qu'aujourd'huy ta grandeur produiſe ma miſere?
Que feray ie, Lyſandre, au moins conſeillez moy?

LYSANDRE.

Tout ce que vous voudrez en qualité de Roy.

AGIS.

Que dans ce chois faſcheux vous me mettez en peine!
Pourray-ie preferer mes ſujets à ma Reyne,
Doy-ie pour l'amour d'eux me combler de malheur,
Et perdre mon repos pour aſſeurer le leur!
Ouy, ie le doy ſans doute, ô Loy ſauuage & dure,
Qui choques ſans reſpect l'Amour & la Nature,

En faueur de l'Estat vien donc dans mon cœur,
En despit de l'amour, imprimer la rigueur.
S'en est fait, dure Loy, ie te sens dans mon ame
Verser du sang glacé, pour esteindre ma flame,
Tu prens pour cét effect l'habit de la vertu,
Et ie voy mon amour soubs tes pieds abbatu,
Que ferons nous en fin de ce Roy miserable?

LISANDRE.

Seigneur il doit mourir.

AGIS.

Mourir!

LISANDRE.

Il est coupable,
Et sa mort seule peut asseurer vos desseins.

AGIS.

Mourir! quoy dans mon sang ie doy trẽper mes mains!
Suis ie assez malheureux de ne pouuoir rien faire
Pour le bien de l'Estat sans perdre mon beau pere?
Ah Sceptre trop pesant! ah trop seueres Loix!
Et qu'on enuie à tort la qualité des Roys!
Pour faire vne action qui semble legitime,
Ie me dois aujourd'huy signaler par vn crime,

Faire mourir vn pere, & perdre en mesme instant
Celle qui me cherit, celle que i'ayme tant,
Celle qui peut payer la perte d'vn Empire.
Non, ie n'en feray rien, que chacun se retire.

LYSANDRE.

Ayez pitié de nous.

AGIS.

Ayez pitié de moy.

LYSANDRE.

Regardez vos subiets.

AGIS.

Regardez vostre Roy.

LYSANDRE.

Deliurez le païs d'vn Tyran qui l'opprime.

AGIS.

Donnez-moy le moyen de le faire sans crime,
La Reine vient icy, Lysandre, laissez nous.

LYSANDRE.

Seigneur songez à nous, Seigneur pensez à vous.

SCENE III.

CHELONIDE. AGIS.

CHELONIDE.

SEigneur, sauué mon pere, vne troupe insolente
De Citoyens armez dont l'objet espouuante
L'entraine dans la ruë. Ah Dieux!

AGIS.

Ne craignez rien,
Ie le fay suiure ainsi seulement pour vn bien.

CHELONIDE.

Quoy Seigneur? par vostre ordre on à dõc pris les armes,
Et ie trouue chez vous la source de mes larmes,
Quoy? vous laissez ainsi ce Prince abandonné
A l'aueugle fureur d'vn peuple mutiné?
Ignorez vous le nœu qui ioint nostre famille?
Qu'il est vostre beau pere, & que ie suis sa fille?
Manquez vous de memoire, ou mãquez vous d'amour?
S'il est ainsi, Seigneur. ie veux perdre le iour.

Adieu ie vay finir ma vie, & ma misere,
Et répendre mon sang dans les bras de mon pere.

AGIS.

Arreste.

CHELONIDE.

Laissez moy.

AGIS.

Rappelle ta vertu.

CHELONIDE.

Pourquoy m'arrestez-vous?

AGIS.

Et pourquoy me fuis-tu?

CHELONIDE.

Pour suiure le destin d'vn pere miserable.

AGIS.

Ne crain rien pour ton pere, encor qu'il soit coupable,
Et qu'on ait resolu de le priuer du iour,
Ie le deliureray par force ou par amour,

Ie ſçay bien qu'en ſuiuant cette pieuſe enuie,
Ie forge le poignard qui m'oſtera la vie,
Et qu'en rompant le nœu de ſa captiuité,
Ie baſtis de deſſeins contre ma liberté?
Ouy, ton pere piqué d'vne legere offence,
Suiura tous les conſeils qu'inſpire la vengence,
Tachera de me perdre aupres de mes ſubiets,
Et choquera touſiours l'effect de mes projets,
Mais qu'il faſſe encor pis, l'extreme violence
De mon affection n'a rien qui la balance,
Ie veux tout pour te plaire;

CHELONIDE.

Ah c'eſt trop, cher eſpoux!
Penſez moins à me plaire, & penſez plus à vous,
Ne croyez pas pourtant, que mon pere conſpire
A vous oſter iamais les reſnes de l'Empire,
Il a trop d'intereſt de vous voir en ce rang,
Et que Sparte ait deux Rois qui ſoient de meſme ſang:
S'il choque vos projets, c'eſt qu'il croit que ſon âge,
Luy peut ciuilement donner cét auantage,
Non pas qu'il ait deſſein d'en empeſcher l'effect,
Tout le monde le void, tout le monde le ſçait.
Que ſi i'auoy cogneu dans l'eſprit de mon pere,
Le moindre mouuement qui vous euſt peu deplaire,

Ie le dy ſans rougir, on verroit dans ce iour
La Nature ceder aux efforts de l'Amour,
En doutez vous encor?

AGIS.

M'en as-tu cru capable?

CHELONDE.

Deliurez donc, Seigneur, ce pere miſerable.

AGIS.

Va t'en le diuertir, & luy faire ſçauoir
Que pour ſa liberté i'emploiray mon pouuoir.

SCENE IV.

AGIS ſeul.

AMour, apres cette victoire
Ceſſe de partager mon cœur,
Contente toy d'eſtre vainqueur
De mon Eſtat, & de ma Gloire;
C'eſt aſſez exiger d'vn Roy,
Ne m'en parle plus, laiſſe moy.

Helas!

Helas! que veux-tu que ie faſſe
Dans le deſordre où ie me voy?
Vn autre amour ſe ſert de toy,
Pour te faire quitter la place,
Et ie te voy preſque abbatu
Deſſous l'amour de la vertu.
L'amour de mes ſuiets encore
Paroiſt au champ de ce combat,
L'amour que ie dois à l'Eſtat
Se plaint que ie les deshonnore,
Amour, amour, enſeigne moy
Soubs quel nom te doit ſuiure vn Roy?

SCENE V.

LYSANDRE. AGESILAVS. AGIS.

LYSANDRE.

SEigneur, en ce moment il n'eſt plus temps de feindre,
Pour éuiter le mal il faut touſiours le craindre,
Nous ſommes accourus pour vous en aduertir,
Leonidas a fait vn effort pour ſortir,

Et tous ses partisans assemblez dans les ruës,
Autour de sa maison gardent les auenues;
Les Citoyens en fin ont appaisé ce bruit,
Mais on craint à present qu'il s'eschappe de nuit,
Et qu'il fasse de Sparte vne horrible victime
A son ressentiment, qu'il iuge legitime,
Tout le monde en murmure, & veut;

AGIS.

Quoy?

LISANDRE.

Son trespas.

AGIS.

Il peut bien le vouloir, mais ie ne le veux pas.

LISANDRE.

Sa fureur est à craindre, & le peuple en colere
Comme il peut le vouloir, peut bien aussi le faire;
Dans son esmotion il ne respecte rien,
Et croit du plus grand mal tirer le plus grand bien.
Seigneur, accordez luy ce que sa violence
Luy feroit rechercher auec trop d'insolence,
Et peut-estre obtenir malgré tous nos efforts,
Et d'vne seule mort empeschez mille morts.

AGIS.

Dure neceſsité des teſtes couronnées,
De voir par leurs ſubjets leurs volontez bornées!
Quoy donc, ie ne ſçaurois empeſcher ſon treſpas?

LYSANDRE.

Mais quand vous le pourriez, vous ne le deuez pas.

AGIS.

Ie l'ay promis.

LYSANDRE.

N'importe, en ceſte circonſtance
Par ſon eſmotion le peuple vous diſpenſe.

AGIS.

Par ſon eſmotion! Ingrat peuple, eſt-ce ainſi
Que par ſes bons deſſeins ton Prince à reüſſy?
Doncques ie n'ay parlé de ton bien, peuple infame,
Que pour perdre en ce iour, & mon pere, & ma femme,
Et tu crois que ie veux trahir ton intereſt,
Quand i'ay de la contrainte à ſigner cét Arreſt?
Allons Lyſandre, en fin, cedons à la fortune,
Voyons encore vn coup cette ingratte Commune.
Et tâchons d'obtenir pour la Reyne & pour moy,
Qu'on ſauue par l'exil ce miſerable Roy.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONIDAS & ſa ſuitte. CLEONIME. & AGESISTRATE.

LEONIDAS.

IE ſuis donc enfermé ? Quoy, peuple ſans courage,
Tu ſouffre qu'on me faſſe vn ſi ſanglant outrage ?
Laſches adorateurs de ma proſperité,
Quoy, vous m'abandonnez dans mon aduerſité ?
Amis trop inconſtans, dans ce malheur extreme
Verrez vous ſans rougir tomber mon Diadême,
Luy par qui mes bontez vous auoient fait ſi grands?
Que ſi mes intereſts vous ſont indifferans,

Pour les vostres au moins soustenez sa querelle:
Mais ie vous parle en vain, Allez troupe infidelle,
Suiuez suiuez d'Agis le lustre deceuant,
Mais craignez les chaleurs de ce Soleil leuant,
Dont le premier rayon est funeste à son pere,
Et qui brusle en effect de mesme qu'il esclaire.
Pour vous mes chers amis, qui d'vn courage esgal
Voyez mes iours heureux, & ce moment fatal,
Quel Eloge d'honneur & quelle recompense
Ne vous deuray ie point apres tant de constance!
Madame, si le peuple a iuré mon trespas,
Faites que mon malheur ne les entraine pas;
Par le saint nœu d'hymen, & par ces viues flammes,
Qui brillerent iadis lors qu'il vnit nos ames,
Par tout ce que ie puis, par tout ce que ie dois,
Ie vous les recommande encor vne autresfois;
Et si nostre fils croit qu'vn subiet soit coupable,
Qui suit tousiours son Prince encor que miserable,
Qu'il en veüille punir la generosité,
Sauuez au moins ceux-cy de cette cruauté,
Et donnez leur moyen d'esloigner vne terre,
Où la haute vertu ne peut estre qu'en guerre.
Mais que veut Polemas.

SCENE II.

POLEMAS. AGESISTRATE. CLEONIME. LEONIDAS.

POLEMAS.

TOut le peuple aſſemblé
Murmure contre Agis, chacun paroiſt troublé,
Leur meſcontentement ſe lit dans leur viſage;
Ie croy qu'on en pourroit tirer quelque auantage.

LEONIDAS.

Et bien, que ferons nous?

CLEONIME.

Dans vn pareil danger,
Ce ſeroit trop faillir que de rien negliger,
Ie croy qu'il ſeroit bon de reprendre les armes,
Et de donner par tout de nouuelles alarmes
Le meſcontentement des mauuais Citoyens
De voſtre liberté ſemble offrir les moyens.

LEONIDAS.

Ne vous exposez point.

CLEOMINE.

Dans ce mortel orage.
Seigneur, pardonnez nous, vostre soin nous outrage,
Et nous ne pouuons plus souffrir qu'auec douleur,
De nous voir en repos pendant vostre malheur.

LEONIDAS.

Ne precipitez rien, mais faites par adresse
Que quelqu'vn d'entre vous se coule dans la presse,
Pour sonder les desirs de nos mauuais subjets,
Feignant de consentir à leurs lasches projets!
Et si vous y voyez tant soit peu d'apparence
De quelque bons succez pour nostre deliurance,
Assemblez nos amis, & venez droit icy,
Et pour ce qui suiura laissez m'en le soucy:
Tout cassé que ie suis, ie veux que mon espée
Me redonne aujourd'huy ma couronne vsurpée,
Ne perdons point de temps, allez, sortez sans bruit.

CLEONIME.

Nous reuiendrons vous voir auparauant la nuit.

SCENE III.

LEONIDAS. AGESISTRATE.

LEONIDAS.

FAtale ambition, perte des grands courages
Vois où tu me reduis! regarde où tu m'engage!
Si pour me guarantir, ie ne fay point d'effort
Ie voy mon allié qui conſpire ma mort,
Et d'vn autre coſté, ſi ie veux me deffendre,
Il faut que ie me perde, ou que ie perde vn gendre!
Que doy-ie faire en fin?

AGESISTRATE.

Seigneur, cedez au temps,
Rendez puis qu'il le faut, vos citoyens contens,
Vous voyez que chacun deſire ce partage,
Donné leur voſtre adueu, ſauuez vous de l'orage.

LEONIDAS.

Que ie donne vn adueu ſi mortel à l'Eſtat!
Que iamais de mon nom i'obſcurciſſe l'eſclat!

Madame

Madame, ce penser seulement m'espouuente:
Ie sçay que c'est le vœu d'vne foule imprudente,
Qui pour l'executer fait tout ce qu'elle peut;
Mais ie doy l'empescher, par ce qu'elle le veut.
Le peuple en ses desirs est la viuante image
D'vn homme furieux, qui veut se faire outrage,
Et qui dans ses transports croit que c'est l'outrager,
Qu'esloigner le poignard dont il veut s'esgorger.
De mesme vn Roy prudent, qui voit que ses suiets
Font indiscretement de dangereux projets,
Les en doit esloigner de toute sa puissance,
Et rire de leur plainte & de leur imprudence.
Nostre peuple auiourd'huy renouuelle vn dessein,
Qui luy mettroit la flamme & le fer à la main,
Et moy qui le cheris plus que ma propre vie
Ie luy veux arracher cette fatale enuie.
Iamais pendant mes iours ie n'auray le regret
D'auoir presté la main à ce lasche decret,
Et si contre mes vœux Agis a la victoire,
Ie prens à grand honneur qu'on lise en mon histoire,
Que ie fus lâchement assassiné des miens,
Pour n'auoir peu souffrir la perte de leurs biens.

AGESISTRATE.

Que ie hay la rigueur de vostre Politique,
S'il faut qu'elle produise vn effet si tragique!

Et que Sparte a raiſon de ſe plaindre du ſort,
Si ſon bien ſe conſerue au prix de voſtre mort.
Quel mal peut proceder de quelque loy qu'on face
Qui puiſſe balancer cette extreme diſgrace.
Ah! Seigneur, rejettez ce conſeil violent,
Seruez vous d'vn remede, & plus doux & plus lent,
Et ſi l'Eſtat encor vous eſt conſiderable,
Oſtez luy le moyen de ſe rendre coupable.
Ne vous expoſez point.

LEONIDAS.

Voſtre raiſonnement
A tout prendre en effet n'eſt pas ſans fondement,
Le plus grand des malheurs qu'ait iamais la prouince,
Eſt quand par ſon deffaut elle pert vn bon Prince:
Mais comme cette perte eſt vn decret du ſort,
Qui s'execute en fin par les mains de la mort:
Et comme nous ſçauons qu'elle eſt inéuitable,
Nous la deuons iuger fort peu conſiderable:
Ainſi tombe ce corps des ans preſque abbatu,
Pourueu qu'apres ma mort on chante ma Vertu,
Et que mon peuple enfin repentant de ſon crime
Confeſſe auec des pleurs que ie fus ſa victime,
Et que ie le ſauuay d'vn éminent danger,
Où ſa legereté l'alloit faire plonger.

AGISTRATE.

Hé de grace! Seigneur, contentez mon enuie,
Par vn coup de prudence asseurez vostre vie;
Vous cognoissez le peuple, & sa legereté,
Tousiours dans ses desirs il est inquieté,
Ce qu'il veut aujourd'huy, demain il le rejete,
Et le seul bien absent est celuy qu'il souhaite:
Croyez donc que bien tost il sera degousté
De ce decret fatal qu'il a tant souhaitté,
Et que suiuant le cours de son humeur legere,
Il pourra l'abolir comme il a peu le faire,
Pensez y mieux, Seigneur, & ne hazardez rien;
Sçauoir dissimuler est nostre vnique bien.

LEONIDAS.

Madame, c'est assez, ie ne sçaurois vous croire
Sans trahir laschement mes subiets, & ma gloire;
Pour mes subiets ie doy combattre cette Loy,
Et pour ma gloire en fin viure & mourir en Roy.
Mais voicy Chelonide.

SCENE IV.

CHELONIDE. LEONIDAS.

LEONIDAS.

ET bien quelle nouuelle
Deuons nous esperer de cét espoux fidelle?

CHELONIDE.

Il vous fera, Seigneur, paroistre ce qu'il est.

LEONIDAS.

Mais n'a t'il point encor prononcé mon arrest.

CHELONIDE.

Il sçait ce qu'il vous doit, & veut bien vous le rendre.

LEONIDAS.

Il ne me voudroit pas condamner sans m'entendre,
C'est là mon esperance, ainsi que son deuoir.

CHELONIDE.

Il vous restablira s'il est en son pouuoir,
Agis me la iuré, i'en ay sa foy pour gage,
En doutez-vous mon pere, apres ce témoignage?

LEONIDAS.

Oüy, i'en doute, ma fille, & croy que i'ay raison.

CHELONIDE.

Quoy, vous me soubçonnez encor de trahison?
N'estoit-ce pas assez, qu'auiourd'huy vostre fille
Essuyast les malheurs de toute la famille,
Et qu'elle vist son pere en sa propre maison
Enfermé par les siens comme en vne prison,
Son espoux entrainé par vne populace,
Qui les armes aux mains le choque & le menace,
Et qui le veut contraindre à signer vn trespas,
Que pour tout l'Vniuers il ne signeroit pas:
Sa mere au desespoir, son Palais tout en larmes,
Toute sa ville en deüil, & sa Prouince en armes,
Sans qu'elle eust le regret de se voir soubçonner
D'auoir trahy son pere, & de l'abandonner?
I'aime bien mon espoux, mais dans cette occurance
De vostre Estat au sien, ie sçay la difference:

Ie ne le cele point, la Nature & l'amour
Long-temps dedans mon cœur ont regné tour à tour,
La Nature pour vous vouloit porter mon ame
A faire le dessein de mespriser ma flamme,
En me representant le respect que ie doy
Comme fille & suiette à mon pere, à mon Roy:
L'amour d'autre costé tâchoit de me distraire
Des deuoirs que le sang accordoit à mon pere,
En me persuadant qu'vne nouuelle Loy
Me donnoit mon espoux & pour pere, & pour Roy:
Dans ce fameux combat mon ame balancée
Ne faisoit point de vœux sans en estre offencée,
Et i'eusse eu de la peine à quitter mon espoux,
Mais en fin la pitié vint combattre pour vous,
Par elle la Nature a gaigné la victoire,
Vous l'emportez mon pere.

LEONIDAS.

Et bien, ie le veux croire.

CHELONIDE.

Helas! si vous doutiez de cette verité
Où seroit mon recours en cette extremité?
I'ay quitte mon espoux à dessein de vous suiure,
Soit qu'il faille mourir, ou soit qu'il faille viure,

Ne me refusez point ce deplorable honneur,
Souffrez que de mon mal ie tire ce bon heur,
Et que ie vous témoigne en ce malheur extreme,
Comme ie vous honnore, & comme ie vous ayme.
Mais que veulent ces gens?

SCENE V.

VN HERAVT. LEONIDAS. CHELONIDE. AGESISTRATE.

VN HERAVT.

AGis & le Senat
Vous font commendement de sortir de l'Estat.

LEONIDAS.

Quoy, sortir de l'Estat? quoy, quitter ma Prouince?
Est-ce ainsi que l'on traicte vn legitime Prince?
Est ce ainsi qu'on reuere vne image des Dieux?
A moy commandement de sortir de ces lieux!
Vous vous estes mespris.

LE HERAVT.

Ce decret m'authorise.

LEONIDAS.

Il faut voir ce que c'est, baillez que ie le lise: Ayant leu.
Asseurez de ma part vos Maistres, mes suiets,
Qu'ainsi que ce papier, ie rompray leurs projets,
Et que si le succez respond à mon enuie
Cét iniuste decret leur coustera la vie;
Retirez vous d'icy.

LE HERAVT.

Pour sortir de la Cour
Agis & le Senat vous donnent tout le iour.

LEONIDAS.

Dieux quel aueuglement! Dieux quelle violence!
A t'on iamais parlé d'vne telle insolence!
Donc pour sortir de Sparte auec toute ma Cour
Agis & le Senat me donnent tout le iour!
Que sont donc deuenus les droits de la Couronne?
Hé quoy, i'apprenueray ce qu'vn beau fils ordonne?
Et de lasches subiets me donneront la Loy,
Eux que le ciel oblige à la prendre de moy?

Protecteurs

Protecteurs de l'Estat, Dieux de Lacedemone,
Qui depuis si long-temps auez soin de mon thrôsne
M'auez vous deffendu contre tant d'ennemis,
Pour me donner en proye à mon peuple, à mon fils?
Et bien, ma chere fille, est-ce là la promesse
D'vn espoux qui vous aime auec tant de tendresse?
Eus-ie tort d'en douter?

CHELONIDE.

Ah Seigneur! par pitié
Ne me reprochez point vn excez d'amitié;
Ie l'ay cru, car ie l'ayme, & i'ay bien de la peine
A croire le contraire en estant bien certaine:
Qui le croiroit bons Dieux; Agis a donc permis
Qu'on contât tous les siens parmy ses ennemis?
Qu'on traistat vn grand Prince en homme du vulgaire,
Vn Prince couronné, qu'il recognoist pour pere?

LEONIDAS.

C'est la le moindre effect d'vn cœur ambitieux.

CHELONIDE.

Seigneur, permettez moy de m'en asseurer mieux,
Souffrez que ie le voye & que ie l'entretienne.

LEONIDAS.

Dedans ta plainte au moins ne meſle point la mienne,
Garde toy bien ſur tout de luy parler pour moy,
Ou ſi tu m'introduis fays moy parler en Roy.
D'y luy que ie le plains dedans ſon imprudence,
Que le peuple qu'il méne, eſt remply d'inconſtance,
Que pour vn grand deſſein c'eſt vn trop foible appuy,
Que le coup qui m'abat peut retomber ſur luy,
Et qu'il eſt mal aiſé quelque heur qu'il en eſpere,
Qu'vn peuple adore vn fils dont il bannit le pere.

SCENE VI

LEONIDAS. CLEONIME.

LEONIDAS.

M*Ais voicy Cleonime. Et bien que ferons nous?*

CLEONIME.

Le peuple a fait, Seigneur, vn decret contre vous.

LEONIDAS.

Ie l'ay ſçeu.

CLEONIME.

Mais pourtant cette troupe inſolente
Murmure contre Agis, & n'en eſt pas contente;
I'en ay ſondé pluſieurs, qui ſont hommes de main,
Et qui m'ont tous promis d'aſsister mon deſſein;
Nos amis d'autre part ſe tiendront ſous les armes,
Pour ſortir en campagne aux premieres alarmes,
Ce nombre ſuffira pour faire vn grand effort,
Mais ie croy que la nuit nous y ſeruiroit fort.

LEONIDAS.

Ce ſera donc de nuit. Cependant prenez garde
Que dedans ce deſſein noſtre honneur ſe hazarde;
Qu'on n'entreprenne rien auec temerité,
Il y va de la vie, & de la liberté,
Ie vous attens, Adieu.

SCENE VII.

AGESISTRATE. LEONIDAS.

AGESISTRATE.

SEigneur, ce grand orage
Menace voſtre Eſtat d'vn general n'aufrage,
Eſuitez-le de grace, ou qu'il fonde ſur moy,
Quoy, Seigneur, eſt-ce ainſi que doit agir vn Roy?
Faut-il donc tant de ſang pour lauer voſtre offenſe?

LEONIDAS.

Ie cherche mon ſalut, & non pas la vengence;
Et dans le triſte Eſtat où ie me voy reduit
Vn remede plus doux ſeroit de peu de fruit.
Voulez vous donc ſubir vne loy criminelle,
Qui couure noſtre nom d'vne honte eternelle?
Et qu'vn jeune inſolent triomphe ſans combat
De l'honneur de mon Sceptre, & du bien de l'Eſtat?
Qu'il periſſe pluſtoſt, qu'il morde la pouſſiere,
Et que tout le pays ne ſoit qu'vn Cimetiere;

Si les miens aujourd'huy me veulent ſecourir,
Ie ſçauray qui de nous doit regner, ou mourir:
Oüy, ieune audacieux, & vous pourrez apprendre
Que de bannir vn Roy c'eſt par trop entreprendre.

AGESISTRATE.

Seigneur, n'en venez point à ces extremitez.

LEONIDAS.

Que doy-ie faire donc?

AGESISTRATE.

Conſultez vos bontez.

LEONIDAS.

Mais Agis me pourſuit, il me chaſſe, il m'opprime.

AGESISTRATE.

Puis que vous le pouuez deffendez vous ſans crime;
Cedez à la fureur d'vn peuple mutiné
Qui par ce ſeul moyen peut eſtre ramené;
C'eſt plus que de le vaincre en vne guerre ouuerte,
Laiſſez perdre vos droicts pour empeſcher ſa perte,
Et n'apprehendez pas que la poſterité
Blaſme cette action de quelque laſcheté:

On dira ſeulement, ce Prince aimoit ſa terre,
Il aima mieux ceder que d'y porter la guerre,
Le partage des biens deuoit eſtre fatal,
Mais il y conſentit de peur d'vn plus grand mal.
Outre qu'en cét endroit le gain de la victoire,
N'eſt pas ſi fort aiſé, comme on pourroit bien croire,
Et qu'il eſt dangereux que voulant remonter.
Vous ne couriez vous meſme à vous precipiter,
Seigneur, ſi vous m'aymez, accordez moy de grace
Que ſans eſmotion cette affaire ſe paſſe,
Puis que le Ciel le veut, ſortons de noſtre Eſtat,
Laiſſons vn fils ingrat regir vn peuple ingrat,
En quelque endroit du monde où le deſtin nous mene,
N'ayant point de remorts nous n'aurons point de peine,
Et vous verrez vn iour vos peuples à genoux
Qui vous rappelleront, pour ſe ranger ſoubs vous.

LEONIDAS.

Et quoy? ie verray donc d'vn viſage tranquille
Mon fils qui me pourſuit, mon peuple qui m'exille;
Et l'eſpoir d'vn retour tout à faict incertain
Charmera ma douleur, & retiendra ma main?
Ah, Madame, croyez que dans cette occurence
Si ie veus m'appaiſer ie me fay violence,
Et que dans le malheur où ie me voy ietté
Ie ne puis eſcouter ny pitié, ny bonté.

Dangereuſe Vertus deſormais trop ſouffertes,
Par qui les gens de bien endurent tant de pertes,
Qui les donnent en proye aux deſirs des Tyrans,
Aujourd'huy vos conſeils me ſont indifferens,
Ie ne vous entens point, laiſſez moy ie vous prie,
Et ne me parlez plus d'vne ingratte patrie,
Ny d'vn gendre inſolent, qui veut donner la loy
En depit de nos droits, à ſon pere, à ſon Roy.

AGESISTRATE.

Ah Seigneur!

LEONIDAS.

Mais enfin que faut il que ie faſſe?
Voulez vous qu'à genoux i'aille implorer ſa grace?

AGESISTRATE.

Ne me ſoubçonnez point d'vn ſi laſche deſir,
C'eſt le dernier conſeil que ie voudrois choiſir,
Et i'ayme trop l'honneur pour aimer tant ma vie,
Mais ie crains le ſuccez de cette Tragedie,
Ie crains pour vous Seigneur.

LEONIDAS.

Ie feray tout pour vous.

AGESISTRATE.

Pour obtenir ce bien i'embrasse vos genoux.

LEONIDAS.

Oüy, c'est trop contester, Madame, ie vous cede,
En effet nostre mal vaut mieux que le remede,
Faites preparer tout pour ce triste despart,
Cleomine viendra dans vne heure au plus tard,
Ie changeray son ordre, & vous serez contente.

AGESISTRATE.

Seigneur, voyez l'effect de cette douce attente,
Mon deüil s'esuanoüit, & dedans ce moment
Ie brusle de partir pour mon bannissement. Elle se retire.

LEONIDAS.

Dedans les mouuemens ou sa pieté l'emporte,
Ie deuois abuser son esprit de la sorte,
De crainte qu'à la fin le cours de sa douleur
De mon premier dessein ne diuertit mon cœur;
Ie persiste pourtant dans cette belle enuie
De garantir l'Estat, ou de perdre la vie.

Et quand

Et quand vn ſort contraire en choqueroit l'effect,
Faiſant ce que ie doy ie ſeray ſatisfait:
Ce ſont les ſentimens que la gloire m'inſpire,
Ouy, Lepanthe, ie veux m'immoler pour l'Empire,
Me perdre, ou perdre enfin qui me reſiſtera,
Ce remede eſt faſcheux : mais il profitera.

Fin du deuxieſme Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGIS. CHELONIDE.

AGIS.

NE me reproche point d'auoir banny ton pere?

CHELONIDE

Vous auez donc permis au peuple de le faire!

AGIS.

I'ay bien plus fait encor, car les l'armes aux yeux
Ie l'en ay supplié.

CHELONIDE.

Que dittes vous bons dieux!

Quoy, vous estes l'auteur de ce decret infame?
Ah laissez moy sortir!

AGIS.

Appaise toy, mon ame,
Et considere mieux tout ce que ie t'ay dit,
Si i'ay pour cét exil employé mon credit,
C'est pour sauuer ton pere, & pour te faire croire
Que i'ay soin de sa vie autant que de ma gloire.
Le peuple absolument demandoit son trespas,
Et i'auois resolu de ne le souffrir pas,
Nous contestons long-temps, leur droit presque l'emporte
Mais ma priere en fin se trouue la plus forte,
On consent à mes vœux, non pas sans murmurer,
Qu'eussay-ie fait alors? que pouuoy ie esperer?
Le peuple estoit esmeu d'vn extreme colere.

CHELONIDE.

Il falloit vous ranger du costé de mon pere,
Et quitter des ingrats qui vous donnent la Loy.

AGIS

Ie l'eusse fait aussi, si ie n'eusse esté Roy:
Mais tu n'ignores pas qu'vn legitime Prince
Doit tout sacrifier au bien de sa prouince,

Dés qu'il a des ſubiets, il n'a plus de parens,
Et tous leurs intereſts luy ſont indifferens.
Pourtant dans le deſſein d'accomplir ce partage,
Qui promet à l'Eſtat vn ſi grand aduantage,
Ayant veu que les tiens n'en eſtoient pas d'accord,
Mon amour bien ſouuent s'eſt trouué le plus fort,
I'ay preſque condamné la raiſon Souueraine
D'vn Prince, & d'vn Eſtat, pour l'amour d'vne Reine;
Voy s'il doit eſtre grand, iuge de ſon pouuoir;
Ie l'ay fait balancer auec mon deuoir.

CHELONIDE.

Le deuoir & l'Amour dedans cette occurrence
Ont auſſi retenu mon eſprit en balance,
Et le meſme combat où vous reſtez vainqueur
A ſuſpendu long-temps les deſirs de mon cœur.
Il faut qu'auecques vous i'exprime ma foibleſſe,
L'amour flattoit mes ſens auec tant de tendreſſe,
Que ſi l'obiet d'vn pere exilé par les ſiens,
D'vne mere eſplorée, & des bons Citoyens,
N'euſt enfin introduit la pitié dans mon ame,
Mon deuoir euſt cedé la victoire à ma flamme;
Ne me reprochez point ce manque de vertu,
Vous en eſtes la cauſe, oüy, i'ay bien combatu;
Mais en vous imitant i'ay part à voſtre gloire,
Car ie donne au deuoir vne entiere victoire,

Ie vay suiure mon pere, & par cette action
Monstrer mon innocence, & ma compassion,
A dieu, viuez content.

AGIS.

Helas! que veux-tu faire?
Quoy, quitter ton espoux?

CHELONIDE.

Mais quoy, quitter mon pere!

AGIS.

Vn espoux qui tadore.

CHELONIDE.

Vn pere malheureux!
Ne me retenez plus, ie le doy, ie le veux;
Quoy? pourroy-ie souffrir qu'on me chargeast du blâme
De voir aller mon pere en vn exil infame
Sans mourir de douleur, ou sans luy témoigner
Qu'apres cét accident ie ne veux plus regner!
Non, non, faisons plustost ce que veut la Nature,
N'escoutons plus l'amour dedans cette aduenture,
Agis la condamné sans beaucoup disputer,
Et si ie l'ayme encor, ie le dois imiter.

AGIS.

Ne me reproche point les cauſes de ta peine,
I'obeis ſeulement à la Loy Souueraine,
Sur quoy les plus grands Rois n'ont point d'authorité,
Et qui les reduit meſme à cette extremité
De ne pouuoir rien faire à force de puiſſance,
Ny par affection, ny par reconnoiſſance:
Les Dieux me ſont témoins auec quelle douleur
De ton pere, & des tiens ie ſouffre le malheur,
Et ſi ie n'ay pas fait tout ce que i'ay peû faire
Pour ramener le peuple, & pour te ſatisfaire.

CHELONIDE.

Auez vous relaſché de vos nouueaux deſſeins?

AGIS.

En ce point mon pouuoir me retenoit les mains,
Et la loy de l'Eſtat, en deſpit de ma flamme,
Regloit abſolument les deſirs de mon ame.

CHELONIDE.

La loy de la Nature encor plus fortement
Me contraint dans ce iour à mon banniſſement,
Mon amour veut tenir contre ſa violence
Mais il ne le ſçauroit, elle a trop de puiſſance;

Et d'abord que ie ſonge à ce que ie vous doy,
Ie ſens mon propre ſang s'eſleuer contre moy,
Qui me vient reprocher d'eſtre ingrate à mon pere,
Et de l'abandonner au fort de ſa miſere.
Ah mon pere! ah mon ſang! que vous me faites tort,
Ie demande à genoux ou l'exil, ou la mort.
Seigneur, permettez moy de ſuiure l'vn, ou l'autre,
Ie ſçay ce que ie ſuis, ie ſçay que ie ſuis voſtre,
Mais ſi quelque pitié loge dans voſtre cœur,
Laiſſez moy ſuiure vn pere, & non pas ſon vainqueur.

AGIS.

Appaiſe toy mon ame.

CHELONIDE.

Helas! qui l'eût peu croire,
Mon malheur aujourd'huy procede de ma gloire,
Dans l'Eſtat lamentable où mes jours ſont reduits,
L'amour que i'ay pour vous cauſe tous mes ennuis;
Ie ſçay que la grandeur eſt vn ombre qui paſſe,
Ie cognoy le bonheur, ie cognoy la diſgrace,
Et ſçay que bien ſouuent elle vaut beaucoup mieux,
Que ne fait la faueur des hommes, & des Dieux:
Auſſi ie ne plains point mon Sceptre, & ma Couronne,
Les Dieux me ſont teſmoins que ie les abandonne

Sans aucune contrainte, & ſans nulle douleur,
Mais ie plains mon eſpoux, & c'eſt tout mon malheur,
Oüy, ie vous plains, Seigneur.

AGIS.

Le croiray-ie Madame,
Si vous m'abandonnez.

GHELONIDE.

Iugez le par ma flamme,
Voyez le dans les pleurs qui coulent de mes yeux,
Arrachez-moy le cœur, il vous le dira mieux.

AGIS.

Veux-tu m'en aſſeurer par vn moyen facile?

CHELONIDE.

Oüy Seigneur, s'il ſe peut.

AGIS.

Ne ſors point de la ville.

CHELONIDE.

Voulez vous me noircir d'vn reproche eternel?

AGIS.

Veux-tu que ton exil me rende criminel?

CHELONIDE.

CHELONIDE.

Cela n'eſt pas à craindre, il eſt trop legitime.

AGIS.

Mais pourquoy t'exiler ? tu nas point fait de crime.

CHELONIDE.

Vous prier pour mon pere, & ne rien obtenir,
N'eſt-ce pas vn forfait dont ie me dois punir?
Ne ſuis ie pas coupable, ayant manque d'addreſſe
Dans vn ſuiet ſi iuſte, & ſi plein de tendreſſe:
Ie cognois vos bontez, oüy Seigneur, ie ſçay bien
Que voſtre affection ne me refuſe rien,
Lors qu'vn deſir ardent anime ma priere,
Mais i'ay paru trop froide en parlant pour mon pere.

AGIS.

Ah! ne te charge point de ce crime inuenté.

CHELONIDE.

Quoy ? vous auez fait taire vn peuple reuolté,
Vous l'aurez reſolu de laiſſer viure vn Prince,
Qu'il croit eſtre ennemy de toute la prouince,
Et ie n'ay peu reſoudre; ô triſte ſouuenir!
Son fils, & mon eſpoux, à ne le pas bannir.

AGIS.

Par ſon banniſſement ie conſerue ſa vie.

CHELONIDE.

Ayez en ma faueur vne pareille enuie,
Par mon banniſſement empeſchez mon treſpas.

AGIS.

Mais toy pour me ſauuer ne m'abandonne pas.

CHELONIDE.

Ie ne puis l'eſuiter, ſans ternir ma memoire.

AGIS.

Quoy, me haïs-tu ſi fort?

CHELONIDE.

Haïſſez vous ma gloire?

AGIS.

Tu fais trop pour vn pere.

CHELONIDE.

Et vous pour des ingrats.

AGIS.

Mais que ne doy-je point au bien de mes Estats?

CHELONIDE.

Mais que ne doïs-je point au malheur de mon pere?

AGIS.

Regardez son forfaict.

CHELONIDE.

Regardez sa misere.

AGIS.

Regardez mon amour.

CHELONIDE.

Regardez mon deuoir,
Ce que vous desirez n'est point en mon pouuoir,
Le voudriez vous Seigneur?

AGIS.

Oüy de toute mon ame.

CHELONIDE.

Mais vous souuenez-vous que ie suis vostre femme?

Et que mon deshonneur peut rejalir ſur vous.

AGIS.

Mais toy-meſme, ſçay-tu que ie ſuis ton eſpoux?
Que ta gloire eſt la mienne, & comme elle m'eſt chere.

CHELONIDE.

Ouy, mais pourtant Seigneur, vous exillez mon pere.

AGIS.

Ie l'ay fait par contrainte.

CHELONIDE.

On me contraint auſſi;
L'honneur veut malgré moy que ie m'oſte d'icy,
Ie ne puis reſiſter à ſon pouuoir extreme
Encor qu'en vous quittant ie me quitte moy meſme.
Au nom des Dieux, Seigneur, ſouffrez que ma douleur
Eſclate aux yeux d'vn pere accablé de malheur,
Et puiſque le deſtin me deffend d'eſtre heureuſe,
Ne trouuez pas mauuais que ie ſois genereuſe,
Hymen me le permet ſans en eſtre jaloux,
Ie ne prefere pas mon pere à mon eſpoux,
Mais par vne action plus iuſte & moins commune
Ie quitte le bonheur pour ſuiure l'infortune.

AGIS.

Tu veux donc me quitter!

CHELONIDE.

Ie le veux malgré moy,
La pitié me prescrit cette seuere Loy.

AGIS.

Et bien, puis qu'il le faut, esloignez vous Madame,
Contentez la Nature au despens de ma flamme,
Ie ne m'oppose plus à cette eslection,
Puis que c'est vn effet de vostre affliction.
Ie sçay bien que la loy du nœu qui nous assemble,
Nous ordonne de viure, & de mourir ensemble;
Ie sçay bien que ie blesse, en vous laissant partir,
La maxime d'Estat, qui n'y peut consentir:
Mais ie sçay bien aussi, que vous m'estes fidelle,
Que rien ne peut iamais alterer vostre Zele,
Et que rendant hommage aux disgraces d'vn Roy,
Vous n'embrasserez pas son party contre moy:
Oüy ie le sçay, Madame, & cette cognoissance
En faueur de vos vœux combat ma resistance;
Ie ne vous retiens plus, allez Madame, allez,
Ie vous pers & me pers, puis que vous le voulez.

CHELONIDE.

Dans ce cruel despart pour gage de ma flamme,
Ie vous laisse mon cœur, ie vous laisse mon ame,
Et pour auoir moyen de pleurer mon tourment,
Ie n'emporte auec moy que mes yeux seulement.
Ie vous verray, Seigneur, auparauant qu'on parte.

SCENE II

AGIS.

QVe ferez vous pour moy peuple, & Senat de Sparte,
Qui puisse balancer ce que ie fay pour vous.
Que fais-tu fils ingrat autant qu'indigne espoux?
Veux-tu donc perdre ainsi ton beau-pere, & ta femme
Pour vn peuple brutal? Ah! reuenez, Madame,
Les loix de l'alliance, & de l'affection
L'emportent à ce coup sur mon ambition,
Ie ne regarde plus ni peuple, ni couronne,
Ie veux que cét exil. Mais ie ne voy personne,
Hola, quelqu'vn.

SCENE III.

LYSANDRE. AGIS.

AGIS.

CAlmons ces violens transports,
Du moins empeschons les de parêtre aux dehors.
Lysandre de ma part allez dire à la Reyne;
Arrestez toutesfois. Ah Dieux que i'ay de peine!
Dois-ie mettre en effect le dessein que i'ay pris,
Non, non, n'achetons point son retour à ce prix.

SCENE IV.

MANDROCLIDE. AGIS. LYSANDRE.

AGIS.

MAis voici Mandroclide. Et bien.

MANDROCLIDE.

Le peuple s'arme,
Et nul ne ſçait encor le ſuiet de l'allarme,
Vn murmure confus s'entend de tous coſtez,
Chacun ſe plaint de vous, & blâme vos bontez?
Et ie crains qu'à la fin cette foule imprudente
Ne nous faſſe eſprouuer comme elle eſt inconſtante.

AGIS.

Ce n'eſt point la ma peur.

MANDROCLIDE.

Quel ſeroit donc ſon but?

AGIS.

Elle voudroit ſans doute aſſeurer ſon ſalut
Tuant Leonidas au ſortir de la ville,
Mais cette volonté luy doit eſtre inutile:
Menez dont nos ſoldats au logis de ce Roy,
Qu'on le ſuiue par tout, qu'on reçoiue ſa loy
Et que quelqu'vn de vous au ſortir de la porte
Aille encor auec luy pour luy ſeruir d'eſcorte,
Courez y de ce pas, ie m'en remets à vous.

MANDROCLIDE.

Nous y ferons, Seigneur, ce qui depend de nous.

SCENE

SCENE V.

AGIS. LISANDRE.

AGIS.

A Duoüez-le Lysandre, en ceste conioncture
Outre que i'ay choqué l'Amour & la Nature,
I'ay beaucoup fait pour Sparte, & mesme contre moy
Quand i'ay signé l'exil de ce malheureux Roy.
Mais n'est-ce pas assez qu'vn legitime Prince
Soit par son propre fils banny de sa prouince,
Et que ce malheureux qui par raison d'Estat
Est contraint d'approuuer vn si grand attentat,
Soit ingrat à son pere, à sa femme perfide,
Sans que de tous les deux il soit le parricide!
Dure raison d'Estat, qu'auec peu de raison
Tu destruis auiourd'huy toute nostre maison!
Il faut pourtant le suiure, & croire que ton vice
Est à l'esgal des Rois vne exacte iustice.

LYSANDRE.

Seigneur, il est certain que ce bannissement
Exige de nous tous vn grand ressentiment,

Mais n'apprehendez pas qu'il tienne rien du crime,
Le sujet qui vous m'ât n'est que trop legitime,
Et vous n'ignorez pas que des qu'vn homme est Roy
Le salut de l'Estat est sa supreme loy.

AGIS.

Ah rigoureuse loy ! Mais que nous veut Lycene ?

SCENE VI.

LYCENE. AGIS.

AGIS.

MA fille approchez vous : Et bien que fait la Reyne ?

LYCENE.

Elle à voulu Seigneur, en partant de ce lieu,
Que dedans ce papier vous vissiez son Adieu.

AGIS lit.

Seigneur, lisez tout bas. Que chacun se retire,
Ie veux voir cette lettre, & puis ie veux escrire ;

Seigneur lisez tout bas vn effect d'amitié
Qui vous fera pitié,
Ie crains égallement pour vous & pour mon pere.
Ie voudrois vous sauuer toux deux,
Mais ie me vois reduite à tel point de misere
Que ie ne le puis pas, parce que ie le veux.
Vne foule de gens vient d'entrer chez le Roy,
Pour receuoir sa loy:
Mon pere les acceüille auec grande tendresse,
Ma mere le prie a genoux
D'auoir pitié des siens, d'accomplir sa promesse,
Ie ne sçay ce que c'est, mais ie tremble pour tous.
Ne venez pas pourtant les armes à la main,
Ie n'ay pas fait dessein
D'allumer parmy nous vne guerre nouuelle,
Songez à vostre seureté,
Adieu ie v'ay partir, desia l'heure m'appelle,
Mais ne doutez iamais de ma fidelité.

CHELONIDE.

AGIS ayant leu.

Apres ces mouuemens de tendresse & d'amour,
Ah! miserable Agis que tu perds dans ce iour,
Ceste femme vaut mieux que ne fait ta couronne.
Mais que feray-ie enfin sur l'auis qu'on me donne?

Ie croy certainement que ce ſont mes Soldats
Que Chelonide à veus auec Leonidas;
Il doit les careſſer puis qu'ils vont le deffendre,
Ce n'eſt rien que cela. Quelqu'vn icy.

SCENE VII.

LYSANDRE. AGIS. LYCENE.

AGIS.

Lyſandre.

LYSANDRE.

Seigneur.

AGIS.

Que faict Lycene?

LYSANDRE.

Elle vient apres moy,

Allez vous en tous deux au logis de ce Roy,
Dites luy que i'entens qu'il me laisse sa fille,
S'il veut se conseruer & toute sa famille,
Qu'autrement mon amour.

SCENE VIII.

MANDROCLIDE. AGIS. LYSANDRE.

MANDROGLIDE.

AH! Seigneur, Sauuez vous,
Tout le peuple assemblé s'est tourné contre nous.

AGIS.

Le Roy donques est mort.

MANDROCLIDE.

C'est bien tout le contraire,
C'est luy qui nous poursuit.

AGIS.

Débroüillez ce mystere,

Ie ne vous entends point.

MANDROCLIDE.

Seigneur, les Citoyens
Ayant veu vos ſoldats qui ſe joignoient aux ſiens,
Ont creu que vous vouliez fortifier ce Prince
Pour luy donner moyen d'affliger la Prouince;
Et craignant ſon courroux dans vn dernier effort
Se ſont rangez ſoubs luy tous d'vn commun accord.

AGIS.

Ah! laſches : mais enfin.

MANDROCLIDE.

Leonidas en armes
Les a mis à l'inſtant au rang de ſes gendarmes,
Puis tournant contre nous les traits de ſa fureur
Nous a fait attaquer auecque tant d'ardeur
Que preſque tous nos gens ont mordu la pouſſiere.

AGIS.

Allons, allons amis dans ce beau cimetiere
Appaiſer par le ſang les ombres de nos morts,
Ou joindre pour le moins nos corps auec leurs corps:
Que chacun auiourd'huy me teſmoigne ſon zele,
Qu'on traitte à la rigueur tout ce peuple infidele,
Et que ce Prince ingrat ſoit le ſeul excepté
Du ſanglant chaſtiment qu'ils ont tous merité.

Fin du troiſieſme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEONIDAS. CHELONIDE. POLEMAS, &c.

LEONIDAS.

L'ORAGE est dissipé, la tempeste est calmée,
Le dessein des mutins s'est reduit en fumée,
Le peuple repentant s'est remis sous ma loy
Et vous auez encor Leonidas pour Roy.
Mais pour ne pas laisser la victoire imparfaite
Que la prise d'Agis succede à sa deffaite
Couronnez vos trauaux par ce dernier effort
Allez, mes chers amis, prenez-le vif ou mort,
De son trespas depend le bien de nostre terre,
Et la fin de sa vie est la fin de la guerre.

CLEONIME.

Nous y courons Seigneur.

LEONIDAS.

Espargnez ses soldats,
Et s'il se peut encor empeschez son trespas,
Ie ne desire point que dedans sa misere
Vn trespas glorieux l'arrache à ma colere;
Ie veux qu'il meure infame aux yeux de tous les siens,
Condamné par son pere & par ses Citoyens:
Oüy, vous mourrez mutin, la chose est bien certaine,
Mais voicy Chelonine. Ah miserable Reyne
Que ie plains ton destin!

SCENE II.

CHELONIDE. LEONIDAS.

CHELONIDE.

AH Seigneur!

LEONIDAS.

Leuez-vous.

CHELONIDE

CHELONIDE.

Ayez pitié de moy, conseruez mon espoux.

LEONIDAS.

Appaise ta douleur.

CHELONIDE.

Helas! le puis-je faire?
Qu'auez vous resolu, dites le moy, mon pere.

LEONIDAS.

De punir vn ingrat qui causoit nos malheurs

CHELONIDE.

Verse, verse ton sang, ne verse plus de pleurs,
Trop pitoyable fille, & trop ingratte femme,
Puis qu'vn pere auiourd'huy te priue de ton ame,
Quoy! i'ay donc obligé ce miserable espoux
A choquer ses subiets, à s'employer pour vous,
A vous sauuer enfin, pour le voir miserable,
Tomber entre les mains d'vn pere inexorable!
Quoy? ie l'auray trahy! que doy ie deuenir?
Est ce donc sa pitié que vous voulez punir?
C'est elle qui vous met en droit de le poursuiure,
Elle vous veut regner, vous ayant laisse viure,

Lors que nos Citoyens tous d'vn commun accord
Les armes à la main demandoyent voſtre mort:
Mais ſi ceſte vertu merite le ſupplice,
Vous me deuez punir puis que i'en ſuis complice;
Lancez ſur moy les trais de tout voſtre courroux,
I'ay failly la premiere, oüy, i'eus pitié de vous:
Trop heureuſe pourtant ſi ce crime honorable
Vous pouuoit obliger d'en commettre vn ſemblable.
Ah! Seigneur, s'il vous reſte encor quelque amitié
Eſcoutez moy de grace, ou pluſtoſt la pitié,
Eſcoutez mon eſpoux, eſcoutez vous mon pere
Et vous m'accorderez le bonheur que i'eſpere
Que dois-ie attendre enfin?

LEONIDAS.

Ce que veut la raiſon,
Le repos de l'Eſtat & de noſtre Maiſon,
La perte d'vn mutin qui nous faiſoit la guerre,
Et qui nous exiloit de noſtre propre terre.
La vengeance & la mort d'vn infidelle eſpoux;
Si le coup eſt cruel, l'effet en ſera doux.

CHELONIDE.

La vengeance & la mort!

LEONIDAS.

Ne pleurez point, ma fille,
Ie dois cette victime au bien de la famille,
Ie l'ayme comme vous, & ie me plains du sort
Dont la iuste rigueur le destine à la mort?
I'ay veu vostre vertu dans vostre preferance,
Et c'est ce qui me donne encor plus d'asseurance,
Croyant que vous m'aymez bien mieux que cét ingrat,
Et que vous souffrirez qu'il meure pour l'Estat.

CHELONIDE.

Preferance cruelle autant que legitime!
Faut-il que ma vertu soit la cause d'vn crime?
Ah! mon pere, croyez qu'en cét euenement
Ie prefere & ie suy le malheur seulement.
Ie vous aimay tousiours tous deux sans difference,
Ma pitié vers mon pere inclina la balance,
Alors que le malheur se tourna contre vous,
Pour vous sans contester ie quittay mon espoux:
Mais quand par vn retour funeste & fauorable,
Ie vous voy dans le throsne, & le voy miserable,
Cette mesme pitié qui me tourna vers vous,
Me fait sans contester tourner vers mon espoux,
Et si vostre rigueur ne souffre pas qu'il viue;
Comme ie vous suiuois, il faut que ie le suiue;

Prononçant ſon Arreſt vous prononcez le mien,
Et mon treſpas doit eſtre vne ſuitte du ſien.

LEONIDAS.

Ne m'abandonne point.

CHELONIDE.

Helas! le puis ie faire.
Quoy quitter mon eſpoux?

LEONIDAS.

Mais quoy, quitter ton pere?
Vn pere qui t'adore?

CHELONIDE.

Vn eſpoux malheureux!

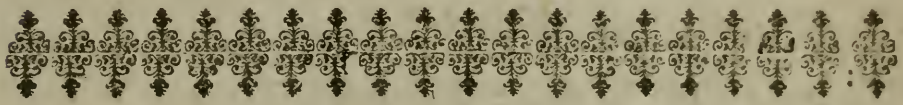
LEONIDAS.

Qui hait tous tes parens.

CHELONIDE.

Que i'ay trahy pour eux!
Qu'as-tu fait miſerable autant qu'ingratte femme?
Ah! quand vous m'oſteriez & le fer la flamme,
Et tout ce que l'enfer nous a iamais fait voir,
Pour armer la fureur qui porte au deſeſpoir,

S'il faut qu'Agis ſuccombe au mal qui nous ſurmonte,
Pour me faire mourir il ſuffit de ma honte.
Mais a-t'on pris encor ce Prince infortuné,
Lauez vous eſcouté, l'auez vous condamné!
Lauez vous fait mourir, dites le moy de grace,
Vous ne reſpondez rien. Dieux! tout mon ſang ſe glace,
Helas! s'il eſt ainſi ne me le celez pas.



SCENE III.

AGIS auec vne troupe de ſoldats. CHELONIDE LEONIDAS, &c.

CHELONIDE.

EST ce luy que ie vois traiſné par des ſoldats
Ah! mon Prince eſt ce vous!

LEONIDAS.

La victoire eſt parfaite.

CHELONIDE.

Ah mon pere! ah mon peuple! eſt-ce ainſi qu'on nous traitte?

AGIS.

Appaiſes tes douleurs.

CHELONIDE.

Au moins reſpondez moy,
Pere, peuple, eſt ce ainſi qu'on doit traitter vn Roy!

LEONIDAS.

Te voila dans les fers, & l'équité ſuprême
Veut qu'encor auiourd'huy ie porte vn Diadême,
Malgré tous les complots Sparte reuient à ſoy,
Et ie ſuis à mon peuple, & mon peuple eſt à moy.
Voy Prince audacieux ce qu'a fait ton caprice,
Tu tombes auiourd'huy du feſte au precipice.
Mais pour ſçauoir d'où vient ce coup prodigieux,
Ne me regarde point, porte plus haut tes yeux:
Ie ne veux point icy te faire des reproches
D'auoir pû conſentir à bannir tes plus proches,
Et pour ioindre à ce crime vn plus grand attentat,
D'auoir voulu changer les loix de cét Eſtat,
La peine où ie te vois m'oblige de me taire
Ie n'inſultay iamais à l'extreme miſere,
Ie condamne ton crime, & ie plains ton malheur.

AGIS.

Celuy de mes ſuiets fait toute ma douleur,
I'en atteſte les Dieux, & que mon infortune
Me touche en ce ſeul point qu'elle leur eſt commune.
Ie ne crains que pour eux, & ie l'ay bien fait voir
Lors que pour vous ſauuer i'employay mon pouuoir;
Que ſi i'euſſe ſouffert que la fureur publique
Immolât voſtre vie à noſtre Politique,
Ie ſerois ſur le throſne où ie vous voy monté,
Encor plein d'innocence & de proſperité.
I'ay dont failly ſans doute en vſant de clemence,
Mais cette faute ailleurs feroit mon innocence.
Ie ne veux pas pourtant me plaindre ou m'excuſer,
Tout le peuple de Sparte a droit de m'accuſer.
Oüy, iuſtes Citoyens, i'approuue voſtre haine
Suiuant Leonidas i'ay cauſé voſtre peine:
Toutefois dans mon cœur ie me ſens ſatisfait,
Malgré l'éuenement de tout ce que i'ay fait,
I'ay creu que mon deſſein eſtoit trop legitime
Pour ſouffrir dans ſa ſuite aucun proiet de crime,
Voulant remettre Sparte en ſon premier éclat,
Et donner tous mes biens au bonheur de l'Eſtat.
I'ay penſé que la mort d'vn legitime Prince
Irriteroit les Dieux contre noſtre prouince,

Et pourroit empescher l'effet de ce dessein,
Peuple vostre interest a retenu ma main.
Ie voy bien parmy vous quelqu'vn qui dans son ame
Croit que ie fus seduit par l'amour de ma femme,
Et par le Sainct respect qu'on doit à l'amitié.
L'vn & l'autre en effect esmeurent ma pitié.
Mais il est bien certain, quoy qu'on en puisse dire,
Que mon plus grand motif fut le bien de l'Empire.
Quel est doncques mon crime, ah peuple!

LEONIDAS.

C'est assez,
Ne renouuellons plus les desordres passez,
Les Ephores tantost verront vostre innocence,
Et vous rendront iustice.

CHELONIDE.

Escoutez la Clemence!

AGIS.

Escoutez la raison, & vous resouuenez.
Que ie tenois hier le rang que vous tenez.

LEONIDAS.

Ie me souuiens fort bien de vos soins charitables:
Mais vous aurez enfin des Iuges équitables,

Deuant

Deuant qui vous pourrez dire vos interests;
Cependant, mes amis, conduisez-le au Palais;
Sur tout souuenez vous qu'il y va de la teste
S'il sort de sa prison.

CHELONIDE.

Troupe insolente arreste,
Arrestez malheureux; ie veux suiure ses pas.

AGIS.

Consolez vous Madame.

CHELONIDE.

Ah! ie ne le dois pas,
Attens moy, cher espoux.

AGIS.

Ie ne puis, on m'entraine.

SCENE IV.

CHELONIDE. LYCENE. LEONIDAS. & sa suitte.

CHELONIDE.

ENfin mon cœur succombe à l'excez de ma peine,
Soustenez moy, ie mœurs.

LYCENE.

O comble de malheur!

CHELONIDE.

Ne m'est-il pas permis de mourir de douleur:
Ah! Destin rigoureux, ah mort pleine d'enuie
Pourquoy dans cét instant ne m'ostes-tu la vie?

LYCENE.

Appaisez-vous Madame.

CHELONIDE.

Helas l'euſſay-ie cru!
Le puis ie imaginer! la t'on fait! lay-ie veu!
Mais il n'eſt plus icy cét eſpoux miſerable,
Ie ne puis le quitter ſans me rendre coulpable;
Seigneur permettez moy de le ſuiure en priſon,

LEONIDAS.

Rappelle ton eſprit, laiſſe agir ta raiſon

CHELONIDE.

La raiſon me l'ordonne, & mon amour s'offence
Quand ie ne prens ma part de toute ſa ſouffrance.

LEONIDAS.

Que veux-tu faire enfin?

CHELONIDE.

Adoucir ſon ennuy,
Endurer ſa priſon, & mourir auec luy.

LEONIDAS.

Mais pourquoy te punir, tu n'as point fait de crime.

CHELONIDE.

Ah! ma punition n'eſt que trop legitime,
Vous prier pour Agis, & ne rien obtenir,
N'eſt-ce pas vn ſorfait dont ie me dois punir?
Princeſſe infortunée; helas! ſe peut il faire
Que tu n'obtiennes rien d'vn eſpoux ny d'vn pere.
Pour vous, ſans aucun fruit i'ay prié mon eſpoux,
Et vous priant pour luy ie n'obtiens rien de vous.
Ah! pourrois ie ſouffrir de viure auec ce blaſme
De malheureuſe fille, & malheureuſe femme!
Non, non, mourons pluſtoſt, Seigneur, permettez moy
De ſuiure en cét inſtant mon eſpoux & mon Roy,
Et de luy teſmoigner en ce malheur extreme
Que i'aymay ſa vertu plus que ſon Diadême,
Que ie porte ſes fers au milieu de mon cœur,
Et que ie meurs du coup dont il ſent la rigueur.

LEONIDAS.

Que ne puis-ie accorder cét eſpoux à tes larmes!

CHELONIDE.

Seigneur, en leur faueur laiſſez tomber vos armes.
Ah! mon pere, ſouffrez qu'encor vne autrefois
I'embraſſe les genoux du plus iuſte des Roys,

Et que ie le ſupplie en ce malheur extreme
Qu'apres noſtre deffaite il ſe vainque ſoy-meſme.

LEONIDAS.

Ma fille leuez-vous.

CHELONIDE.

Pourray-ie en ce moment
Tirer de mon eſprit quelque raiſonnement;
Oüy, ie dois m'efforcer de monſtrer à mon pere
Qu'il me doit pour ſa gloire accorder ma priere.
Conſiderez, Seigneur, qu'en ce dernier combat,
Qui vous a reconquis voſtre fameux Eſtat,
Vos chefs & vos ſoldats partagent voſtre gloire,
Que la fortune meſme à part a la victoire,
Et qu'auec ce ſecours vaincre ſon ennemy,
A proprement parler n'eſt vaincre qu'à demy.
Mais voulez vous gaigner, apres noſtre defaite,
Vne entiere victoire, vne gloire parfaite,
Où vos chefs, vos ſoldats, ny meſme le hazard
Ne pretendront iamais auoir aucune part;
Surmontez vous vous meſme, & ceſſez de pourſuiure
Vn Prince infortuné que le malheur vous liure.
Quelle gloire, Seigneur, pourriez vous acquerir
Apres l'auoir vaincu de le faire mourir?

Ce miserable Prince est en vostre puissance
Les bras chargez de fers, sans secours, sans deffence,
Plus vaincu millefois que si dedans son rang
Par la fureur du peuple il eust versé son sang.
Seigneur, encore vn coup, songez à vostre gloire,
Remportez auiourd'huy cette illustre victoire,
Permettez que l'honneur desarme le courroux,
Surmontez vous, vous mesme, & sauuez mon espoux.

LEONIDAS.

Ah! genereuse fille: Helas! que puis-ie faire?
Faut-il te contester? me dois-ie satisfaire?
Honneur, ambition, pitié, raison d'Estat.
Qui de vous à la fin vaincra dans ce combat.
L'honneur & la pitié m'inspirent la Clemence,
Et la raison d'Estat m'ordonne la vengeance:
Vengeance criminelle où l'on verroit la loy
S'armer contre elle mesme en condamnant vn Roy,
Ie ne t'escoute plus: ah! qui pourroit t'entendre,
Ce qu'Agis ma presté, ie veux bien le luy rendre,
Qu'il viue, & qu'il s'en aille en exil auiourd'huy.

CHELONIDE.

Vous me permettrez donc de partir auec luy.

LEONIDAS.

Allez l'en aduertir.

CHELONIDE.

I'y cours en diligence.

SCENE V.

LEONIDAS. CLEONIME.

LEONIDAS.

SAns doute vous allez m'accuser d'indulgence,
Mais que puis-ie resoudre en l'Estat où ie suis.

CLEONIME.

Son trespas.

LEONIDAS.

Son trespas?

CLEONIME.

Il le faut,

LEONIDAS.

Ie ne puis.

CLEONIME.

Que voulez vous donc faire?

LEONIDAS.

Imiter ſa clemence.

CLEONIME.

Gardez-vous d'imiter auſsi ſon imprudence,
Vous en voyez l'effet, il le voit, il le ſent,
Perdez, perdez touſiours vn ennemy puiſſant,
De crainte qu'au retour quand la fortune change
Comme il arriue icy, luy-meſme ne ſe vange,
Perdez, perdez.

LEONIDAS.

Vn fils!

CLEONIME.

Vn fils qui vous perdroit
S'il arriuoit iamais qu'il ſe viſt en ce droit.

LEONIDAS.

Il l'a peu toutefois, s'il eût voulu le faire.

CLEONIME

LA MORT DE BRVTE ET DE PORCIE, OV, LA VENGEANCE DE LA MORT DE CESAR. TRAGEDIE.

A PARIS,
Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais dans la petite ſalle, ſous la montée de la Cour des Aydes.

M. D C XXXVII. 1637.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSEIGNEVR L'EMINENTISSIME CARDINAL DVC DE RICHELIEV.

MONSEIGNEVR,

La plus grande partie de nos Escriuains cõposent leurs Epistres des esloges de ceux à qui ils dé-

dient leurs ouurages comme des raiſõs pour authoriſer leur choix, & ne prennent pas garde que le plus ſouuent ces meſmes raiſons les condamnent. Si ie mettois ce mauuais liure ſoubs la protection de voſtre EMINENCE, pource qu'elle protege les Empires ; que ie me promiſſe qu'elle le receura, pource qu'elle refuſe les couronnes, & que ie creuſſe qu'elle l'eſtimera, pource qu'il ny a rien au monde digne de ſon eſtime; Ie rencontrerois ſans doute ce qu'ils veulent éuiter, & ferois veoir vn exemple de ce que ie deſapreuue: Mais ce n'eſt pas pour tout

cela, MONSEIGNEVR, c'eſt ſeulement pource que ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant & tres-fidelle ſeruiteur,

GVERIN DE BOVSCAL.

PRIVILEGE DV ROY.

OVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistre des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans; & autres nos Iusticiers, & Officiers qu'il appartiendra, salut. Nostre cher & bien amé GVION GVERIN DE BOVSCAL, nous a fait remonstrer qu'il a composé vn liure intitulé, *La Mort de Brute & de Porcie, ou, La Vengeance de la mort de Cesar*, qu'il desireroit faire imprimer & mettre en lumiere: Mais craignant qu'à son prejudice autres Imprimeurs que celuy qu'il a choisy pour cét effect, voulussent imprimer ledit liure, & l'exposer en vente. Il nous a tres-humblement supplié luy octroyer nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAVSES, desirant fauorablement traicter ledit exposant, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer, faire vendre & debiter ledit liure en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, par tels Imprimeurs, en telles marges & caracteres, & autant de fois qu'il voudra durant le temps & espace de neuf ans entiers & accomplis, à compter du iour qu'il sera acheué d'imprimer. Faisant deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres de quelques condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre ny distribuer ledit liure sans le consentement de l'exposant, ou de ceux qui auront droit de luy en vertu des presentes, ny mesme d'en prendre le titre ou le contrefaire en telle sorte & maniere que ce soit soubs couleur de fausse marge, ou autre déguisement, sur peine aux contreuenans de quinze cents liures d'amende, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous les despens dommages & interests. A la charge d'en mettre deux exemplaires en nostre Bibliotheque, Et vn en celle de nostre amé & feal le Sieur SEGVIER Cheualier Chancelier de France, auant que de l'exposer en vente, suiuant

nos Reglemens, à peine d'estre descheu du present Priuilege. Donné à Paris le vingt-troisiesme iour de Iuillet l'an de grace mil six cents trente-sept. Et de nostre regne le vingt-septiesme. Par le Roy en son Conseil, DE BEAVRAINS. Et sellé du grand seau de cire jaune.

ET ledit sieur de Bouscal a cedé & transporté le present Priuilege à Toussainct Quinet, Marchand Libraire à Paris, pour jouyr du contenu en iceluy, ainsi qu'il a esté accordé entr'eux par acte du seiziesme Ianuier 1637.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 20. Feurier 1637.

Les exemplaires ont esté fournis.

ACTEVRS

BRVTE,

STRATON, Amy de Brute.

CASSIE,

PORCIE, Femme de Brute.

OCTAVE,

MARC-ANTHOINE.

TITINE,

PINDARE, Affranchi de Caſſie.

DEMETRIE,

LA SVIVANTE DE PORCIE,

LES MESSAGERS.

LES CHEFS DE L'ARMEE DE BRVTE.

LES CHEFS DE L'ARMEE D'ANTOINE.

LE MEDECIN D'OCTAVE.

La Scene eſt en la plaine de Philipes en Macedoine.

LA VENGEANCE DE LA MORT DE CÆSAR.

PROLOGVE DE LA RENOMMEE.

ESPRISE d'vn ardent desir
De voir les veritables sources
Des grands sujets de tant de courses
Qui ne me laissent pas vn moment de loisir;
I'ay voulu descendre en ces lieux
Que des illustres demy Dieux
Signalent tous les jours par de nouueaux Oracles,
Où j'ay veu ce grand Roy, dont le nom seulement

Porte par tout l'eſtonnement,
Et force la Nature à ſouffrir de miracles.
Prés de luy cét eſprit fameux,
Dont j'ay tant chanté les merueilles
Charmoit les yeux & les oreilles
Et faiſoit confeſſer que tout luy doit de vœux.
Auſſi confuſe à cét aſpect,
Mon front s'eſt couuert d'vn reſpect
Que jamais tous les Dieux n'auoiẽt peu faire naiſtre,
Mes bouches ont perdu l'vſage de la voix,
Mon cor m'eſt eſchappé des doigts,
Et j'ay repris mon vol ſans me faire cognoiſtre.
Mais ayant rapellé mes ſens,
Ie vay dire à toute la terre
Que dans la paix & dans la guerre
Ce Prince peut toujours brauer les plus puiſſans,
Tout tremble à ſes moindres projets.
S'il vouloit gagner des ſujets,
Et faire vne entrepriſe égale à ſa puiſſance,
Malgré l'empeſchement des peuples & des Rois,
Tous les hommes ſeroient François,
Les bords de l'Vniuers ſeroient ceux de la France.
Comme Alcide dans le berceau,
Forçant la foibleſſe de l'âge
Eſtoufa la ſanglante rage
Des ſerpents qui venoient le pouſſer au tombeau.

Ce Prince à peine auoit encor
Cét honorable chapeau d'or,
De qui toujours la peine eſt fidelle compagne,
Quand auec le flambeau de la rebellion
Il eſtouffa ce grand Lyon,
Qui pour le deuorer eſtoit venu d'Eſpagne.
Depuis ſes plus charmans esbats,
Ont eſté parmy les armées
A voir de bandes animées,
S'entreuerſer le ſang au milieu des combats.
Car cét ennemy conjuré,
Qui depuis long-temps a juré
De ne laiſſer iamais ſes voiſins dans le calme,
Donnant à ſes deſſeins cent viſages diuers,
A fait agir tout l'Vniuers
Pour deſpoüiller ſon front d'vne ſi belle palme.
Mais ce miracle des mortels.
Qui mille fois le iour m'oblige
A proclamer comme vn prodige
La moindre des Vertus qui luy font des Autels;
Par de moyens miraculeux
Preuit ſes deſſeins frauduleux,
Et deſtourna ſi bien les coups de cét orage,
Que bien loing de l'effect qu'on s'en eſtoit promis,
Il tomba ſur vos ennemis
Qui fremiſſent encor & de honte & de rage.

C'est icy, genereux François,
Que l'honneur de vostre patrie
Vous permet sans idolatrie
D'adorer en luy seul le soustien de vos lois.
Voyez ce grand Astre d'amour
Ne reposer ny nuict ny iour,
Et pour vous acquerir vne paix de durée,
Perdre tous ses plaisirs dans des soucis cuisans
Qui rendroient les Sceptres pesans
Entre les fortes mains d'Atlas & Briarée.
Voyez vostre Nef se vanter
Que sur l'Empire de Neptune,
Malgré les vents & la Fortune
Il n'est rien dont l'effort la puisse espouuenter.
L'ennemy fuit à son abord,
Elle a de tous costez le port,
La mer tout à l'entour ne monstre point de ride,
Iamais l'anchre ne fut en vn si Riche lieu,
Et cét illustre demy-Dieu
La boussole à la main la conserue & la guide.
Voyez vos ennemis domptez
En vos batailles signalées
Grauer dessus leurs Mausolées
La valeur de celuy qui les a surmontez.
Admirez que si l'Espagnol
N'eust pas voulu porter son vol

Sur les terres d'autruy, comme l'Aigle Romaine,
Les drapeaux que sur luy vous auez emportez,
Pourroient couurir de tous costez
Les steriles deserts de son petit domaine.
Admirez que dans le discort
Qui diuise l'Europe entiere,
Vous auez vne ample matiere
De mespriser les vents, & de dormir au port.
Qui diroit à voir vos esbats
Que dans de si sanglans combats
Les armes des François fussent intereßées?
Si ie n'auois le soin de prescher en tous lieux
Qu'vn grand esprit aymé des Dieux
Vous fait jouyr en paix du fruict de ses pensées.
Puis tous d'vne commune voix,
Faites retentir dans les nuës
Combien ses vertus recogneuës
Portent haut la splendeur du Trosne de vos Roix.
Tous les peuples que le Soleil
Esclaire de son teint vermeil
Tremblent espouuantez au seul nom de la France;
Et l'orgueilleux Tyran des hardis Otthomans,
Conserue dans ses documens
Plus cher que le Croissant son serment d'aliance.
Ce grand esprit portant icy
La valeur des peuples de Thrace,

Y porta le Mont de Parnasse,
Apollon & ses sœurs le suiuirent aussy.
C'est là que quelquefois lassé
Du soin present & du passé,
Il voit auec plaisir grimper mille Poëtes,
Et ne desdaigne pas, tant son cœur est humain,
D'ouurir auec sa propre main
Des bouches qui sans luy demeureroient muetes.
I'ay sceu par vn de mes Couriers,
Que pour fuyr l'ingratitude,
On voit des fruicts de cét estude
Qu'on ne sçauroit payer auec mille lauriers.
L'vn fait voir Hercule enchanté
Par les charmes d'vne beauté
Negliger sa valeur ainsi que son espouse,
Et confesser enfin qu'estre victorieux
Des monstres les plus furieux
Est moins que de dompter vne femme jalouse.
L'autre nous monstre clairement
Dans la perte de Massinisse,
Que qui veut bastir sur le vice
Esprouue tot ou tard quel est ce fondement.
L'autre nous fait voir que l'amour
Desrobe le lustre & le jour
Aux belles actions d'vn Empereur de Rome;
Et l'autre nous monstrant vn Roy dans sa maison

Fruſtré de l'effect du poiſon,
Fait voir qu'eſt deuant Dieu la ſageſſe de l'hõme.
L'autre, du premier des Cæſars
Nous fit voir la fin deplorable,
Et combien il fut miſerable
De ne mourir pluſtoſt au milieu des hazards.
Ce Prince l'honneur des guerriers,
Le front couronné de lauriers,
Fut de la trahiſon la ſanglante victime,
Dans les pompes du Troſne il trouua le tombeau,
Son fauory fut ſon borreau,
L'injuſtice ſon Juge, & la vertu ſon crime.
Mes yeux apres ce coup fatal,
Firent l'office de mes bouches,
Et les ames les plus farouches
Paſmerent au recit d'vn crime ſi brutal.
Tout l'Vniuers alloit mourir
Quand le Ciel pour le ſecourir
Fit partir de ſes mains vn equitable foudre,
Les plaines de Philippe en virent les effets,
Tous les meurtriers furent defaits,
Cæſar y triompha qui n'eſtoit plus que poudre.
Iamais vn plus beau chaſtiment
Ne tint la Iuſtice occupée:
Iamais on ne vit ſon eſpée
Abbatre de mutin plus equitablement.

Cét objet pleut tant à mes yeux,
Que j'arreste encore en ces lieux
Pour en voir le portrait sur ce fameux Theatre,
Où Brute & sa vertu confesseront en fin
Qu'à moins que d'vn coup du Destin,
Vn Trosne bien fondé ne se sçauroit abatre.

LA VENGEANCE DE LA MORT DE CÆSAR.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRVTE, STRATON, & deux Chefs de l'armée de Brute.

BRVTE.

QV'vn Estat est mal sain dans le siecle où nous sommes,
Lors qu'il n'a pour soustien que le grand nombre d'hommes,

Dont les desirs diuers par de diuers efforts
Au lieu de l'affermir desvnissent son corps.
Que je l'esprouue bien dedans cét auanture.
L'vn desire la paix escoutant la Nature,
Qui luy dit que ses fils condamnez à mourir
Auec ce seul moyen se peuuent secourir.
L'autre moins resolu de suruiure en esclaue,
Declame contre Anthoine, & fauorise Octaue,
Comme si nos fureurs auoient pour leur objet
Le vice des Tyrans & non pas leur projet.
Bref il en est bien peu que le seul honneur pique,
Qui ne soient animez que pour la Republique,
Et qui puissent gouster auec tranquilité,
Que nous deuons mourir pour nostre liberté.
Je m'asseure pourtant que nos Dieux tutelaires
Ayment trop l'equité pour nous estre contraires,
Et pour ne pas punir l'insolent attentat
Que ces ambitieux ont fait sur nostre Estat.
Il faut tout esperer d'vne juste entreprise,
Si l'honneur la produit, le Ciel la fauorise;
Et l'on doit s'asseurer d'estre victorieux,
Quand le droict qu'on soustient est la cause des Dieux.
Les Dieux seuls sont nos Rois, jugeans qu'il n'est point d'homme,
Qui puisse meriter leur Lieutenance à Rome,

Depuis que le Soleil n'esclaire rien d'humain
Qui ne doiue tribut à l'Empire Romain.
I'adore leurs Decrets, & mon ame flechie,
Se sous-met seulement à cette Monarchie;
Tout autre me desplait, & mon aduersion
Vient d'vn raisonnement exempt de passion;
Car vn peuple sousmis aux volontez d'vn Prince
Se descharge sur luy des soins de la Prouince,
Neglige sa valeur, cache ses actions,
Content de s'acquiter des obligations;
Parce que les exploits plus dignes de memoire,
Honorãt le seul Chef, laissent l'Autheur sans gloire,
Qui voit apres auoir vaillament combatu,
Qu'vn autre s'enrichit des fruicts de sa vertu.
Au lieu que sous les loix de la Democratie,
Chacun cherche l'honneur aux despens de sa vie,
Asseuré que toujours la generosité
S'y voit recompenser comme elle a merité.
Puis qu'à ce doux Estat nostre bon-heur nous range,
Il faut mourir plustost que de souffrir le change.
Ha! si tous les Romains combattoient cõme vous,
Que nostre Republique auroit vn sort bien doux,
Et qu'on verroit bien tost les desseins & l'armée
De nos pretendus Rois se reduire en fumée.
Aussi la recompense égalant le bien-fait,
Rendra dans peu de temps vostre bon-heur parfait.

I. CHEF.

L'honneur de vous ſeruir contre la tyrannie,
Couronne les Romains d'vne gloire infinie,
Dont le moindre rayon nous recompenſe aſſez,
Des ſoins de l'aduenir, & des trauaux paſſez;

BRVTE.

Allez donc dans le Camp, dites aux Capitaines,
Qu'on doit bien toſt finir mes ſoucis & leurs peines,
Et que la liberté reprendra ſa vigueur,
S'ils monſtrent au combat qu'ils en ont dans le cœur.

SCENE II.

CASSIE, BRVTE, TITINE.

CASSIE.

R*Eſolu qu'aujourd'huy la bataille ſe donne?*

BRVTE.

Ie croy que ce deſſein ne déplaiſt à perſonne,
Et que les maux ſoufferts par le peuple Romain,
Nous preſchent qu'il vaut mieux aujourd'huy que demain.

CASSIE.

Il me ſemble pourtãt que tout nous peut permettre,
Sinon de l'euiter, au moins de la remettre,
Puis que tous nos amis n'ont point de ſentimens
Pour s'oppoſer iamais à nos commandemens;
Et que les Citoyens touchez de meſme enuie
Dépoſent en nos mains le ſoucy de leur vie.

BRVTE.

Vn peuple va toujours, quelque aguerry qu'il ſoit,
A finir promptement les ennuis qu'il reçoit,
Aymant mieux pour treuuer le repos deſirable,
S'expoſer aux dangers d'vne fin lamentable,
Que de ſouffrir longs-temps au milieu des trauaux,
La funeſte rigueur d'vne ſuite de maux,
Juge ſi nos Romains exilez de leur terre,
Et déja fatiguez d'vne ſi longue guerre,
Sçachant que le combat la doit faire ceſſer,
N'ont pas d'ardens deſirs de le voir commancer.
Que ſi pourtant leur voix teſmoigne le contraire,
Elle dément leur cœur de peur de te déplaire.

CASSIE.

Il n'eſt rien de forcé dedans tous leurs diſcours.

BRVTE.

Le mal a trop duré, rompons icy ſon cours.
Cherchons nous le profit, ou bien la vaine gloire
De triompher des morts apres vne victoire?
Celle de rauager l'Empire des Romains,
Et de pouuoir agir auec cent mille mains?
Non, vn plus beau deſſein nous fit prendre l'eſpée,
Nous voulons affranchir noſtre terre occupée,
Reſtablir nos amis dans leur premier bon-heur,
Et monter au degré d'vn ſouuerain honneur,
Puis que l'occaſion s'en offre ſi propice,
Faiſons voir aujourd'huy quelle eſt noſtre Iuſtice,
Et que ſes fiers tyrans percez de mille coups,
Aſſeurent pour iamais nos libertez & nous.

CASSIE.

Dans vn ſi beau deſſein mon ame intereſſée,
Par ton reſſentiment explique ma penſée,
Tes deſirs ſont les miens, & celuy d'eſtre Roy
M'a toujours fait horreur auſsi bien comme à toy;
Ie ne le puis ſouffrir, Nature la premiere
M'inſpira cette haine auecque la lumiere,
Ma raiſon la receut, & depuis nos ſermens
En ont authoriſé les iuſtes mouuemens:
Mais ie ne ſçay pourtant ſi cette impatience

D'aller voir l'ennemy, n'a point de l'imprudence,
Et ſi precipitant le deſſein du combat,
Nous ne reculons point le bien de noſtre Eſtat.

BRVTE.

Rome que ces meurtriers rempliſſent de carnage,
Nous demande ſecours, parle à noſtre courage,
Et nous pouuons bien voir aux plaintes qu'elle fait,
Que le retardement le rendroit ſans effet:
Ne le differons plus, ſecondons ſon attente,
Ranimons aujourd'huy la liberté mourante,
Redonnons au païs la vigueur de ſes lois,
Secourir promptement, c'eſt ſecourir deux fois.

CASSIE.

Ta reſolution ſi digne de loüange
Fait que contre mon cœur, ma volonté ſe range;
Combattons donc, cher Brute, & dans le Champ de Mars,
Auſſi bien qu'au Senat, poignardons des Cæſars.

BRVTE.

Mes moindres mouuemens feront toujours connoiſtre,
Que ie cherche à mourir pour n'auoir point de Maiſtre.

CASSIE.

Et les miens feront voir, quoy qu'il faille tenter,
Que ce bras n'eſt armé qu'afin de l'éuiter.

BRVTE.

Adieu donc, l'heure preſſe, il faut que ie m'en aille
Minuter en repos l'ordre de la bataille.

SCENE III.

CASSIE, TITINE.

CÀSSIE.

C'Eſt bien contre mon cœur qu'auec ſi peu de mains,
Nous allons hazarder le ſalut des Romains:
Mais Brute en ſes diſcours, a ie ne ſçay quels charmes,
Qui forcent la raiſon à luy rendre les armes;
Ie conſens au combat malgré mon ſentiment,
Et ie crains la rigueur d'vn triſte euenement.

TITINE.

TITINE.

Les Dieux seront pour nous, s'ils sont pour la Iustice,
Leur bonté ne sçauroit fauoriser le vice,
Et i'espere aujourd'huy que tous nos differens
Rencontreront leur fin dans celle des Tyrans.

CASSIE.

La cause la plus juste est bien souuent trompée,
Et j'en prens à tesmoin la perte de Pompée.
Ce n'est pas que mon cœur se forme de soupçons
Que nous n'obtiendrons pas ce que nous pourchassons;
Mais alors qu'il s'agit de l'Empire de Rome,
Il est bien mal-aisé de ne point parestre homme,
Et dans l'Estat flotant de nostre liberté,
L'asseurance me semble vne stupidité.

TITINE.

Pompée auoit pour but d'assujettir l'Empire,
Et ce mauuais dessein luy fit auoir du pire.

CASSIE.

On ne l'a jamais sceu que par presomption.

TITINE.

Les Dieux dedans ſon cœur liſoient ſa paſſion,
Rien ne ſe peut cacher à ces grandes lumieres.

CASSIE.

C'eſt aſſez diſputé ſur ces vaines matieres,
Il eſt temps de ſonger que nous deuons ce iour
Faire voir des effets & de haine & d'amour.

SCENE IV.

BRVTE, ſon mauuais Genie.

BRVTE.

I'Auray la pointe droite, & ma Caualerie
Eſſuyera des traits la premiere furie,
Maſſala la doit ſuiure auec vn peloton,
Qui ſera ſoûtenu par celuy de Straton:
Et pour perdre en vn iour tyrans & tyrannie;
Mais qu'eſt-ce que ie voy?

LE GENIE.

C'eſt ton mauuais Genie.

Qui te vient aduertir que dans fort peu de temps
Tu le pourras reuoir parmy les combatans.

BRVTE.

Hé bien; nous t'y verrons, ie veux cõbatre Octaue,
Et faire d'vn Roy feint vn veritable esclaue;
Cassie aura la gauche, & le soin d'ordonner
Comme on s'y conduira quand il faudra donner.
Mais déja le Soleil vient esclairer la terre
Pour commancer le iour qui doit finir la guerre;
Allons voir nos Soldats, & mettre dans leurs cœurs
Le desir de mourir ou de viure vainqueurs.

SCENE V.

PORCIE, BRVTE.

PORCIE.

TV vas donc au combat?

BRVTE.

La liberté m'appelle,
Et ie serois content de m'immoler pour elle,

Si ie pouuois ſçauoir ma Porcie en repos,
Loin des troubles que Mars

PORCIE.

Briſe là ce propos,
Il choque ma vertu qui ſeroit offenſée
S'il eſtoit aprouué d'vne ſeule penſée;
Quoy! Brute doute encor que mon affection
Ne ſoit pas au degré de la perfection:
Du repos loin de luy, ſans qui meſme la vie
Ne ſçauroit me durer que contre mon enuie.
Ha! c'eſt trop, & ce coup me touche plus le cœur,
Que la crainte de voir noſtre ennemy vainqueur.
La fille de Caton naſquit parmy les armes,
Les horreurs des combats ont pour elle des charmes;
Et ſon repos s'y treuue ainſi qu'en tous les lieux,
Où Brute luy paroiſt fauoriſé des Dieux.
Que le Ciel conjuré ſe range pour Octaue,
Que le peuple Romain demande d'eſtre eſclaue,
Que par ces changemens l'eſpoir te ſoit oſté,
De reſtablir jamais l'antique liberté.
Qu'apres eſtre bannis de noſtre chere terre,
Tout l'Empire aſſemblé nous declare la guerre,
Et que tous les malheurs accompagnent nos pas,
Si ie ſuis auec toy, ie ne me plaindray pas.

BRVTE.

Que percé de cent coups au milieu des batailles,
Le vainqueur insolent m'arrache les entrailles;
Si tu vis pour chanter l'honneur de mon trespas,
Fut-il plus violent, ie ne me plaindray pas.

PORCIE.

Que nos cruels Tyrans par de nouuelles gesnes
Portent au plus haut point leur rigueur & mes peines;
Si ie puis par ma mort t'exempter du trespas,
I'en atteste le Ciel, ie ne me plaindray pas.

BRVTE.

Si ie pouuois treuuer dans le sort de la guerre,
Auecque ton repos celuy de nostre terre,
Deusse-je, pour vn seul, souffrir mille trespas,
Ie seray satisfait, & ne me plaindray pas.

PORCIE.

Quand Rome reprendroit cette grande puissance
Qui rangea l'Vniuers sous son obeïssance,
Si nous deuions ce bien à la fin de tes iours,
Ne pouuant pas mourir, ie me plaindray toujours.
Ne me commande pas de conseruer la vie,

Si nostre malheur veut qu'elle te soit rauie,
Icy l'obeissance excede mon pouuoir,
Et la necessité m'enseigne mon deuoir;
Ouy, Brute, ton trespas rend le mien necessaire,
Soit pour me deliurer des mains de l'aduersaire,
Soit pour ne faire pas vn prodige nouueau,
Laissant durer vn corps dont l'ame est au tombeau,
Ou bien pour te monstrer que cessant d'estre libre,
La fille de Caton perd le pouuoir de viure.

BRVTE.

Tant de rares vertus auroit bien merité
Dans vn siecle plus doux vn sort plus arresté;
Si la raison sçauoit balancer toutes choses,
Iamais aucun soucy n'eust approché tes roses,
Et toujours les douceurs de mille doux plaisirs
Eussent charmé tes sens, & passé tes desirs;
I'espere toutefois qu'vne bonté supreme
Reserue à nos trauaux cette faueur extreme.
Qu'vn iour victorieux & triomphans des Rois,
Rome nous nommera protecteurs de ses lois,
Alors tous nos malheurs auront trouué leur terme,
Alors nostre repos n'aura rien que de ferme,
Alors ne craignant plus pour nostre commun bien,
Iamais mon sentiment ne choquera le tien,
Alors les Dieux benins, pour nous combler de joye,

Ne feront à nos iours qu'une trame de ſoye,
Et quand leur prouidence en coupera le cours,
Nos noms & nos vertus demeureront touſiours.
Cependant, mon cher cœur, permets que ie m'en aille
Diſpoſer mes ſoldats à donner la bataille,
L'heure me preſſe, adieu.

PORCIE.

Va donc, mon cher ſoucy,
Certain que ſi tu meurs ie veux mourir auſſi.

SCENE VI.

PORCIE, ſa Compagne.

PORCIE.

DOnques les bras croiſez en ce malheur extreſme
Ie me voy ſans rougir differente à moy meſme?
Doncques ma laſcheté m'oſte le ſouuenir
Que Brute ce heros vient de m'entretenir!
Arreſtez-vous mes pleurs, ſon adorable image
Vient defendre à mes yeux de vous donner paſſage,
Et vous, triſtes ſouſpirs, teſmoins de mon ſoucy,
Cedez à la vertu qui vous bannit d'icy,

Mais non, n'escoustez point ma requeste importune,
La vertu se plaindroit en pareille fortune.
Ie voy tout ce que i'ayme en danger auiourd'huy,
Brute & la liberté qui ne vit plus qu'en luy;
Toutesfois banissons ce mouuement de femme,
Ma naissance suffit pour instruire mon ame,
En vain irois-je ailleurs rechercher vn patron,
C'est assez que ie suis la fille de Caton,
Sus donc faisons paroistre à nos trouppes fidelles
Que ie brusle d'ardeur de combattre pour elles,
Et qu'auec son portraict mon pere a mis en moy
Vn desir violent de n'auoir point de Roy;
Monstrons que dans le choc des plus rudes alarmes
Ie sçay verser du sang aussi bien que des larmes,
Allons brauer la mort au camp des ennemis,
Et vengeons auiourd'huy les maux qu'ils ont commis:
Il ne m'importe point d'obtenir la victoire,
Mon sort est assez beau, ie n'ay que trop de gloire
Pourueu que combattant pour le peuple Romain
Ie meure comme Brute vne espée à la main:
Toy ne trauerse point ce conseil salutaire,
Aussi seroit-ce en vain qu'on m'en voudroit distraire;
Il est grand, il est iuste, & selon la saison.

LA COMPAGNE.

Mais vous ne dites pas qu'il choque la raison,

Madame

Madame, modereZ cette boüillante rage,
Pour mieux voir le danger où voſtre eſprit s'engage:
Quoy! ſommes-nous tombez en de ſi foibles mains,
Que vous n'eſperiez rien du ſalut des Romains?
Brute auroit-il perdu ſon courage heroïque?
Et ne pourroit-il rien pour noſtre Republique?
Non, il eſt toujours Brute, & comme ſes parens,
Il ne s'arme iamais ſans chaſſer des Tyrans;
I'eſpere quand à moy qu'il aura la victoire,
Mais voſtre grand deſſein que ſert-il à ſa gloire?
Et ſi l'executant vous rencontriez la mort,
N'auroit-il pas ſujet de blaſmer voſtre effort?

PORCIE.

On peut bien ſans mourir ſuiure cette entrepriſe.

LA COMPAGNE.

Mais ſi Brute mouroit, & que vous fuſſieZ priſe,
Que tout fut en butin aux Tyrans inhumains,
Quel regret auriez-vous de vous voir en leurs mains?
Et ſans pouuoir mourir vous ſçauoir condamnée,
D'eſtre dans voſtre ville en triomphe menée?
Le penſer ſeulement me fait trembler d'horreur,
Pour gauchir cét eſcueil, calmez voſtre fureur.

Madame & ſi le Ciel vous donne du courage,
Teſmoignez-en la force à brider voſtre rage:
Endurez ſans vous plaindre, & que jamais vos pleurs,
Ny voſtre deſeſpoir m'expriment vos douleurs:
C'eſt la lice d'honneur ou la vertu s'eſpreuue,
Et le port plus certain où le repos ſe treuue:
Outre que ſi le Ciel vous mal-traitte aujourd'huy,
Vous aurez plus de droict de vous plaindre de luy.

PORCIE.

En fin à tes raiſons ma fureur diminuë,
Comme aux rais du Soleil l'eſpeſſeur d'vne nuë:
Ie me laiſſe emporter à tout ce que tu veux,
Allons à Iupiter faire offre de nos vœux:
Et ſi nous le trouuons encor inexorable
A ſoulager les maux d'vn peuple miſerable,
Ie ſçay depuis long-temps quel ſera mon deuoir,
Mais qu'vn courroux ſied mal lors qu'il eſt ſans pouuoir!

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MARC ANTHOINE, LVCILLE, & deux de ses Chefs.

MARC ANTHOINE.

PVIS que c'est aujourd'huy qu'vn destin fauorable,
Nous promet de venger ce crime detestable,
La mort du grand Cæsar, le Phœnix des guerriers,
Prodiguons nostre sang pour gagner des lauriers,
Monstrons à ce Heros dans sa beatitude,
Que nous voulons mourir exempts d'ingratitude,
Et que iamais la paix n'esteindra nos combats,
Que plustost on n'ait mis tous ces meurtriers abas.
Quand Rome verseroit vn Ocean de larmes,
Qu'vn deüil perpetuel terniroit tous ces charmes,
Et que ses Citoyens n'y sçauroient plus rien voir,

Que de tristes objets couuerts d'vn cresse noir,
Ce seroit laschement honorer la memoire
De ce grand demy Dieu qui la combloit de gloire,
Qui maintenoit la paix dans vn si vaste corps,
Et parmy les plus grands des merueilleux accords.
En vain nos conjurez vantans la Republique,
Taxent la Royauté d'vn pouuoir tyrannique.
Il est vray qu'vn Estat qui se veut agrandir
Contre la Royauté, se doit toujours roidir:
Mais lors qu'il ne peut plus estendre son Empire,
Il faut qu'à ce bon-heur tout son effort aspire,
Comme le seul qui peut maintenir son pouuoir,
Et contenir les grands aux termes du deuoir.
Que si l'ambition dans son impatiance
Par vn ingrat effort foule cette puissance,
Dés l'heure il est perdu, son bras deuient perclus,
Et cessant d'obeïr, il ne commande plus.
Nostre Rome à ce point auoit besoin d'vn Maistre.
Et les euenemens nous le font bien connoistre,
Les peuples rebellez depuis cét attentat
Démembrent tous les iours les biens de son Estat:
Et comme nos desirs, nos forces diuisees,
Leur rendent contre nous les victoires aisees.
Ha! Brute desloyal, qu'auec peu de raison
Tu fondas le projet de cette trahison:
Tu deuois dire au moins la cause de ta plainte;

La bonté de Cæsar l'auroit bien-tost esteinte,
Et ton ressentiment eust esté satisfait,
Sans faire voir au iour vn si semblable effet,
Tu pouuois disposer de toute sa puissance,
Il n'eust iamais pour toy que de la complaisance;
Mesme iusqu'à ce point, qu'apres mille forfaits
On te pouuoit nommer l'objet de ses biens-faits:
Et tu meurtris encor ce Prince debonnaire,
Qui t'appelant son fils, se monstroit plus que pere:
Et regarde couler ce beau sang sans effroy,
Alors que ton poignard en rougissoit pour toy.
O temps! ô meurs! ô Dieux peu reuerés dans Rome!
O crisme d'vn Démon bien plûtost que d'vn homme!
Les autres conjurez, ont-ils eu moins de tort?
Cæsar les a sauuez, ils nous donnent la mort;
Semblables aux serpens qu'on voit en la Libye,
Qui tuent en naissant les autheurs de leur vie.
Ha lasches! si le Ciel a quelque soin de nous,
Vous sçaurez ce que peut sa haine & mon courroux.
Il n'a point fait de loy contre l'ingratitude,
Car la punition n'en peut estre assez rude:
Mais pourtant ie feray par mes inuentions
Vn juste chastiment de cent punitions.
Iamais les Dieux n'ont veu vengeance plus entiere,
Ma fureur s'esteindra plus tard que la matiere;

Les Manes de Cæsar en seront satisfaits,
Mais il est déja temps de passer aux effets.
Sus donc, braues Romains, chers enfans de Bellonne,
Si vous voulez gagner l'honneur d'vne Couronne,
Secondez mon dessein, qui juste autant que beau,
Mesme apres nostre mort, nous sauue du tombeau.

I. CHEF.

Nous n'auons pas plûtost resolu de vous suiure,
Que de venger Cæsar ou de cesser de viure,
Ainsi ne craignez pas qu'on ne iuge aujourd'huy
Qu'encore apres sa mort nous combatons pour luy.

II CHEF.

Les effets feront voir aux despens de ma vie,
Que mon cœur à ce bras inspire mesme enuie,
Cæsar merite bien de voir venger ses coups,
Et qu'on meure pour luy, puis qu'il est mort pour nous.

III. CHEF.

Braue & vaillant Cæsar, dont la mort auancée
Ne m'entretient iamais sans blesser ma pensée;
Tu connoistras bien-tost le dessein que i'ay fait,
D'affronter les dangers pour te voir satisfait.

MARC-ANTHOINE.

Mon cœur apres cela ne voit rien qu'il ne braue.

SCENE II.

MARC-ANTHOINE, le Medecin d'Octaue.

MARC ANTHOINE.

MAis que voudroit de nous le Medecin d'Octaue,
Son mal depuis hier seroit-il augmenté?

VN DE LA SVITE D'ANTHOINE.

Ie viens de le quiter en meilleure santé.

LE MEDECIN.

Si quelque bon succez nourrit ton esperance,
Change la desormais en parfaite asseurance,
Ie te viens anoncer de la part des Destins,
Que les Dieux sont pour nous, & contre ses mutins.
Pendant l'obscurité de la nuict precedente
Ie resuoy dans mon lict sur la guerre presente,
Attendant doucement qu'vn sommeil gracieux

M'eust ouuert le repos en me fermant les yeux,
Quand tout à coup l'esclat d'vne grande lumiere
A brillé dans ma tante, & frapé ma paupiere,
Pour en depeindre icy les plus petits rayons,
Ie n'ay dans mes discours que des foibles crayons;
Il suffit que les feus les plus beaux de la terre,
Les esclairs lumineux qui partent du Tonnerre,
Le Celeste flambeau qui donne la clarté,
Au pris de celle-la ne sont qu'obscurité;
Ie n'ay pas plûtost veu cette flamme impreueuë,
Que i'ay senty mourir l'vsage de la veuë,
Ma langue s'est noüée, & tous mes sens perclus
Ont exprimé l'estat d'vn homme qui n'est plus:
Mon esprit toutefois exempt de cette crainte
Au milieu des rayons, dont ma tante estoit peinte,
A veu la Majesté d'vne troupe de Dieux,
Et conneu par ces mots, cõme l'on parle aux Cieux,
"Amis du grand Cæsar vos victoires sont prestes,
"Le Ciel est sur le point de couronner vos testes,
"Et redonner la vie à l'Empire Romain,
"Cependãt leurs Decrets qui n'ont rien que de graue
"Pour destourner les maux qui menassent Octaue,
"Veulent qu'au Camp d'Anthoine on le porte demain.

La fin de ces discours a chassé ces lumieres,
Et remis dans mes sens leurs faussetez premieres,

Leur

Leur laissant toutefois quelque rauissement
Dans la reflexion de cét esuenement;
Reçoy donc cét aduis, & que ton ame instruite
Donne vne loy certaine à ta sage conduite.

MARC ANTHOINE.

Il est trop important pour estre à negliger,
Allons, le temps est court, il le faut mesnager.

SCENE III.

BRVTE, ses Soldats.

BRVTE.

EN fin, braues Romains, voicy l'heure oportune
Qu'on doit voir la Vertu surmonter la Fortune,
Et qu'il faut tesmoigner & de cœur & de mains,
Qu'on nous donne à bon droict le tiltre de Romains;
Voicy le iour heureux que l'on doit voir bannie
Par la mort du Tyran l'infame tyrannie,
Et qu'vn chacun de nous doit porter dans le sein
L'espoir de triompher en vn si beau dessein:
Car si le seul effort de maintenir sa gloire

Fait mesme dans la mort rencontrer la victoire,
Nous deuons aujourd'huy l'esperer beaucoup mieux,
Puis que nous combatons pour Rome & pour ses Dieux.
Quoy Rome endurera qu'vn homme la maistrise?
Elle à qui l'Vniuers a rendu sa franchise,
Et nous ces Citoyens qu'elle fit naistre Rois,
Suiurons vn Empereur & de nouuelles lois?
Mourons, mourons plutost que d'encourir ce blasme,
La mort n'a rien de dur que ce qu'elle a d'infame.
Vn corps extenué, dont la pasle couleur
Represente à nos yeux l'image du malheur;
Les habits & les pleurs d'vn amy pitoyable,
A de timides cœurs la rendent effroyable:
Mais comme auec raison on blasmeroit la peur
Qu'vn hõme conceuroit pour vn masque trompeur;
C'est exposer son ame à des justes censures,
De craindre de mourir pour des larmes futures.
La mort est naturelle, & ie ne pense pas
Qu'on ne souffre en naissant comme on souffre au trespas;
Encore nostre mort doit estre moins à craindre,
Qui nous laisse vn renom qui ne se peut esteindre.
Celuy-la vit toujours parmy les gens d'honneur,
Qui meurt en combatant pour le commun bon-heur;
Imitons en cela nos valeureux ancestres,

Que Rome a veu mourir pour n'auoir point de Maiſtres:
Et celuy qui domptant la Nature & les Rois,
Immola ſes enfans à l'honneur de nos lois.
C'eſt vn trop haut deſſein pour la puiſſance humaine,
De ſouſtenir le vol de noſtre Aigle Romaine;
Rome donne des loix, & n'en peut receuoir,
De peur que la vertu n'y perde ſon pouuoir:
Car vn peuple abattu ſous vn honteux ſeruage
Relaſche tous les iours de l'ardeur du courage:
Et comme le lyon qui ſe laiſſe enchaiſner,
Il perd dedans les fers le ſoin de dominer.
Ie tire auſſi de là l'eſperance certaine
De nous voir aujourd'huy Maiſtres de cette plaine,
Puis que tous les Romains qui voudroient l'empeſcher
Sont eſclaues, chetifs, & preſts à ſe cacher:
Outre que les exploits preſque au delà de l'homme
Se ſont faits ſeulement en combatant pour Rome;
Car les Dieux qui l'ont miſe en leur protection
Aſſiſtoient les autheurs dans leur affection.
Mais depuis que l'orgueil a bouffi le courage
De ceux qui pouuant tout, ont voulu dauantage,
Et fait qu'encontre Rome ils ſe ſont rebellez,
On n'en a iamais veu des actes ſignalez,
Sinon quand de nos Dieux la ſageſſe ſupreſme

Arma leurs propres mains pour se defaire eux-mesmes;
Et que dans ce combat si triste & si mortel
L'vn d'eux fut la victime, & Pharsale l'autel:
Car lors pour espargner les coups de nostre espée
Le Ciel fit que Cæsar nous sauua de Pompée,
Sçachant que son orgueil apres vn tel effort
Le precipiteroit dans les mains de la mort,
Et que contre ceux-cy nos forces reposées
Pourroient trouuer apres des routes plus aisées.
Mais ie raisonne en vain, que sert-il de parler?
Vous courez au combat, vous y voulez voler;
Et malgré les efforts des troupes infidelles,
Esteindre dans leur sang le feu de nos querelles,
Sçachant qu'vn braue cœur ne peut iamais perir
Dedans le beau dessein de vaincre ou de mourir.
Et bien, allons amis, certains que nostre gloire
Remplira l'Vniuers apres cette victoire,
Si tous d'vn mesme accord nous y voulons courir
Auec ce beau dessein de vaincre ou de mourir,
Le Demon qui regist le sort de nostre Empire,
Ne souffrira iamais que nous ayons du pire,
Et de tout son pouuoir nous viendra secourir,
Si nous auons dessein de vaincre ou de mourir;
Les vœux que le Senat pousse en cette occurance
Verront recompenser leur sainte violance,

Et tant de pleurs qu'il verse en fin pourront tarir,
Si nous auons dessein de vaincre ou de mourir,
Que si trop longuement ie parle en cette sorte,
C'est l'amour du païs qui me presse & m'emporte,
Resistons luy pourtant, & sans plus discourir,
Qu'il agisse au dessein de vaincre ou de mourir.

I. CHEF.

Quand le ressentiment des libertez rauies
Ne nous forceroit pas à prodiguer nos vies,
Ton discours sur mon cœur a fait vn tel effort,
Qu'il me tarde déja d'estre vainqueur ou mort.

II. CHEF.

De moy quelques succez que le Ciel nous prepare,
La constance toujours me seruira de phare,
Et malgré les escueils ie trouueray le port
Dans cét ardent desir d'estre vainqueur ou mort.

III. CHEF.

Vos desirs sont les miens apres ce qu'a dit Brute,
Il n'est rien que ie n'ose & que ie n'execute;
L'honneur, la liberté, Rome, l'Estat mal sein,
Tout nous porte aujourd'huy dans vn si beau dessein.

BRVTE.

Ie voy ces lasches cœurs qui rougissent de honte,
Pour auoir de leur honneur tenu si peu de compte;
Mais il est déja temps que chacun à son rang
Aille faire rougir ses armes de leur sang.

SCENE IV.

PORCIE, sa Compagne.

PORCIE.

DEmons qui conduisez l'ordre des Destinées,
Si Rome doit flechir sous le joug des Tyrans,
Commandez à la mort de trancher mes années,
Ou me donnez le cœur d'imiter mes parens.
Rome qui commandois ce que le monde enfere,
Voudrois-tu subsister apres cét accident?
Abysme toy plûtost au centre de la terre,
Cét effort genereux te sauue en te perdant.
Demoly les Autels de ces Dieux de fumée,
Que leurs Temples brisez tesmoignent aux Neueux
Qu'apres auoir en vain leur force reclamée,
Tu sceus venger au moins la perte de tes vœux.

Tyrans presomptueux dont l'audace effrontée
S'efforce d'vsurper vn bien si precieux,
Vous courez obstinez au feu de Promethée,
Qui doit faire rougir vos cœurs ambitieux.
Et moy dois-je douter qu'apres vn coup si rude
Rien me puisse empescher de courir à la mort,
Si mon pere fuyant la mesme seruitude
Malgré tous ses Soldats fut maistre de son sort.

SCENE V.

LA COMPAGNE, PORCIE,

LA COMPAGNE.

MAdame, en cét instant tous les Soldats en armes
Commencent le combat qui doit finir vos larmes;
On n'entend rien que cris & que gemissemens,
Vous diriez que le Ciel confond les Elemens:
Les traits volans en l'air par vn confus rencontre
Empeschent le Soleil de voir ce qu'il nous monstre:
Déja venus aux mains, les nostres plus hardis
Tesmoignent d'estre encor ce qu'ils furent jadis,

S'il vous plaist de les voir, vous le pourrez sans peine,
Du haut de ce rocher qui commande à la plaine,
I'en viens tout maintenant pour vous en aduertir,
Croyant que cét objet vous pourroit diuertir.

PORCIE.

Obseruez sans danger l'ordre des deux armées,
Par la haine & l'honneur au combat animées,
C'est vn plaisir fort doux dans vn cœur arresté,
Qui voit sans interest l'vn & l'autre costé:
Mais represente toy la course vagabonde
D'vn vaisseau que deux vents balottent dessus l'onde,
Et tu verras l'estat d'vn courage offensé,
Qui dans l'vn des partis se trouue interessé;
Suiuant que l'ennemy s'auance ou qu'il recule,
Tantost la peur le glace, ore l'espoir le brusle,
Il attaque, il defend, & pour ferme qu'il soit,
Il est aussi flotant que le combat qu'il voit.

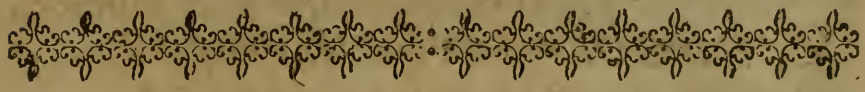
LA COMPAGNE.

Vn esprit du commun pourroit souffrir à l'heure;
Mais le vostre, Madame, a la trempe meilleure,
Outre que s'il faut croire aux promesses des Dieux,
Vous verrez aujourd'huy Brute victorieux.

PORCIE.

PORCIE.

Les Dieux me ſont ſuſpects depuis que leur cholere
En faueur d'vn Tyran arma contre mon pere;
Allons y toutefois, & par nos actions
Teſmoignons qu'vn grand cœur dompte ſes paſſions.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CASSIE, TITINE, PINDARE, DEMETRIE.

CASSIE.

'EN eſt fait, chere Rome, il faut rendre les armes,
Et taſcher d'eſpargner ton ſang auec tes larmes;
Il faut s'humilier aux pieds d'vn Empereur,
A ce nom ſeulement ie friſſonne d'horreur:
Mais quoy le ſort le fait, ce grand Maiſtre des choſes

Veut voir ton changement dans ses metamorph.
Flechy donc, grande Reyne, & ne t'offenses pas
D'vn conseil que ie donne, & que ie ne prens pas,
Mon dessein y resiste, & ie veux mourir libre,
Puis qu'il plaist au Destin que ie cesse de viure;
Mais apres vn eschet si grand & si fatal
N'idolastre iamais les autheurs de ton mal,
Tesmoigne leur plûtost qu'il n'est rien de si rude
Que le joug insolent qui fait ta seruitude;
Et peut-estre qu'vn iour Brute ressuscité
Te rendra le bon-heur auec la liberté:
Et vous, mes chers amis premiers dans mon estime,
Monstrez en cét endroit que l'honneur vous anime,
Et que l'injuste effort d'vn insolent vainqueur
N'e vous a pas osté la force ny le cœur:
Mais sur tout que la foy que vous m'auez jurée
Au dela du bon-heur peut porter sa durée,
Ie ne desire pas que vous trempiez vos mains
Dans le barbare sang de nos Tyrans Romains:
Ie ne demande pas que vous alliez en Thrace
Pour refaire vne armée, & choquer leur audace;
Ce seroit vainement heurter contre le sort,
Mais ie veux seulement qu'on me donne la mort,
C'est par cette action que ie dois reconnoistre
Qui de vous ayme mieux le salut de son Maistre:

Comment à ce discours vous changez de couleur,

TITINE.

C'est trop precipiter vn extreme malheur,
Que sçait-on si le Ciel à Brute fauorable,
Vous reserue à tous deux vn sort plus honorable.

CASSIE.

Mais d'ailleurs que sçait-on si mort cõme vaincu
Il ne me blasme point de l'auoir survescu?

TITINE.

Ces soupçons esclaircis i'offre vous satisfaire,
Cependant laissez moy le soin de cét affaire,
Ie m'en vay dans son camp, & si ie ne meurs pas
Vous apprendrez bien-tost sa vie ou son trespas.

CASSIE.

Tu hazardes beaucoup.

TITINE.

Nul danger n'espouuante
Ceux qui sont pour Cassie & pour Rome mourante.

PINDARE.

I'approuue ce conseil.

DEMETRIE.

Et ie l'estime aussi.

CASSIE.

Va donc, mais souuien toy que ie t'atens icy.

TITINE.

La mort seule pourra me fermer le passage,

CASSIE.

I'estime fort Titine, il est vaillant & sage,
Mais cependant gagnons le haut de ce rocher,
Pour mieux voir si quelqu'vn nous voudroit approcher.

SCENE II.

BRVTE, & deux autres.

BRVTE.

LEs Tyrans sont vaincus, & nostre chere terre
Va trouuer son repos dans la fin de la guerre.
Vn injuste dessein ne se peut maintenir,

Les Dieux ſont bien clemens, mais ils ſçauent punir:
Juſqu'icy nos Tyrans enflez de vaine gloire,
Ont creu de gagner tout auec cette victoire,
Et nos pauures Romains non ſans grande raiſon,
Ont creu de rencontrer chez eux vne priſon:
Mais aujourd'huy le Ciel pour terminer nos plaintes,
Rabat leur eſperance, & diſſipe nos craintes.
Octaue dans ſon lict a trouué le tombeau,
Indigne qu'il eſtoit d'vn traitement plus beau;
Et la pluſpart des ſiens eſtendus ſur la poudre,
Ont creu que Iupiter nous ayd oit de ſa foudre.
Caſſie a...

I. CHEF.

L'vn des ſiens s'en vient parler à vous.

SCENE III.

BRVTE, TITINE.

BRVTE.

LEs Tyrans ſont vaincus.

TITINE.

Ils sont vainqueurs pour nous.

BRVTE.

O Dieux iustes & bons! est-ce donc la coustume
De ne gouster iamais de bien sans amertume?
Mais Cassie...

TITINE.

Il attend apres vostre secours,

BRVTE.

D'où prouient ce malheur, fay nous en le discours.

TITINE.

Soudain que le signal fit partir nos armées,
On les vit pesle & mesle au combat animées;
Car l'honneur excité par le feu du courroux,
Les faisoit à l'enuy precipiter aux coups:
Nostre Chef le premier au milieu de la presse
Estale sa valeur, signale son adresse:
L'ennemy voit par tout des effets de son bras,
Et la mort suit toujours la trace de ces pas;
Chacun à son exemple alume son courage,
Auec tant de ferueur, qu'il va iusqu'à la rage.

L'ennemy s'en estonne, & son esprit en deueil
Tremble que ces desseins ne trouuent vn escueil:
La mort volle par tout, le sang auec les larmes
En mille endroits diuers se mesle en ces alarmes.
Tout fremit, tout se plaint, les morts & les blessez,
Gisent confusement l'vn sur l'autre entassez.
Dans ce sanglant carnage icy l'vn s'éuertuë
D'arracher de son corps la fleche qui le tuë,
Et là l'autre retient par de foibles efforts
Son sang que mille coups font sortir de son corps.
Nous nous vantions déja d'vne heureuse victoire,
Quand l'ennemy fasché de voir perdre sa gloire,
Et de se voir presser auec tant de fureur,
Ralume dans le sang sa premiere vigueur:
Ce fut lors que la mort en mille endroits pressée
Se craignist elle mesme, & fut souuent blessée.
Ce fut lors que l'Enfer fit voir en abregé
Ce qu'il a de plus noir & de plus enragé.
Ce fut lors qu'on craignit que le Ciel en colere
Voulut noyer de sang l'vn & l'autre Emisphere,
Et que Bellonne mesme herissant ses cheueux
Arresta sa fureur pour recourir aux vœux:
L'asseurance & la peur à trauers la fumée
Repasserent cent fois de l'vne à l'autre armée,
Et la victoire errant en ce danger mortel
Douta qui resteroit pour luy faire vn Autel.

Fort long-temps ce combat dura de cette ſorte,
Sans que l'vn ſoit vainqueur, ny que l'autre l'emporte:
Mais en fin nos Soldats ſe ſentans fort preſſez,
Et des premiers efforts extremement laſſez:
Malgré tous les conſeils que noſtre Chef leur donne
Laiſſent choir en fuyant leur premiere Couronne,
L'ennemy les pourſuit, & peint auec leur ſang,
En mille, en mille endroits la honte ſur leur flanc,
Iuſqu'à ce que craignant qu'ils tournaſſent viſage,
Et que le deſeſpoir leur rendit le courage,
Anthoine commandat que l'on ſe retirat,
Content d'auoir gagné la place du combat:
Caßie craint depuis qu'vne meſme auanture
Vous ait fait dans le ſang trouuer ſa ſepulture,
Ou que pour eſchaper aux Tyrans des Romains,
Vous ayez contre vous armé vos propres mains:
C'eſt pourquoy ſon eſprit touché de meſme enuie,
A deſtiné ce iour pour la fin de ſa vie:
Et ſi vous deſirez d'auancer ſon treſpas,
Il faut partir bien-toſt, & marcher à grands pas.

BRVTE.

La nonchalance icy ſeroit bien criminelle,

TITINE.

TITINE.

Ie m'en vay luy porter cette heureuſe nouuelle.

BRVTE.

Nous te ſuiurons de prés, ie voy dans ce malheur
Que iamais le plaiſir ne va ſans la douleur,
Ie ne crain pas pourtant que l'ennemy ſe vante,
Ny que pas vn de vous en prenne l'eſpouuante;
Puis qu'en comparaiſon de la perte qu'il fait
La noſtre mediocre eſt vn gain en effet,
Mais il eſt déja temps que i'aille vers Caſſie,
Remettant à tantoſt l'heure de voir Porcie.

SCENE IV.

CASSIE, PINDARE, ET DEMETRIE.

CASSIE.

QVoy, ie voy l'ennemy qui s'en vient à grands pas,
Et vous voulez encor differer mon treſpas?
Vous n'aimaſtes de moy que ma bonne fortune,
Car depuis mon malheur, ma voix vous importune;

Le ſoin de m'obeïr ne vous ſemble plus cher,
Et vous eſtes pour moy plus durs que ce rocher:
Ingrats à quel deſſein, eſt-ce pour me remettre
Es mains de l'ennemy, & me donner vn Maiſtre?

PINDARE.

Vous ſoupçonnez à tort noſtre fidelité,
Mais ce treſpas me ſemble vn peu precipité,
Titine.

CASSIE.

Ha! ce ſeul nom m'eſt vn ſujet de rage,

PINDARE.

Qui reuiendra bien-toſt calmera cét orage.

CASSIE.

Ie l'ay precipité dans l'excez du danger,
Mais bien-toſt par ma mort il ſe verra venger.
Sus donc, ne tardez plus, contentez mon enuie,
Vous me tuez cent fois en me donnant la vie.
Quoy, vous baiſſez les yeux, mouuemẽs imparfaits,
Demetrie, Pindare, où ſont donc mes bien-faits?
Ie vous ay rendus francs, & voſtre ingratitude
Me veut laiſſer croupir dedans la ſeruitude,
Inſenſibles, cruels, pour eſtre malheureux,
Ne ſuis-je plus en droit de dire ie le veux?

PINDARE.

Deuoirs, faueurs, bien-faits, liberté redonnée,
Venez vous presenter à mon ame obstinée;
Chassez ces mouuemens de tendresse & d'amour,
Et que l'obeïssance y domine à son tour.
Mes vœux sont exaucez, cher Maistre ie vous cede,
Et puis que vostre bien depend de ce remede;
Quoy que ce lache cœur y souffre du combat,
Ie veux estre meurtrier pour n'estre pas ingrat:
Mais si dans vostre esprit la pitié trouue place,
Jusques apres cela ce qu'il faut que ie face,
Et de combien de morts pour vne seule mort
Cét acte me prepare à ressentir l'effort,
Faire mourir celuy de qui ie tiens la vie,
Qui seul peut affranchir nostre Rome asseruie,
Que ie perde celuy que la faueur de Mars
A mille fois sauué du milieu des hazards:
Et bref qu'en vn moment ie defasse vn ouurage,
Que des siecles ont fait pour honorer nostre âge,
Mon Maistre, mon Seigneur, seul apuy du païs,
Ha! que ie suis brutal si ie vous obeïs.

CASSIE.

Tous ces foibles discours offensent mon courage,

Icy l'amour me nuit, & la pitié m'outrage,
Si toutefois on peut donner des noms si saints
Au profane mespris qui choque mes desseins,
Pindare tu me hais en m'aymant de la sorte,
Ie ne sçaurois suruiure à la liberté morte:
Ouure moy l'estomach, mais tu jettes ce fer
Qui me deuroit ouurir la porte de l'Enfer,
Peut-estre que ta lame aux ennemis fatale
Frapant contre vn amy, craint d'estre desloyale
Si c'en est le sujet, pousse la hardiment,
Tu m'as fait ennemy par ton retardement:
Mais pour ne pas troubler son visage ordinaire,
Tien, voicy ce poignard qui t'offre de le faire,
Aussi depuis long-temps choisi pour ce dessein,
Il en seroit jaloux s'il ne m'ouuroit le sein.

DEMETRIE.

Puis-je voir acheuer vn acte si barbare?

CASSIE.

Ne differe donc plus braue & sage Pindare,
Il a rougi du sang du Tyran des Romains,
Lors que dans le Senat il mourut par nos mains.

PINDARE.

Puis que dans ce dessein vostre ame est obstinée,

Et que ie dois ceder à cette Destinée,
Ce coup en vous perçant me va percer le cœur.

CASSIE.

Adieu, ne suy iamais le party du vainqueur.

PINDARE.

Que dois-je deuenir apres vne auanture,
Dont l'effroyable objet fait trembler la Nature?
Faut-il que ce poignard apres vn tel forfait
Laisse encore durer le meurtrier qui l'a fait?
Ouy, qu'il viue l'ingrat, puis qu'vne mort soudaine
Pour expier son crime auroit trop peu de peine,
Qu'il viue, mais viuant que ses cuisans remorts
L'exposent tous les iours à de nouuelles morts.

DEMETRIE.

Ie veux ceder au temps, & tarissant mes larmes
Porter aux ennemis ces malheureuses armes,
Peut-estre cét objet disposera leurs cœurs
A n'vser pas sur moy du pouuoir des vaiqueurs.

SCENE V.

TITINE.

POuroit-on iuſtement m'accuſer de pareſſe?
Mais d'où vient que ie tremble & que le poil
me dreſſe?
N'auons nous pas encor dequoy brauer le ſort,
Puis que Brute eſt vainqueur, quel eſt cét homme
mort?
Sans doute vn malheureux qui bleſſé dans la plaine
S'eſt traiſné iuſqu'icy pour y finir ſa peine:
Voyons-le de plus prés, O trop injuſtes Dieux!
Quel deplorable objet monſtrez-vous à mes yeux!
Caßie eſt-ce donc vous que la mortelle Parque
Vient de precipiter dans l'infernalle Barque?
O rage! ô deſeſpoir teſmoins de ce forfait!
De grace apprenez moy qui le peut auoir fait:
Mais quoy ie les connoy ces ames mercenaires;
Ces laſches afranchis, ces cruelles viperes,
Pour gagner le Tyran qu'ils croyoient abſolu,
Ont acheué ce coup ſans qu'il l'euſt reſolu.
Ha traiſtres! ſi Cæſar n'eſt pas déraiſonnable,
Il punira ſur vous ce meurtre abominable:

Le bien qu'il doit tirer de voſtre trahiſon
Ne l'empeſchera pas d'en auoir ſa raiſon:
Pour moy dont le depart facilita ce crime,
Ie veux à ma fureur me choiſir pour victime,
Afin que mon eſprit iuſtement affligé
Ne me reproche pas de ne m'eſtre vengé,
Et qu'on puiſſe trouuer au Temple de memoire
Que ie fus innocent d'vne action ſi noire.
Sus donc mourons, mon cœur, certain que le treſpas
Peut faire ſeulement que nous ne mourons pas.
Ha Brute!

SCENE VI.

BRVTE VN CHEF.

BRVTE.

QVelle voix vient de ſe faire entendre?

TITINE.

Celle d'vn innocent que la parque va prendre.

VN DE LA SVITE DE BRVTE.

O malheur ſans pareil! Caßie eſt außi mort.

BRVTE à part ſoy.

Il faut diſſimuler.

VN DE LA SVITE.

O dure loy du ſort!

BRVTE.

Les hommes courent tous vne meſme auanture,
Par cét ordre fatal preſcrit par la Nature;
La mort void d'vn meſme œil les Bergers & les Rois,
Et tout également ſuccombe ſous ſes lois.
Ne murmurez donc plus, mais reprenans courage,
Eſperez le repos de la fin de l'orage:
Par de diuers moyens le Ciel peut ſecourir,
Caßie eſtoit vn homme, il deuoit donc mourir,
En tuant vn Tyran on a peu ſauuer Rome,
Mais on ne la pert pas dans la perte d'vn homme;
Car bien que la grandeur des puiſſans attentats
Semble eſtre le pilier qui ſouſtient leurs Eſtats;
Si le Ciel n'eſt l'Atlas de ces lourdes machines,
Bien-toſt tout leur eſclat ſe change en des ruines.

Quand

Quand de tous nos Soldats le dessein peruerty
Voudroit fauoriser le contraire party.
Et quand le monde entier s'armeroit pour Octaue,
Si le Ciel est pour nous, il sera nostre esclaue,
Il verra que l'orgueil ne le monte si haut
Que pour luy procurer vn plus funeste saut;
Celuy qui des Geans ne fit qu'vn peu de poudre,
Garde le mesme bras qui leur lança la foudre,
Et n'a point relaché de son aduersion,
Pour ces Monstres boufis de trop d'ambition,
Il se sert quelquefois de nous & de nos armes
Pour respandre du sang, & pour tarir des larmes:
Mais s'il voit que nos bras ne sont pas assez forts,
Soudain il a recours à de meilleurs efforts;
Il inspire la peur dans la troupe ennemie,
Qui bien-tost en fuyant se noircit d'infamie,
Et sans sçauoir pourquoy craint si fort le trespas,
Que les plus fiers torans ne l'aresteroient pas.
Amis, esperons tout de la faueur Celeste,
Nous n'auons rien perdu puis que cela nous reste,
Cassie est à present le butin du trespas,
Mais les Dieux sont viuans & nous auons des bras;
Cependant quand la nuict mettra sa robbe obscure,
Portez sans bruit ce corps dedans la sepulture,
Et i'espere demain par ma langue & mes mains
De redonner le cœur & Rome à nos Romains.

ACTE QVATRIEME.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, MARC ANTHOINE.

OCTAVE.

TOVS ceux qui cõme nous combatent pour la gloire,
Se peuuent asseurer d'emporter la victoire,
Les Dieux ne choquent point vn dessein genereux,
A plus forte raison quand il n'est que pour eux,
La mort du grand Cæsar appele leurs justices,
A punir son autheur auec tous ses complices,
Et ie croy qu'à l'instant que ce coup fut donné
Contre les criminels leur cholere eust trouué,
S'ils eussent peu choisir la flamme d'vn Tonnerre,
Qui n'eust pas auec eux bruslé toute la terre:
Mais ne pouuans agir auec vn moins puissant,
Ny perdre ces meurtriers sans perdre l'innocent:

Ils veulent que nos mains en fassent la vengeance,
Et purgent ce païs de cette noire engeance,
Et ça leur volonté s'explique heureusement,
Et vostre valeur fait ce doux euenement.

ANTHOINE.

Vos vœux mieux que mon bras me l'ont rendu possible.

OCTAVE.

Ha cette flatterie est vn peu trop visible!
Chacun sçait comme quoy vous auez combatu.
Mais vn cœur genereux doit cacher sa vertu.

ANTHOINE.

C'est pourquoy tous les iours vous nous cachez la vostre.

OCTAVE.

Ie vous respondroy bien si vous estiez vn autre,
Mais dans les complimens comme dans les combats,
Il faut à vostre abord mettre les armes bas.

ANTHOINE.

Ce Soldat de retour porte sur le visage
Les signes euidens d'vn funeste presage.

SCENE II.

LE SOLDAT, ANTHOINE, OCTAVE.

LE SOLDAT.

LE ſenſible regret où le fort me reduit
D'eſtre cõtraint à dire vn mal qu'il a produit,
Eſtouffe ma parole, & m'auroit oſté l'ame,
Si ie n'euſſe enuers vous aprehendé du blaſme.

OCTAVE.

Quoy Brute ſeroit-il de mes troupes vainqueur?

LE SOLDAT.

C'eſt là le trait mortel qui me perce le cœur.

ANTHOINE.

Tandis qu'Octaue & moy porterons vne eſpée,
On la verra toujours contre Brute occupée;
Ce traiſtre ne ſçauroit éuiter noſtre fer,
Et nous l'irions chercher iuſque dedans l'Enfer:
Pourſuy-

LE SOLDAT.

Le ſouuenir d'vn ſi ſanglant carnage,
Met mon ame en deſordre & glace mon courage,
Iamais le Ciel n'a veu tant de corps renuerſez,
Et la mort aſſouuie a crié, c'eſt aſſez.
Soudain que l'ennemy commença de paroiſtre,
Nos Soldats animez par la haine du traiſtre,
Teſmoignent à l'enuy ce que peut le courroux,
Quand la haine & l'honneur en excitent les coups;
L'ennemy d'autre part courant à la meſlée
Oppoſe à leurs efforts ſa valeur ſignalée;
Les dards greſlent par tout, & les plus auancez
En croyant de bleſſer, ſont eux-meſmes bleſſez;
L'air n'eſt plus eſclairé que d'vne lueur ſombre,
La pouſſiere & les traits les font combatre à l'ombre,
On ne ſçauroit iuger quels ſeront les vainqueurs,
Tous paroiſſent égaux & de bras & de cœurs.
En fin laſſé de voir la victoire en balance,
L'ennemy fond ſur nous auec tant d'inſolence,
Qu'on euſt dit à le voir les armes à la main,
Qu'il menoit auec luy tout l'Empire Romain.
Tout meurt à meſme inſtant, on ne voit point d'eſpée
Qui du ſang des Romains ne paroiſſe trempée,
Nos Soldats à genoux implorans les vainqueurs:
Mais helas c'eſt en vain! la rage eſt dans leurs cœurs;

Tel pour l'innocenter voudroit ouurir la bouche,
Qui sent ouurir son cœur par le fer qui le touche;
Et tel autre en fuyant tâche à prendre party,
Qu'il void d'vn coup mortel son dessein diuerty.
L'horreur seme par tout vne froide fumée
Qui glace le courage à nostre pauure armée,
Des longs gemissemens fendent l'air d'alentour,
Le Soleil de regret voudroit haster son tour:
Le sang coule par tout, on ne voit point de terre
Qui ne porte en son front les marques de la guerre:
Icy deux vrais amis sur le poinct de leur mort,
Pleurent en s'embrassant la rigueur de leur sort.
Icy le pere void son fils dessus la poudre,
Et dépite le Ciel pour attirer sa foudre.
Icy par des regrets qui fendroient vn rocher,
Vn fils pleure la mort de ce qu'il eust plus cher.
Icy dedans le sang mille blessez se noyent,
Implorans la faueur de tous ceux qui les voyent.
Et bref il est par tout tant d'objets de terreur,
Que ie croy que l'Enfer en frissonna d'horreur:
Brute bien-tost apres fit cesser le carnage,
Et receust à mercy les restes du naufrage.
Que puis-je dire encor, sinon que le Soleil
Ne vit iamais çà bas vn desordre pareil?
Et que si les grands Dieux sont pour nostre iustice,
Ils ont fort peu de force, ou beaucoup de malice.

OCTAVE.

Ha! pourquoy dans la fin de ces tristes discours,
Ne puis-je rencontrer celle-la de mes iours?
Destins injurieux, fortune, parque, enuie,
Rendez moy mes Soldats, ou rauissez ma vie;
Ennemis de mon bien au lieu de me guerir,
Vous deuiez trauailler à me faire mourir,
Aussi bien le regret où ce malheur m'abysme,
Persuade à mon cœur que ma vie est vn crime.
Helas! vit-on iamais Prince plus mal traitté!
Ie rencontre la mort lors que i'ay la santé:
Donc ie ne verray plus tant de braues gens darmes,
Que mon seul interest portoit dans les alarmes.
Donc sans ses compagnons Octaue durera,
Et les membres perdus le Chef subsistera?
Ha! non mes chers amis, n'ayez point cette doute,
Vostre trespas m'apprend vne mortelle route:
Et si durant vos iours vous suiuites mon sort,
Au moins ie vous rendray la pareille en ma mort:
Mais ne connoy-je pas que la douleur m'emporte?
Iamais vn general ne parla de la sorte:
Et lors que le destin luy donne des malheurs,
Il songe la vengeance, & non pas à des pleurs;
Prenons donc desormais ce party legitime,
Que Brute & tous les siens nous seruent de victime;

Ramaſſons promptement le debris de nos gens,
Et ſauuons aux Deſtins le tiltre de changeans.
Ombres de mes amis, Manes de ma Nobleſſe,
Ce bras vous vengera du mutin qui vous bleſſe:
Et deſſus les Cyprés qui couurent vos guerriers,
Cette lame fera refleurir des lauriers,
L'aſtre de la clarté vient d'vne grote noire,
Et le malheur ſouuent donne l'eſtre à la gloire,
Les Dieux aymoient Cæſar, & ne pouroient ſouffrir
De voir viure long-temps ceux qui l'ont fait mourir.

ANTHOINE.

S'ils euſſent eu deſſein de choquer noſtre enuie,
Octaue dans ſon camp auroit perdu la vie,
Et mes Soldats & moy par vn meſme deſtin
Aurions dans le combat rencontré noſtre fin:
Mais ils ſauuent ce Prince, & me donnent la gloire
D'emporter ſur Caſſie vne belle victoire;
Si bien qu'à balancer ce rencontre fatal,
I'eſtime que le bien l'emporte ſur le mal;
J'ay de mes bataillons enſanglanté la terre,
Et porté dans ſon camp le foudre de la guerre,
Luy ſeul s'eſt garanty d'vn funeſte treſpas.

SCENE

SCENE III.

DEMETRIE, OCTAVE ET ANTHOINE.

DEMETRIE.

ET ces armes pourtant ne le teſmoignent pas.

OCTAVE.

O Dieux! ſeroit-il vray qu'il ne fut plus en vie?

ANTHOINE.

Par vn diſcours plus clair contentez noſtre enuie.

DEMETRIE.

Qui conſiderera mon Eſtat & mon ſort,
Il pourra bien iuger que ce grand homme eſt mort;
Tandis qu'il a veſcu i'euſſe creu faire vn crime
De donner qu'à luy ſeul mon cœur & mon eſtime,
Au lieu qu'en cét eſtat ie vien vous reuerer,
Comme des Rois vainqueurs que tout doit adorer.
Vn bon cœur que les Dieux ont rangé ſous vn Maiſtre,
S'il ne le ſuit par tout, s'acquiert le nom de traiſtre:

Mais alors que la mort en a fait son butin,
S'il a du iugément il change de destin.
Pendant que les Romains sous vn guerrier si braue
Se defendoient des noms de captif & d'esclaue,
Ie croyois que bien-tost cedans à nostre loy,
Vous démordriez de ceux d'Empereur & de Roy;
Ie pensois que iamais la puissance de Rome
Ne se deuoit ranger aux volontez d'vn homme,
Et qu'on verroit bien-tost ses plus grands ennemis
Faire hommage à la main qui les auroit sousmis:
Mais depuis qu'il est mort, ie croy que tout se bande
A rendre tous les iours vostre gloire plus grande,
Et que dans peu de temps les peuples esbahis
Viendront dessous vos loix asseruir leur païs;
Moy pour ne pas troubler dans ces metamorphoses,
Cét ordre merueilleux que prennent toutes choses,
Sçachant qu'on ne le peut sans estre criminel;
Ie viens pour vous offrir vn seruice eternel,
Trop heureux si ie puis en faueur de ces armes
Obtenir vne place au rang de vos Gendarmes.

OCTAVE.

Icy les gens d'honneur peuuent trouuer vn port
Qui les met à couuert des orages du sort.

ANTHOINE.

Caualiers, vos desirs ont vn effet propice,
Vous aurez cette place, & rendez nous seruice.

DEMETRIE.

O Dieux! qui connoissez mon amour mieux que moy,
Venez parler de grace en faueur de ma foy,
Ou si vostre grandeur repugne à cét hommage,
Inspirez à ma bouche vn celeste langage,
Pour dire à ces Seigneurs combien ie suis heureux,
Si le Destin permet que ie meure pour eux.

OCTAVE.

Puis que Cassie est mort, ie croy qu'en asseurance
Nous pouuons assembler toute nostre puissance,
Pour suiure l'ennemy tandis qu'il est troublé.

ANTHOINE.

Allons le proposer au Conseil assemblé.

SCENE IV.

PORCIE.

PRotecteurs de la liberté,
Grands Maistres de la destinée,
Dont la puissance n'est bornée
Que par la seule volonté.
O Dieux! apres cette victoire
Ie veux celebrer vostre gloire,
Et dessus vos autels où fumera l'encens,
Faire que le sang des Victimes
Laue desormais tous les crimes
Que i'ay nagueres faits de vous croire impuissans.
Par le mesme effet de bonté
Qui fait prosperer nostre guerre,
Iusques icy vostre Tonnerre
A souffert mon impieté:
I'adore vos faueurs extremes,
Et me repens de ces blasphemes,
Dont ma bouche a voulu noircir vos Majestez,
Mon ame est aujourd'huy plus saine,
Ie n'ay plus contre vous de haine,
Elle s'en est allée auec vos cruautez.
Brute, l'honneur de nos guerriers

Parmy le ſang & le carnage,
Vient de ſignaler ſon courage,
Et de ſe couurir de lauriers:
Dans cette publique alegreſſe
On idolatre ſa prouëſſe:
Et tous nos Citoyens encenſent à ſon bras,
Grands arbitres de noſtre vie
Souffrez ces honneurs ſans enuie,
Celuy qui les reçoit ne vous les rauit pas.
Ce Heros auec des reſpects
Admire voſtre prouidence,
Et connoiſt en cette occurance
Que peuuent vos diuins aſpects.
O Majeſtez que ie reuere!
Que vos decrets ont de myſtere,
Et qu'on preuoit bien mal ce qu'ils ont arreſté,
Pour de ſageſſes ſi profondes
La raiſon n'euſt iamais de ſondes,
Et le plus clair eſprit n'eſt rien qu'obſcurité,
Naguere Octaue dans le port
S'imaginant noſtre naufrage
Menaçoit Rome de ſeruage,
Et tous nos Citoyens de mort:
Cette groſſe & ſuperbe armée
Faiſoit dire à la Renommée
Que tout deuoit flechir ſous ſes puiſſantes loix,

Et que nos bandes diſſipées
Ne ſeroient bien-toſt occupées
Qu'à faire des bouquets pour couronner des Rois.
Cependant ils ſont abatus,
Leur orgueil n'eſt plus que fumée,
Et le débris de leur armée
Eſleue vn troſne à nos vertus;
Le camp d'Octaue eſt noſtre proye,
Ses feux, ſont ceux de noſtre joye,
Sa honte eſt noſtre honneur, ſa nuict noſtre flambeau.
Son ſang eſpandu nous anime,
Et par vn deſtin legitime
Nous trouuons noſtre vie au fonds de ſon tombeau.

SCENE V.

BRVTE, ET PORCIE.

BRVTE.

EN fin ie voy qu'vn iour vous baniſſez la plainte,

PORCIE.

Ie ne me plains iamais ſans des ſujets de crainte,

Et ie croy qu'aujourd'huy i'ay rencontré le point,
Où ſans ſtupidité ie puis ne craindre point.
Vous voir victorieux, quoy ſeroit-il poſsible
Qu'encor à la douleur mon ame fut ſenſible?
Non Brute, il eſt certain qu'en l'eſtat où ie ſuis,
Mon cœur ſeroit ingrat s'il auoit des ennuis;
Dans le reſentiment de mon bon-heur extreme
Ie commence de voir que ie deuiens moy-meſme,
Voſtre gloire me charme, & mes ſens enchantez
N'ont plus de mouuemens que pour les voluptez,
Voudriez vous bien choquer ce deſſein legitime?

BRVTE.

Le penſer ſeulement me tiendroit lieu de crime:
Toutefois il eſt vray qu'on n'eſt iamais au port
Lors qu'on peut reſentir les caprices du ſort.
Si bien qu'en cét eſtat i'eſtime vne ame ſage
A qui nul accident ne change le viſage,
Et qui gouſtant des maux ou des felicitez,
Ne ſe porte iamais dans les extremitez,
Ce beau temperament nous ſauue des orages,
Et nous fait vne planche au milieu des naufrages,
Au lieu qu'on voit toujours vn violant tranſport
Agiter noſtre eſprit & l'eſloigner du port.

PORCIE.

Apres vn tel bon-heur qu'eſt-il que i'aprehende?
Ayant Brute vainqueur, i'ay ce que ie demande.

BRVTE.

Si bien qu'aucun malheur ne vous ſçauroit toucher.

PORCIE.

Mon cœur contre leurs coups eſt armé d'vn rocher.

BRVTE.

Puis qu'il eſt ſi conſtant, i'aurois mauuaiſe grace
Si ie luy cachois rien de tout ce qui ſe paſſe,
Sçachez donc, mon cher cœur, que Rome n'a qu'vn bras,
Que le fleau des Tyrans, l'amour de nos Soldats,
Le bouclier du païs, le foudre de la guerre,
Que Caſſie en vn mot ne vit plus ſur la terre:
Et ce qui vient encor augmenter mon ennuy,
Que preſque tous les ſiens ont meſme ſort que luy,
Et qu'il faut que demain la bataille ſe donne,
Qui me doit apporter la mort ou la Couronne:
Mon regret toutefois en ce dernier effort,
Ne vient que de vous voir à la mercy du ſort,
Et le Ciel m'eſt teſmoin qu'en ce danger extreme,

Pour

Pour ſonger trop à vous ie m'oublie moy-meſme.
Ce n'eſt pas que mon cœur n'eſpere tout des Dieux,
Mais il fend de regret de vous voir en ces lieux,
En vn temps où la mort doit verſer ſur la terre
Vn deluge de ſang pour eſteindre la guerre.

PORCIE.

Voſtre ſeule preſence allege mon ſoucy,
Et vous deſireriez de me voir loing d'icy:
Brute quittez, de grace, vn diſcours qui m'offenſe,
Iugez mieux de mon cœur, traittez mieux ma conſtance,
Et ſçachez que l'amour qui m'embraſe le ſein,
Ne conceura iamais vn ſi lâche deſſein.
Quoy, vous abandonner au milieu des alarmes,
Et me retirer ſeule à la mercy des larmes?
Cela choque ſi fort mon eſprit reſolu,
Qu'il mouroit mille fois ſi vous l'auiez voulu:
Mais i'oſe me flatter que voſtre cœur propice
Ne me rendit iamais vn ſi mauuais office;
Et quand il le feroit, il n'auanceroit rien,
Puis qu'il ſera toujours accompagné du mien.

BRVTE.

Quand ie voy tant d'amour & de courage enſemble,

J'adore le lien dont le Ciel nous assemble,
Et croy que tous les biens que i'ay receu des Dieux
Au prix de celuy-là n'ont rien de precieux,
Que dans le beau dessein de n'estre point esclaue,
I'aye tué Casar, i'aye defait Octaue:
Que mon front mille fois ait changé de Lauriers,
Qu'on m'estime par tout le Phœnix des guerriers,
Ces honneurs, quoy que grands, plaisent moins à mon ame
Que la gloire que i'ay de vous auoir pour femme.

PORCIE.

Pour le moins auec moy vous possedez vn cœur,
Qui ne sçauroit souffrir que Brute pour vainqueur.

BRVTE.

Et le mien fera voir où que le Ciel m'adresse,
Qu'autant qu'il aye vn Maistre, il ayme vne Maistresse:
Mais il est déja tard, retirons nous d'icy.

PORCIE.

Dieux! finissez bien-tost ma vie ou mon soucy.

ACTE CINQVIEME.

SCENE PREMIERE.

BRVTE, STRATON, quelques Chefs de l'armée.

BRVTE.

E rends graces aux Dieux de ce que dans l'orage
Chacun de vous conſerue vn genereux courage;
C'eſt beaucoup de dompter auec les ennemis,
Les extremes dangers où l'honneur nous a mis;
C'eſt beaucoup, il eſt vray, puis que cette victoire
Nous fait des monumens au Temple de memoire:
Mais il faut perſiſter, & ne s'arreſter pas
Que nous n'ayons trouué la paix ou le treſpas.
Ie veux dire vne paix qui purge noſtre terre
Par la mort des Tyrans des ſemences de guerre:
Paix qui rende l'eſclat à ce ſiecle peruers,

Et qui puisse durer autant que l'Vniuers.
Allons donc, mes amis, au plus fort de la presse
Chercher parmy le sang cette belle Deesse,
Elle suit les lauriers, vit prés les gens de cœur,
Et ne quite iamais le party du vainqueur;
Ainsi voit-on souuent dedans l'ordre des choses,
Naistre plusieurs effets contraires à leurs causes:
Nos ennemis rangez pour ce dernier effort,
Portent peinte en leur front l'image de la mort,
Ie les voy tous tremblans à l'abord de nos armes,
Ceder aux mouuemens des premieres alarmes:
Ils fuyent, & fuyans, nous laissent le bon-heur,
La paix, la liberté, le repos & l'honneur.
Auançons ce moment pour haster nostre gloire,
Et volons, s'il se peut, apres vne victoire,
Dont la possession nous acquiert desormais
La beauté d'vn renom qui ne moura iamais:
Ouy, nous viurons, amis, malgré les destinées,
Autant que le Soleil reglera les années;
Si nous luy faisons voir cette derniere fois
Que nous auons pour but le soustien de nos lois,
Et que nous n'auons pas cette vieille manie
De triompher des Rois, mais de la tyrannie.
Ce monstre est en horreur aux yeux des immortels,
Puis qu'il porte ses loix au delà des autels,
Et que son droit sanglant mit dans la sepulture

Auec le droit des gens celuy de la Nature :
Mais ie croy que bien-tost lâchement abatu
Il viendra rendre l'ame aux pieds de la Vertu;
Nos Citoyens alors par des voix esclatantes
Chanteront le retour des libertez absentes;
Rome franche des Rois & de leurs cruautez,
Estalera sa gloire auecque ses beautez;
Les guerres des Tyrans y seront estoufées,
Et ne paroistront plus que parmy nos trofées,
Nostre Aigle dont le vol sembloit estre intermis,
Reuerra tous les lieux qui luy furent sousmis.
Le Senat reprendra cét esclat honorable,
Qui par tout l'Vniuers l'a rendu venerable,
Et les Tribuns remis auront la faculté
De maintenir le peuple en son authorité;
Pour nous qui soustenus d'vne ferme esperance
Aurons presté nos bras à cette deliurance,
On ne nous descendra de nos chars glorieux,
Que pour nous esleuer sur des trosnes des Dieux.
Soleil, fay que bien-tost ce beau iour nous esclaire;
Mais ie te parle en vain, tu ne le sçaurois faire,
Si nous ne dissipons par des coups furieux
Ce nuage ennemy qui te cache à nos yeux.
Allons y donc, amis, & que toute la terre
Tremble sous nos efforts comme sous le Tonnerre,
Que le sang espanché fasse soudre vn estang

Pour noyer les poltrons qui fuiront de leur rang,
Afin qu'à l'aduenir il ne naisse point d'homme
Qui s'ose rebeller contre l'honneur de Rome,
Et que ses Citoyens soient exempts desormais
D'acheter par leur sang la victoire & la pais.

STRATON.

Brute, la liberté, l'honneur & la victoire
Demeureront toujours dedans nostre memoire:
Viue donc toujours Brute, & meurent les Tyrans.

BRVTE.

A moy dõc compagnons, & qu'on garde les rangs.

SCENE II.

PORCIE, sa Compagne.

PORCIE.

QV'ay-je fait qui merite vn traitement si rude?
Quel tourment est égal à mon inquietude?
Morphée tous les soirs m'ouure mille tombeaux:
La terre fend sous moy, ie n'entends que corbeaux:
Et ce qui vient encore augmenter mes supplices,

Je lis mon mauuais ſort dans tous mes ſacrifices.
Que puis-je deuenir, où dois-je auoir recours?
Puis que meſme la mort eſt ſourde à mes diſcours?
Mets fin à mes malheurs, Deeſſe qui ſommeilles,
Mais ie l'appele en vain, elle n'a point d'oreilles.
Et quand elle en auroit, ſon inhumanité
Ne prend iamais la loy de noſtre volonté;
Et moy ie veux mourir, c'eſt mon dernier remede:
Mais pour trouuer la mort, ay-je beſoin d'vn aide?
Ce bras ne peut-il pas enfoncer dans mon ſein,
Ce qui doit acheuer vn genereux deſſein?
Sans doute, & ſi les Dieux ne ceſſent de nous nuire,
Ie leur eſpargneray le ſoin de me deſtruire,
Afin que par ce coup l'Vniuers puiſſe voir,
Qu'vne ame genereuſe eſt hors de ſon pouuoir,
Et qu'elle peut trouuer nonobſtant leur enuie,
L'honneur, la liberté, le repos & la vie.

LA COMPAGNE.

Pourquoy murmurez-vous contre les immortels,
Au lieu que vous deußiez embraſſer leurs autels,
Et par le zele ardent d'vne ſainte priere,
Demander à genoux la victoire derniere:
Madame, apaiſez-vous, rappelez la raiſon,

PORCIE.

Toy bannis ces diſcours qui ſont hors de ſaiſon,

Et s'il te reste encore quelque peu d'esperance,
De voir nos gens vainqueurs, démentir l'aparence,
Va iouyr du plaisir de les voir reuenir,
Et me laisse en ce lieu seule m'entretenir,
Tu peux beaucoup pour moy dans cette obeïssance.

LA COMPAGNE.

C'est pourquoy ie voudrois qu'il fut en ma puissance;
Mais on m'a commandé de ne vous quiter pas.

PORCIE.

C'est me perdre pourtant que de suiure mes pas.

LA COMPAGNE.

Ie mouray mille fois auant que ie vous laisse.

PORCIE.

En quel extreme poinct la Fortune m'abassie,
Si mes meilleurs amis loing de me soulager,
Ne se monstrent ardens qu'à me desobliger?
Et bien, puis qu'on le veut, ne quite point mes traces,
Adjouste ta presence à mes autres disgraces,
Il ne m'en fasche pas, il faut ceder au sort,

LA COMPAGNE.

Bons Dieux assistez moy pour empescher sa mort.

SCENE

SCENE III.

OCTAVE, MARC ANTHOINE.
Leur ſuite.

OCTAVE.

QV'on pardonne aux Romains, qu'on ceſſe le carnage,
Il ſuffit que ſur eux nous auons l'auantage,
Tout eſt déja reduit au poinct de nos deſirs,
Et bien-toſt les trauaux feront place aux plaiſirs;
Rome nous reuerra comblez d'heur & de gloire,
Non tant pour les lauriers deus à cette victoire,
Mais pour auoir vengé l'inſolent attentat,
Qu'en meurtriſſant Cæſar, on fit ſur ſon Eſtat.

MARC ANTHOINE.

Le temps eſt oportun, l'occaſion eſt belle,
Pour chaſtier l'orgueil de ce peuple rebelle,
Allons iuſques au bout, pourſuiuons noſtre effort,
Et taſchons d'auoir Brute ou priſonnier ou mort.

SCENE IV.

BRVTE, STRATON, deux amis de Brute.

BRVTE.

PVis que nos bons desseins sont veus d'vn mauuais Astre,
Il se faut preparer à souffrir ce desastre;
L'impoßibilité ne nous oblige point,
L'honneur peut reculer quand il trouue ce point:
Et celuy iustement perd le titre de sage,
Qui veut choquer du temps l'infaillible passage,
Qui considerera l'ordre de l'Vniuers,
Il verra chaque iour son visage diuers,
Et connoistra par là que quelque prouidence
Par le seul changement preuient sa decadence;
Et qu'ainsi nostre Rome ayant peu se porter
A cét extreme point qu'on ne peut surmonter:
Il faloit que suiuant cette regle diuine,
Elle redescendit deuers son origine;
Tu m'en as fais douter, impuissante vertu,
Et c'est sous ta faueur que Brute a combatu,
Esperant le secours de ta force oportune,
Mais ie t'ay veu tomber aux pieds de la fortune,

Ie voy bien maintenant que i'eus beaucoup de tort,
Lors que ie te donnoy du pouuoir sur le sort,
Puis qu'aux premiers assauts que sa force te donne
Tu luy laisses gagner le champ & la couronne:
Mais ie perds vainement en discours superflus,
Des momens qui passez ne se reuerront plus:
Profitons-en plûtost, & pendant que l'armée
Couure tout nostre camp de flame & de fumée,
Que nos Soldats vaincus pratiquent mon conseil,
En suiuant du vainqueur le pompeux apareil,
Afin de preuenir vn malheur si funeste,
Disposons nos amis à faire ce qui reste.
Genereux compagnons de mes iustes projets,
Le Ciel s'est declaré contre l'honneur de Rome,
Il veut que le Tyran ait des Rois pour sujets,
Et que des demy-Dieux fléchissent sous vn homme.
Mais auant de tomber en cette extremité,
Et me voir abatu sous vne loy si dure,
Ie veux m'ensseuelir auec ma liberté,
Et pour plaire à l'honneur, déplaire à la Nature.
Donc si quelqu'vn de vous a l'esprit assez fort
Pour m'estimer encor en ce moment extreme,
Qu'il prenne ce poignard, & m'en donne la mort,
Ie dois sçauoir par là s'il est vray que l'on m'ayme.

L'VN DES AMIS.

Auant de consentir à ce coup furieux,
Ie vay chercher la mort au milieu de l'armée,
Et si ie ne voy point son bras officieux,
Ie me contenteray que ma main est armée.

BRVTE.

Au moins puis que tu crains de me rauir le iour,
Va t'en le conseruer à ma chere Porcie.

L'AVTRE AMY.

Ie le veux seconder en cét acte d'amour,
Peut estre que mes soins luy sauueront la vie.

BRVTE.

Et toy, mon cher Straton, es-tu de ces amis,
Qui pensent en fuyant de me faire seruice?

STRATON.

Pour seruir aux desirs où vous estes sousmis,
Il faudroit peu d'amour, & beaucoup de malice.
Ha! laissez ce dessein indigne d'vn bon cœur,
Qui terniroit l'esclat de vostre gloire extreme;
Vn vaincu doit auoir le maintien d'vn vainqueur,
Et ne perdre iamais l'Empire de soy-mesme.

Quoy, le monde rauy de vos premiers progrez,
Vous verra succomber à la fin de l'orage,
Et jugera d'abord, entendant mes regrets,
Qu'vn bon-heur seulement faisoit vostre courage.
Esuitez ce peril, & s'il faut que l'Enfer
Vous donne le repos que le Ciel vous desnie,
Courez tout au trauers & du feu & du fer,
Mourez, mais combatant contre la tyrannie.

BRVTE.

Ie sçay bien, cher amy, que par ces beaux discours
Tu me veux destourner d'vn dessein legitime;
Mais en l'estat funeste où sont reduits mes iours,
Ie veux que ton bras m'offre à l'hõneur pour victime.
Crois-tu que pour me voir au poinct de mon trespas
Vn jugement bien sain n'esclaire pas mon ame,
Et que i'aille incertain chercher en d'autres bras
Ce que ie puis trouuer au bout de cette lame?
On perd souuent vn bien qu'on veut trop differer,
Ie veux mourir pour viure, & finir pour durer.

STRATON.

Quoy, ce braue guerrier, à qui tout est possible,
Qui fit jadis trembler tant de peuples sousmis,
Perd contre ses desirs le tiltre d'inuincible,
Qu'il a toujours gardé contre ses ennemis.

Ha! non, puissant Heros, n'encourez point ce blâme,
La mort nous fait juger comment l'homme a vescu,
Et si le desespoir peut surmonter son ame,
On croit mal-aisement qu'il ait iamais vaincu.

BRVTE.

Si de nos ennemis les troupes auancées
Ne me defendoient pas vn plus long entretien,
Ie pourroy renuerser tes meilleures pensées,
Et creuser leur tombeau pour en bastir le mien.
Ie diroy qu'vn grãd cœur que la Fortune oppresse,
Iusqu'à luy demander sa vie ou son honneur,
S'il balance le chois, tesmoigne sa foiblesse,
Et ne reconnoist pas où gist le vray bon-heur.
L'honneur dure toujours au Temple de memoire,
La vie a pour son cours vn terme limité;
Sans doute celuy-la mesnage mal sa gloire,
Qui pour gagner vn iour, pert vne eternité.
D'esperer d'vn bien que la puissance humaine
Nous peut faire acquerir, est vne lâcheté;
Mais ne pouuant r'auoir la liberté Romaine,
Ie cede seulement à la necessité.
Si ie cherche la mort tandis que ie suis libre,
N'est-ce pas pour monstrer aux races à venir,
Que j'ay voulu mourir comme i'auois sceu viure,
Quand j'ay perdu l'espoir de m'y plus maintenir.

Ne conteste donc plus, seconde mon enuie,
Tien ferme ce poignard, i'en beniray les coups,
S'ils peuuent faire voir en me priuant de vie,
Que ie mourus pour moy, ne pouuãt rien pour vous.

STRATON.

Dure loy du deuoir que ta rigueur est grande!
Obeïssons pourtant, Brute l'a projeté.

BRVTE.

L'on m'a presté ce corps, il faut que ie le rende;
Mais i'emporte l'honneur auec la liberté,
Approche, cher amy, qu'à ce coup ie t'embrasse;
Adieu, ie nâquis libre, & libre ie trespasse.

STRATON.

Donc ce grand demy-Dieu rend l'ame deuãt moy?
Donc ie fais trebucher l'esperance de Rome?
Et mon bras desloyal pour auoir trop de foy,
Me rauit aujourd'huy ce qui me faisoit homme?
Brute ne vit donc plus, & l'hõneur des guerriers
Vient d'estre le butin de ma lame cruelle?
La foudre au champ de Mars espargnoit ses lauriers,
Et ie suis aujourd'huy moins pitoyable qu'elle?
Ha! malheureux poignard, dont les lâches efforts
Nous rauissent vn bien que la Parque reuere,

Pourquoy ne puis-je auoir cent ames & cent corps,
Afin de te ſaouler, & de me ſatisfaire.
Rome, Tribuns, Senat, Citoyens, liberté,
Suiuez mon deſeſpoir, & ma plainte funeſte,
Auec ce grand Heros vous perdez la clarté,
Et la nuict des priſons eſt tout ce qui vous reſte.
Ne tariſſez iamais la ſource de vos pleurs,
Que leur eau n'ait plutoſt fait vne mer du Tybre,
Et noyé, s'il ſe peut, ces hydres de malheurs,
Qui font que voſtre Eſtat va ceſſer d'eſtre libre.
Les Tyrans ſont vainqueurs, tout l'Eſtat eſt perdus,
La liberté ſe meurt, Rome s'en va la ſuiure,
Et pour comble de mal, le grand Brute n'eſt plus.
Vn Heros peut mourir, & Straton pourroit viure?
Non, non, triſtes objets qui faites mon ſoucy,
Ce coup me va venger du Deſtin qui m'outrage:
Ha! ie tombe, ie meurs, mon œil eſt obſcurcy,
Mais ie ſouffre trop peu; mort redouble ta rage.

SCENE

SCENE V.

PORCIE, les deux amis de Brute.

I. DES AMIS.

C'Est l'endroit mal-heureux où nous l'auons laissé.

II AMIS.

Ha trop injustes Dieux! le voila trespassé.

PORCIE.

Doncque le Ciel ingrat me desrobe mon ame,
Et me contraint encor de prolonger ma trame?
Doncque tant de souspirs ne peuuent l'esmouuoir?
Et ie n'ay pas la mort quand ie la veux auoir?
Pourquoy trauersez vous mes desseins legitimes,
Grands Dieux, auparauãt de me mõstrer mes crimes?
Sans doute i'ay failly, ie le veux auoüer,
Mais c'est pour trop vous croire & pour trop vous loüer,
Ingrats rendez moy donc tant d'offrandes perdues,
Et tant de veux payez pour des demandes deuës,

Rendez-moy tant de pleurs vainement respandus,
Tant de biens prodiguez & tant d'honneurs perdus;
Plustost à les garder mettez tout vostre étude,
Ils seront les témoins de vostre ingratitude,
Ou pour vous en lauer, en cette extremité
Rendez-moy seulement Brute & la liberté.
Ha Brute! cher objet de mes ameres larmes,
Pourquoy voulant mourir auec tes propres armes
N'as-tu pas commandé que par vn pareil sort
Ce qui restoit de toy fut aussi mis à mort?
De quel front peus-tu voir la moitié de ton ame
Es mains des ennemis, de la honte, & du blasme,
Sans pouuoir esperer le moindre reconfort,
Non pas mesme celuy qui nous vient de la mort;
Et ce qui plus me fasche & de raison me priue,
Sur le point malheureux d'aller seruir captiue.
D'aller seruir captiue, ha trop lasches discours!
Rentrez dedans mon sein, demeurez-y tousiours,
Autrement ie croirois que mon ame ennemie
Se bande contre nous, & pour la tyrannie.
D'aller seruir captiue: Ha penser inhumain!
Qui choque en mesme instant & mon cœur & ma main.
Quoy, lasche cœur, plustost que souffrir cét outrage
Veux-tu pas sur mon corps laisser aigrir ma rage?
Et toy, ma chere main, si le cœur me deffaut,

Le veux-tu pas percer pour punir son deffaut.
Ouy quand tout l'vniuers s'armeroit au contraire
Il n'est pas assez fort pour m'en pouuoir distraire:
Lors que Brute viuoit ie souffrois le malheur,
Mais depuis qu'il est mort ie cede à la douleur.
Vantez, ambitieux, les coups de vos tempestes,
Publiez nostre perte, exaltez vos conquestes,
Mais loüez la fortune en cét euenement,
Vous triomphez de nous par son aueuglement.
Vous triomphez de nous, pardonnez-moy belle ombre,
Brute mon cher soucy, vous n'estes pas du nombre.
Ce corps est aux tyrans mais non pas vostre cœur,
Vous l'en auez osté pour estre son vainqueur.
Traitres n'allez donc plus vanter cette victoire,
Vos lauriers sont fletris, vous n'auez plus de gloire,
Brute qui sçait mourir, vostre ennemy mortel,
En demolit le temple & bastit son autel.
Mais helas que le sort a d'estranges caprices!
La honte des tyrans fait naistre mes supplices,
Et ce trespas fatal qui ternist leur honneur
Efface en mesme temps l'éclat de mon bon-heur.
Brute étoit mon apuy, mon repos & mon ame,
N'ay-je pas tout perdu dans la fin de sa trame?
Et si ie vis encor, mon cœur, voudrois-tu bien
Me sçachant pres des fers conseruer ton lien?

Mon pere se desit sur la simple apparence
Que le salut Romain étoit sans esperance;
Et moy qui vois ma perte infaillible aujourd'huy
N'auray pas le pouuoir de faire comme luy?
Trop cheres libertez, amour, vertu, naissance,
Si ie ne mourois pas, vous seriez sans puissance,
Vn si iuste dessein ne peut estre arresté,
Et i'en ay le pouuoir comme la volonté.
Amis iniurieux qui choquez mon enuie,
Vous trauaillez en vain à conseruer ma vie;
Tous ces soings peuuent bien augmenter mon ennuy,
Mais non pas m'empescher de mourir aujourd'huy.
Brute & la liberté prononcent cét oracle,
Ie leur obeiray malgré tout vostre obstacle,
Et quand vous m'osteriez poison, flames, & fers,
Ie cognois cent chemins pour aller aux enfers.

LES DEVX AMIS.

Octaue vient à nous.

PORCIE.

Veray-je ce perfide
Coupable de ma perte & de cét homicide?
Non, fuyons le plustost, & perdons la clarté
Puis que Rome a perdu Rome & la liberté.

SCENE VI.

OCTAVE, MARC-ANTHOINE, leur ſuite.

OCTAVE.

LE voicy, chers amis, cét objet de nos haines,
Dont la mort va donner du relaſche à nos peines,
Le voicy ce meurtrier du plus grand Potentat
Qui iamais ait tenu les renes d'vn Eſtat;
Ainſi toujours le Ciel prend vengeance du traiſtre
Qui ſe veut oppoſer aux deſirs de ſon maiſtre,
Et punit le mutin qui choque des projets
Dont le Zele ne tend qu'au bon-heur des ſujets,
Tels que ceux de Caſar à qui pareille enuie
Déroba les momens les plus doux de ſa vie.
Ceux qui reſtent encor ſeront bien toſt abas
S'ils attendent les coups qui partent de nos bras;
Et quand pour éuiter nos fureurs legitimes
Ils porteroient au Ciel leurs corps auec leurs crimes,
Ie feray mes efforts pour pouuoir entaſſer
Oſſe ſur Pelion & les en deſchaſſer.

ANTHOINE.

J'approuue ce dessein, & fais veu de le suiure
Tout autant que les Dieux me voudront laisser viure;
Mais il faut balançer les choses par raison,
Considerer les lieux & choisir la saison:
Nos soldats sous l'espoir d'vne paix desirée
Ont souffert de grands maux & de longue durée,
Combatu vaillament, affronté les dangers,
Donné de la terreur aux peuples estrangers,
Poursuiuy les mutins, & pour comble de gloire
Gaigné desia sur eux vne double victoire;
Apres tous ces exploits voudriez vous differer
A leur donner vn bien qui les fait souspirer?
J'estime que Cæsar ne veut point de victime
Qui n'ait dedans son sang fait éclater son crime,
Tous ces meurtriers sont morts, ils restent seulement
Ceux qui l'ont offencé par le consentement,
Qui bannis à iamais de leur ville natale,
Vont souffrir les rigueurs d'vne peine infernale.
Il suffit ce me semble, & son ressentiment
Ne sçauroit desirer vn plus dur chastiment:
Mais quittons ces discours & gaignons nostre terre
Pour en bannir bien loing les marques de la guerre,
Allons reuoir nos Dieux, nos femmes, nos enfans,

Et changeons ces habits en ceux de triomphans.

OCTAVE.

Les manes de Cæsar se pouroient satisfaire
Auec ce seul meurtrier qui vient de se defaire,
Mais mon ressentiment desire plus de sang.

ANTHOINE.

Il est bien alteré s'il en boit vn estang
Qui flotte impeteux la bas dedans la plaine.

OCTAVE.

C'est bien peu pour esteindre vne mortelle haine,
Et monstrer ce que peut vne extreme valeur.

SCENE VII.

VN SOLDAT DE BRVTE, ANTHOINE, & OCTAVE.

LE SOLDAT.

I'AY donc veu sans mourir ce comble de malheur
Dont l'image tousiours est dans mon cœur empraintc?

ANTHOINE.

Soldat vient & nous dit la cause de ta plainte.

LE SOLDAT.

A ce commandement ie sens que le deuoir
En forçant ma douleur m'en donne le pouuoir;
Pardonnez-moy, Seigneurs, si ie vous desoblige,
Vostre seule victoire est tout ce qui m'aflige:
La fille de Caton, qui n'a pû la souffrir,
Vient malgré tous nos soings de se faire mourir.
En vain pour empescher ces mortelles pratiques
On auoit étably des argus domestiques,
En vain vn tas confus d'amis officieux
Prenoient garde à sa voix, à son geste, à ses yeux,
Et croyans que le temps auroit soin de l'instruire,
Ostoient à sa fureur tout ce qui pouuoit nuire,
Cette prudence est foible & ces soings superflus;
Porcie veut mourir puis que Brute n'est plus:
Mais voyant qu'on fermoit le passage ordinaire,
Qui peut mener à bout vn dessein sanguinaire;
Allumant sa fureur, elle y trouue vn flambeau
Pour aller à la mort par vn chemin nouueau.
Dans ce mortel transport que sa voix dissimule,
Elle feint d'auoir froid, quoy que son cœur la brusle,
Fait allumer du feu, s'en approche d'abord,

Et

Et profere ces mots messagers de sa mort:
Obstacle de mon bien, trouppe trop importune,
Qui voyez sans pitié durer mon infortune,
Amis iniurieux, domestiques, parens,
Tous vos soings desormais me sont indifferens,
Augmentez vos rigueurs, augmentez vos malices,
Et venez-moy rauir poison, fer, precipices.
Elle dit, & soudain d'vn maintien de vainqueur
Aualla des charbons moins ardens que son cœur,
Leur brasier violant estouffe sa parole,
Son bel œil s'obscurcit, & son ame s'enuole.
Porcie est morte ainsi, laissant dessus son front
Non le trait de la mort mais celuy d'vn affront,
Qui rougissant les lys de sa diuine face,
Monstre qu'à sa fureur la mort mesme a fait place:
A ce funeste objet tout ce plaint, tout gemit,
Le Ciel mesme en pleure, & la terre en fremit.

OCTAVE.

Vn si triste accident ébranle mon courage,
Et fait que dans le port ie crains presque l'orage.
Ie cognois auiourd'huy parmy ce changement
Que le plus grand bon-heur ne dure qu'vn moment;
Ie voy que le Demon qui conduit toutes choses,
Ne pare l'vniuers que de metamorphoses,
Afin que nos esprits aymant la nouueauté,

Dans ces tableaux changeans trouuẽt plus de beauté.
Que si c'est vn effect de sa toute-puissance,
En vain tous les mortels y feroient resistance,
Et nostre vanité n'auroit rien de pareil
Si nous pensions seruir à ce grand appareil,
Que comme d'instrumens incapables d'ouurage
Si la main de l'ouurier ne les met en vsage:
L'exemple n'est pas loing; Ce grand Brute autresfois
Seruit à degrader des legitimes Rois,
Se vit aussi puissant dans l'Empire de Rome
Que sçauroit desirer l'ambition d'vn homme;
Et pourtant aujourd'huy nous l'auons veu mourir
Sans qu'aucuns des mortels ait pû le secourir:
Ainsi quoy que nos fronds courbent dessous les palmes,
Que les mutins soiẽt morts, que nos terres soiẽt calmes,
Et que nous commandions à tout le genre humain,
Nous pouuons n'estre rien & mourir dés demain:
C'est pourquoy relaschant de ma premiere enuie,
Ie veux que les vaincus soient certains de leur vie,
Qu'on les souffrent dans Rome, & que nos citoyens
Renoüent auec eux leurs accords anciens,
Afin que la douceur de ces faueurs nouuelles
Leur oste le desir d'estre iamais rebelles.

ANTHOINE.

C'est le propre d'vn cœur purement genereux

De ce montrer clement enuers les malheureux;
Qu'on prene donc ce corps & celuy de Porcie;
Vous, courez pour chercher celuy-là de Caßie,
Tandis qu'en vn bucher ces genereux amans
Receuront le dernier de leurs embraſſemens;
Puis les ayans bruſlez conſeruez-en la cendre,
Parce qu'à leurs parens nous deſirons la rendre.

OCTAVE.

Enfin, graces aux Dieux, nous ſommes dans le port,
Nous auons diſſipé les flambeaux du diſcord,
Demoly ſes autels, & baſty nos Trophées
Sur le ſanglant débris des guerres eſtouffées.
Themis regne par tout, Mars languis abbatu,
Le vice qui s'enfuit fait place à la vertu;
Rome nous tend les bras, nos couronnes ſont preſtes,
Alons donc receuoir ces fruits de nos conqueſtes,
Afin que noſtre frond de lauriers ombragé
Monſtre à tout l'vniuers que Cæſar eſt vengé.

FIN.

AVTRES OEVVRES
DV MESME AVTEVR
SVR LA GVERISON
DE SYLVIE.

CHANSON.

AVSTERE & triste solitude
A qui mon esprit fait la cour,
Permets qu'en ce bien-heureux iour
Le plaisir soit tout mon estude,
Et si tu veux encor m'obliger doublement
Prens part à mon contentement.

Chasse la nuict & le silence,
En faueur du iour & du bruit;
Souffre tout ce qui te destruit
S'il est de nostre intelligence;
Autrement le bon-heur que ie veux raconter
M'obligeroit à te quitter.

Syluie n'est plus enrumée,
Sa bouche me le dit hier;

Mais ce bien ce doit publier
Par la voix de la Renommée.
Reprens donc ton ſilence & ton noir veſtement,
Mais ſouffre mon rauiſſement.

A SYLVIE SVR LA MORT DE SA COVSINE D. L.

SONNET.

BEaux yeux ne pleurez plus cette belle couſine,
Qui dans ſes premiers iours rencontre ſon tõbeau,
Iamais rien de mortel n'euſt vn deſtin ſi beau
Que par le ſeul excés de la grace diuine.

Ses maux trouuent leur fin auant leur origine,
Elle quitte le monde en quittant le berceau,
Et ſon eſprit s'enuolle en ce ſejour nouueau
Où iamais le bon-heur ne meurt ny ne decline.

Ainſi ſur vne mer ou les vents & les flots
Ne cogneurent iamais l'vſage du repos,
Où les plus aſſeurez craignent pour leur naufrage.

Cette ieune beauté dont vous plaignez le ſort
Rencontre les douceurs du port,
Sans auoir reſenti les rigueurs de l'orage.

A LA MESME SVR SON DEPART LE IOVR DE NOEL.

IL faut me conceder, belle & ſage Syluie,
Que vous imitez mal le grand Maiſtre du Sort,
Il s'approche aujourd'huy pour me donner la vie,
Et vous vous eſloignez pour me donner la mort.
Ie voulois approuuer par mes chants d'alegreſſe
Ceux que par tout le monde on faiſoit raiſonner,
Mais vous voyant partir, l'excés de ma triſteſſe
Ne me laiſſa la voix que pour les condamner.
Le reſpect toutesfois tenant mes levres cloſes,
Par ces mots ſeulement i'exprimay mes douleurs;
Helas! faloit-il donc que dans l'ordre des choſes
Tout le monde chantaſt quand ie verſois des pleurs.

SONNET POVR LA MESME.

MA flâme eſt pour Syluie à tel poinct de conſtance,
Qu'il n'eſt rien ſous le Ciel qui la puiſſe ébranler;
Et quoy que mon deſir paſſe mon eſperance,
Ie mouray mille fois pluſtoſt que reculer.

Elle a de la contrainte à m'entendre parler,
Et c'est où mon malheur va iusqu'à l'insolence,
En ce qu'il me contraint à mourir ou brusler,
Ou bien à luy deplaire, ou garder le silence.
Tout s'oppose à mes vœux, rien ne s'arme pour moy,
Le sommeil seulement recompense ma foy,
Flatant ma paßion par vn si doux mensonge;
Qu'il me semble à tous coups que l'objet de mes vœux
Par des baisers de flâmes authorise mes feux:
Mais ie souffre en effet & ne baise qu'en songe.

A LA MESME.

STANCES.

EN fin le Ciel jaloux du repos de ma vie,
A banny de ces lieux le bien de nos desirs,
Et mon cœur auec mes plaisirs
A suiuy les pas de Syluie:
Ie souffre cette cruauté
Comme vne peine deuë à ma temerité.
I'ose aymer vn objet à qui tout autre cede,
Mais si pour éuiter sa fuite & mon trespas
Il faut ne l'aymer pas,
I'ayme bien mieux souffrir le mal que le remede.

Tyrant des volontez qui fit naistre ma flâme,
Et que ie recognois pour vnique vainqueur,
Oste son portrait de mon cœur
Ou mets le mien dedans son ame,
Fais luy voir mon affection
Dans le plus haut degré de la perfection;
Cache sous ton bandeau les deffauts de ma vie,
Où s'ils sont esclairez, que ce soit par les feux:
Bref pour me rendre heureux
Donne m'en le merite où m'en oste l'enuie.

Mais quoy c'est bien en vain que ie te solicite,
Les vertus de Syluie ont tenu ce haut point
Que les mortels ne trouuent point,
Et pour qui tout est sans merite,
Pardonne à mon aueuglement,
Ton flambeau le causa quand il me fit amant,
Et si tu veux me faire vne faueur extreme,
Ordonne seulement que la Diuinité
Qui tiens ma liberté,
Croye que ie l'adore, & souffre que ie l'ayme.

FIN.

LE PRINCE RETABLY

TRAGICOMEDIE.

A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVIL
la petite ſalle du Palais, à l'Eſcn de Fr

M. DC. XXXXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSEIGNEVR LE MARESCHAL DE SCHOMBERK.

MONSEIGNEVR,

La bonté que vous auez eue de vous informer de moy dans mon desert m'en

a fait ſortir pour vous rendre compte de ma vie, & pour vous offrir auec elle les derniers fruits de mes eſtudes. I'ay paſſé deux ans, MONSEIGNEVR, dans l'agreable repos que vos trauaux ont procuré à cette Prouince. Et quoy que ie fuſſe eſloigné du commerce de tous les hommes, ie n'ay pas laiſſé d'y apprendre les nouuelles de vos victoires. I'y ay ſceu, MONSEIGNEVR, qu'apres auoir ſauué la Patrie des mains des Ennemis, vous l'auez garantie des ſiennes propres. Qu'apres auoir calmé les troubles eſtrangers vous auez appaiſé les domeſtiques; & que nouueau Germanicus vous auez moins apprehendé de mourir par la fureur de vos peuples, que de les voir tomber dans la iuſte indignation du Prince. I'y ay ſceu, MONSEIGNEVR, qu'apres auoir eſté le Liberateur de la Prouince, vous en eſtes l'interceſſeur. Que cette grandeur d'ame & cette Eloquence char-

mante que vous auez oppoſées auec tant de ſuccez au cours de nos miſeres, s'employera encore tous les iours enuers le Roy & enuers la Patrie meſme pour nous en procurer le ſoulagement. Dans la meditation de toutes ces grandes choſes, MONSEIGNEVR, i'ay trouué beaucoup de ſujet de remerciment & de reconnoiſſance pour moy, & i'ay crû que ie ne pouuois me dégager qu'en vous offrant des fruits de la tranquillité dont ie vous ſuis redeuable auec toute la Prouince. Agreez donc, MONSEIGNEVR, la tres-humble offrande que ie vous fay de mon dernier Ouurage, où vous auez eu la generoſité de laiſſer tomber vn rayon de ces grandes lumieres qui vous ont acquis tant de facilité pour le diſcernement des choſes, & ſouffrez l'ambitieux, mais tres-reſpectueux deſſein que i'ay fait d'eſtre toute ma vie à vous, & de n'employer mes ſoins & mes veilles qu'à voſtre gloire, & à ce qui pour-

PERSONNAGES.

ISAAC COMMENE, aueuglé.

ALEXIS, ſon fils.

ALEXIS, Ange Tyran.

BAVDOVIN, Comte de Flandres.

PLACIDE, femme du Tyran.

HELENE, ſœur de Placide, maiſtreſſe d'Alexis.

ALTHEE, Dame d'honneur de Placide.

PHÆNICE, Suiuant d'Helene.

LYSANDRE, ſecret d'Alexis.

ELYTE, Miniſtre d'Eſtat.

ANDRONIC & vn Chef de Baudoüin.

LE

LE PRINCE RESTABLY.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS Ange, Tyran, CLYTE, son Ministre, & sa suite.

ALEXIS Ange.

Voy despouiller vn frere, & luy creuer les yeux
N'est-ce donc pas assez pour me rendre odieux,
Sans me souiller encor du sang d'vn ieune Prince
Qui me voit sans murmure occuper sa Prouince,

Qu'on ne m'en parle plus, il viura, ie le veux
Si ie suis moins cruel, ie seray plus heureux,
Enfin il est mon sang, il est fils de mon frere.

CLYTE.

Mais d'vn frere ennemy, que vous voulez desfaire,

ALEXIS Ange.

Ce frere fut l'obiet de mon auersion
Quand son trône l'estoit de mon ambition;
Ie hayssois son regne & non pas sa personne,
Mais depuis que mon bras luy rauit la Couronne:
Que ie regne en sa place, & qu'il est dans les fers
I'ay mesme du regret des maux qu'il a soufferts;
Alors que ie formay le dessein de luy nuire,
Ie voulois m'establir & non pas le destruire,
Ie recherchois son trône, & non pas son tombeau,
Voulant estre son Maistre & non pas son bourreau,
Ie sçay qu'en poursuiuant la puissance supréme
I'ay suiuy les conseils d'vne rigueur extréme,
Que rien n'a diuerty le cours de mes desseins,
I'ay profané les lieux, & les droits les plus saints:
Mais qui ne sçait aussi qu'à celuy qui medite
De gagner vn Estat toute chose est licite;
Et qu'vn grand cœur remply de cette passion:
Ne cognois d'autre loy que son ambition;
Maintenant que ie suis au bout de la carriere
I'ay droit de relascher de ma rigueur premiere,

De flatter des ſuiets, & des Princes vaincus,
Qui veulent m'obeyr, qui ne reſiſtent plus.

CLYTE.

Ouy, Seigneur, c'eſt ainſi que doit agir vn Prince
Qui des mains d'vn rebelle arrache ſa Prouince,
Qui r'entre dans ſes droits, & parmy des ſuiets
Dont les vœux deuançoient l'effet de ſes projets,
Mais qui regne ſans tiltre, à bien d'autres maximes,
Et comme ſes grandeurs ne ſont pas legitimes:
Sur la moindre apparence il crāint vn attentat,
Et perd tout ce qui peut luy conteſter l'Eſtat:
L'hiſtoire eſt pleine enfin d'exemples remarquables
Des Roys que la douceur a rendus miſerables;
Mille & mille vainqueurs par excez de bonté
Ont perdu les lauriers qu'ils auoient emporté:
La douceur n'eſt plus bonne apres la violence,
Le vaincu ne la voit qu'auecque deffiance;
Il ſoubçonne touſiours dans ſon inimitié,
Qu'on le flatte par fraude, & non pas par pitié:
Ainſi, perdez!

ALEXIS Ange.

Suffit, ie ne ſçaurois vous croire,
Ce beau ſang reſpandu ſouilleroit ma victoire.

CLYTE.

Vous hazardez l'Estat, en voulant les sauuer.

ALEXIS Ange.

Ce bras qui l'a conquis le sçaura conseruer,
Celuy qui n'a pas craint les Maistres de l'Empire
Suiuis de bataillons armez pour le destruire,
Ne sçauroit se resoudre à les craindre auiourd'huy,
Qu'ils sont en son pouuoir, sans force, & sans appuy:
Quand ils m'ont resisté par vne guerre ouuerte,
Ie n'ay point balancé pour resoudre leur perte,
I'ay signé leur trespas quand ils signoient ma mort,
I'ay vaincu leurs efforts par vn plus grand effort,
Ayant leué contr'eux vne puissante armee:
Ie l'ay dans les combats au carnage animee,
I'ay pris Constantinople, & destruit sans horreur
Tout ce qui s'opposoit à ma iuste fureur,
Ma haine auoit alors des obiets veritables:
Mais voyant dans mes fers ces Princes miserables
Malgré les sentiments de mon inimitié,
Ils me sont deuenus des obiets de pitié;
Et loin d'autoriser vostre iniuste pensee,
I'abhorre les effets de ma rigueur passee.
Ne m'en parlez iamais.

CLYTE.

Ie vous dois obeyr,
Mais vous obeyſſant, ie crains de vous trahir,
Et qu'vn iour, mais trop tard, i'en ſouffre du reproche.

ALEXIS, Ange.

C'eſt aſſez briſons-là, car Placidie approche,

SCENE II

ALEXIS, Ange, PLACIDIE, CLYTE

PLACIDIE.

SEigneur, n'eſcoutez point des conſeils inhumains
Qui cõtre voſtre ſang voudroiẽt armer vos mains,
La cruauté ternit l'eſclat d'vne victoire,
Le treſpas des vaincus ne fait pas voſtre gloire,
Mille de vos ſoldats, ſans vertu, ſans effort
A ces Princes vaincus ont pû donner la mort,
C'eſt à vous ſeulement de leur donner la vie
Seigneur, par noſtre hymen contentez mon enuie,

Faites vne action digne d'vn Potentat,
Commencez par le Prince à bien traitter l'estat,
Et vous ressouuenez qu'alors qu'on voit respandre
Le sang d'vn ennemy qui ne peut se deffendre,
Et lors que le vaincu souffre cette rigueur,
C'est la mort qui triomphe, & non pas le vainqueur.

CLYTE.

Mais croit-on qu'Alexis puisse voir sans vengeance
Son pere dans les fers, son honneur en balance
Son sceptre entre vos mains, & sa vie en danger
Non, il a trop de cœur,

ALEXIS Ange.

Mais peut-il le vanger?

CLYTE.

Vn Prince est tousiours Prince, & quād le sort l'accable
Quoy qu'il soit mal-heureux il n'est pas mesprisable,
Tandis qu'il est en vie il n'est point sans appuy,
Son nom & son mal-heur briguent tousiours pour luy
Il est vray qu'Alexis supporte en assurance,
Le reuers de son sort auecque patience:
Depuis que par vostre ordre il est en liberté,
Mais, qui sçait si son cœur cesse d'estre agité;
S'il ne medite point de sortir de la ville,
D'allumer dans l'Empire vne guerre ciuile,

D'intereſſer pour luy tous les Princes Chreſtiens
Et de vous opprimer pour r'entrer dans ſes biens
La flotte des François couure la mer Ægee,
La ville de Iadere à leurs loix s'eſt rangee,
Et l'on tient pour certain qu'ils viennent en ce lieu
Demander du ſecours pour la cauſe de Dieu,
Alexis pourroit bien dans cette circonſtance
Pour reſtablir ſon pere implorer leur puiſſance,
Et leur offrant ſes biens pour la guerre qu'ils font,
Obliger leur armee à venger ſon affront.

PLACIDIE.

La nature & l'amour retiendront ſon courage,
Nous auons ſa maiſtreſſe & ſon pere en oſtage,
Vous ſçauez que ma ſœur eſt l'obiet de ſes vœux
Et que bien-toſt l'hymen les deuoit rendre heureux,
Les deſordres paſſez n'ont point changé ſon ame,
Ce Prince bruſle encore de ſa premiere flamme,
Et ne peut contre nous former aucun deſſein
Qu'Helene d'vn ſeul mot ne renuerſe ſoudain.

ALEXIS Ange.

Puis qu'Helene peut tout ſeruons-nous de ſes charmes
Pour iouyr en repos du ſuccez de nos armes,
La force à deſia mis Alexis ſous nos loix,
Que la douceur le domte vne ſeconde fois,
Et que l'amour enfin triomphe de la haine,
Ie veux ſur ce ſuiet entretenir Helene,

Qu'on l'a faſſe venir, Andronie,

PLACIDIE.

La voicy.

ALEXIS Ange.

Vous, cherchez Alexis, & l'amenez icy,

SCENE III.

HELENE, PLACIDIE, ALEXIS Ange.

HELENE.

H*Elas!*

ALEXIS, Ange.

Elle ſouſpire, ah Dieu! le puis-ie croire,
Helene, eſt-ce l'accueil qu'on fait à ma victoire?
Pour des chants d'allegreſſe on me donne des pleurs!

HELENE.

I'ayme voſtre fortune, & ie plains mes mal-heurs,
Quand ie voy voſtre front orné d'vne couronne,
Ie reuere auec vous le ſort qui vous la donne,

Mais

Mais peut-on m'empeſcher dans mon reſſentiment
De pleurer le mal-heur qui l'oſte à mon amant,
Cette fatalité qui vous donne l'Empire
Eſt celle qui l'en priue, & qui le veut deſtruire,
Ie ne murmure point pour vos proſperitez,
Ie pleure vn mal heureux dans ſes aduerſitez,
Ne croyez pas pourtant qu'en cette concurrence
En faueur de l'amour i'outrage l'alliance
Ie me plains ſeulement qu'vn ſort capricieux
N'ait pû vous couronner ſans vous rendre odieux,
Et qu'il ait employé voſtre valeur extréme
Contre vn frere, ou pluſtoſt, cõtre vn autre vous-meſme.

ALEXIS Ange.

Ie m'en plains comme vous, & dans ce grand deſſein
La nature ſouuent à retenu ma main,
I'ay preſque condamné le ſuccez de mes armes
Preuoyant qu'il ſeroit la cauſe de vos larmes,
Dieu, diſois ie, pour plaire à mon peuple, à l'honneur,
Dois-ie perdre mon frere & l'amant de ma ſœur!
Et ne puis-ie baſtir que deſſus leur ruine
Le throſne glorieux que le Ciel me deſtine
Peuple, hõneur, que vos vœux ont d'extremes rigueurs!
Ie voulois condamner mes premieres fureurs,
Mais la fatalité qui gouuerne ma vie,
S'oppoſoit dans mon cœur à cette iuſte enuie,
Et ſon pouuoir ſecret forçant ma volonté
Me pouſſoit vers le throne auec rapidité,

Va, va, me disoit-elle, accepter la Couronne,
Si ton frere la perd, la gloire te la donne,
Cognois quel est son prix, voy quel est son esclat,
Et combien il est doux de regir vn Estat,
Puis qu'il faut acquerir la puissance supresme,
Qu'importe de quel front tombe le diadesme,
Va, va, n'escoute plus ce foible sentiment,
Ie la crus, ie vainquis, mon frere est vostre amant,
Mais le Ciel m'est tesmoin, qu'en despit de ma gloire
Ie ne vis qu'à regret cette triste victoire,
Et qu'encor auiourd'huy dans mes prosperitez,
Ie pleure au souuenir des maux que vous sentez,
Ah! s'il mettoit permis dans le cours de ma vie
De despouiller l'esclat qui m'expose à l'enuie,
Si ie pouuois quitter le tiltre d'Empereur,
Sans faire en mesme temps l'adueu de mon erreur,
Vostre amant en ce iour recouureroit l'Empire,
Que ma main luy rauit & que ie luy desire:
Mais puisque mon honneur s'oppose à ce dessein
I'en veux mettre en mourant le sceptre dans sa main,
Et s'il veut relascher de sa haine obstinee
Accomplir auiourd huy vostre heureux hymenee
Et vous rendre tous deux l'obiet de mes bienfaits.

HELENE.

Ce cœur Imperieux ne cedera iamais?

PLACIDIE.

Eſt-il vray qu'il vous ayme, en eſtes vous certaine,

HELENE.

Si i'en pouuois douter i'aurois bien moins de peine,

PLACIDIE.

S'il peut vous refuſer il n'eſt pas amoureux

HELENE.

Mais s'il peut m'obeyr, il n'eſt pas genereux,

ALEXIS Ange.

Quoy meſpriſer des biens qui releuent ſa cheute?

HELENE.

Mais quoy les receuoir de qui le perſecute?

ALEXIS Ange.

Nommez-vous mes biẽ-faits vn mauuais traitemẽt,

HELENE.

C'eſt le diſcours d'vn fils & non pas d'vn amant,

ALEXIS Ange.

I'ay rompu ses liens, est-ce luy faire outrage?

HELENE.

Vous les auez causez & c'est d'où vient sa rage,

ALEXIS Ange.

Ie luy destine vn Sceptre, est-ce le mal-traitter?

HELENE.

Quand on l'oste à son pere, il ne peut l'accepter.

ALEXIS Ange.

Son pere en abusoit, & pour se satisfaire
La iustice à permis que i'en priuasse vn frere,
Ie l'ay fait & puny ce Prince audacieux
Pour venger d'vn seul coup & la terre & les cieux,
Ie l'aduouray pourtant, quoy que son insolence
Rendit sa peine iuste autant que ma vangeance,
I'ay douté s'il falloit & punir & vanger
De peur d'estre reduit à vous desobliger,
Mais puisque son supplice estoit ineuitable,
Et qu'il à confondu le frere & le coupable,
Apres le iuste excez des maux qu'il à soufferts
Tout ce que ie puis faire, est de rompre ses fers,

Son fils est desia libre, il le sera de mesme,
Voyez, voyez Helene, à quel point ie vous ayme
Puisque pour vous seruir auec plus d'esclat
Ie perds ce souuenir des maximes d'Estat,
Vous verrez Alexis, vous luy pourrez apprendre
Tout ce qu'en sa faueur ie vous ay fait entendre,
Et par vn tel rapport dissipant son ennuy
Nous monstrer le pouuoir que vous auez sur luy.

HELENE.

I'y feray mes efforts, quoy que i'en desespere.

SCENE IV.

ALEXIS Ange. ALEXIS fils d'Isaac, HELENE

ALEXIS Ange.

LE voicy.

ALEXIS, bas.

Doy-ie voir l'assasin de mon pere!

ALEXIS Ange.

D'vne extreme colere il paroist transporté,
Et ie crains qu'il se porte à quelque extremité,
Qui trompe nos desirs, & ternisse ma gloire,
Madame, *c'est à vous d'en auoir la victoire,*
Ie *ne veux point vser d'vn pouuoir absolu*
Faites luy donc sçauoir ce que i'ay resolu.

Se retire ce Placi-

ALEXIS.

Et bien que doy-ie faire, adorable Princesse?

HELENE.

Viure si vous m'aymez?

ALEXIS.

Excusez ma foiblesse?
Ie ne puis,

HELENE.

Ie le veux, me contredirez-vous;
L'amour ne peut-il pas desarmer le courroux?

ALEXIS.

Vous voulez que ie viue, ah! Dieu, le puis-ie croire?

HELENE.

Vous voulez me quitter?

ALEXIS.

Ainsi le veut ma gloire,

HELENE.

Mais ie vous le deffends.

ALEXIS.

En l'estat où ie suis;
M'affliger & mourir, est tout ce que ie puis.

HELENE.

Vous ne m'aymez donc plus.

ALEXIS.

Ah! condamnez, Madame,
Cét iniuste soubçon iugez mieux de mon ame,

Et croiez qu'en perdant ma gloire & mes Estats,
I'eusse peu me resoudre à ne vous quitter pas,
Si la honte qui suit vn sort si déplorable
Ne m'eust osté l'espoir de vous estre agreable,
Et d'acheuer enfin cét hymen glorieux
Qui deuoit m'acquerir vn bien si precieux,
Vous le sçauez, Amour, & que ie sacrifie,
A vos seuls interests mon repos est ma vie.

HELENE.

Viuez donc, & sçachez qu'il ne tiendra qu'à vous
Que cét heureux hymen ne nous vnisse tous,
On a rompu vos fers auec cette esperance
L'Empereur le desire.

ALEXIS.

Helas! quelle apparence?
Croyez que ce tyran veut triompher de moy
Que parmy ses captifs il conte vn fils de Roy,
Qu'il tasche à m'endormir par des promesses vaines
Pour me faire vieillir dans la honte des chaisnes,
Mais quand par vn motif, qu'on ne peut conceuoir
Il auroit fait dessein d'accomplir nostre espoir,
Ie vous estime trop pour auoir le courage
De vous offrir vn cœur que la haine partage,
Et qui peut auiourd'huy paroistre deuant vous
Moins embrazé d'amour que bruslant de courroux,

Ah ! Madame, fuyez le mal-heur qui me braue
Ie traisne encor mes fers, ie suis encor esclaue,
Ma honte & vostre honneur desgagent vostre foy
Vous deuez estre Reyne & ie ne suis point Roy.

HELENE.

Que vous cognoissez mal les motifs de ma flamme
Si i'ayme les grandeurs, ce sont celles de l'ame,
L'esclat d'vne couronne est pour moy sans appas,
Ie vous ayme, Seigneur, & non pas vos Estats,
Malgré ce grand espoir qui me promit l'Empire
Ce n'est pas auiourd'huy le bon-heur ou i'aspire,
Quelque sort qu'on m'appreste il me sera trop doux
Si ie puis vous aymer, & viure auecque vous.

ALEXIS.

Ah ! Madame, brisez, ce discours fauorable;
Plus ie me vois aymé, plus ie suis miserable;
Haysse-moy plustost ainsi le veut le sort,
Et ne m'empeschez point de courir à la mort.

HELENE.

Quoy dedans vostre cœur la guerre me surmonte!
Seigneur, viuez au moins!

ALEXIS.

Ie ne le puis sans honte,

HELENE.

N'accorderez-vous rien à mon affection?

ALEXIS.

Ne donnerez-vous rien à mon affliction?
Ah! considerez mieux l'estat de ma fortune,
Pourroy-ie conseruer vne vie importune,
Sans vanger mes suiets, mon pere & mes Estats,
Et viuant & mourant ne vous quittoy-ie pas?
M'est-il permis de viure ou mon pere souspire
Sous le ioug du Tyran qui rauit nostre Empire?
Ne dois-ie pas courir au milieu des dangers
Et demander secours aux peuples estrangers?

HELENE.

Et bien allez-y donc, conseruez vostre vie,
Pour vanger vostre pere, & sauuer la patrie,
S'il faut nous separer dans ce mal-heureux sort,
Courez à la vangeance, & non pas à la mort.

ALEXIS.

Ah! discours genereux dont mon ame est charmee:
Puisque sous vostre adueu ma main peut estre armee,
Il faut que les tyrans en ressentent les coups,
Auant que d'immoler ce cœur qui vit pour vous.

O mon bras ! ô mon cœur ! ô ciel en qui i'espere

SCENE V.

ALEXIS, LYSANDRE, HELENE.

ALEXIS.

MAis Lysandre s'aproche, & bien que fait mon pere?
Quoy tousiours en prison.

LYSANDRE.

Le Tyran adoucy,
Ordonne qu'on l'en sorte, & qu'on l'emmene icy.

ALEXIS.

Mon pere en ce palais ! vous croiray-ie Lysandre ?

LYSANDRE.

Il m'a fait auancer afin de vous l'apprendre,
Et qu'il veut en secret vous parler vn moment
Cette terrasse touche à son appartement.

ALEXIS.

Vous quitteray-ie ?

HELENE.

Ouy, mais ſans quitter l'enuie
De conſeruer vos iours pour conſeruer ma vie,
Pour affranchir l'Eſtat, pour vanger vos parens,

ALEXIS.

Et vous placer au throſne ou regnent des Tyrans.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ISAAC, COMENE, Empereur despoüillé, aueugle
LYSANDRE.

ISAAC.

GVide d'vn Prince aueugle, apuy d'vn miserable
Lysandre que tes soins me rendent redeuable!
Et pourquoy pour ton bien le Ciel n'a-t'il permis
Que ie fus auiourd'huy ce que ie fus iadis:
Mais ne pouuant plus rien dans ma chûte funeste
Ie te donne des vœux, c'est tout ce qui me reste.
Possible que mon fils plus fortuné que moy
Te pourra quelque iour recompenser en Roy:
C'est beaucoup esperer en l'estat où nous sommes;
Mais Dieu comme il luy plaist regle le sort des hommes,
Et la honte & la gloire, & le sceptre & les fers,
Tout despend de la main qui conduit l'vniers,

Et si i'espere tout d'vn Dieu qui peut tout faire,
Ie ne me flatte point d'vn espoir temeraire,
Ouy, i'espere qu'vn iour nous cueillerons le fruit
Du deßein important que ton zele conduit,
Poursuy doncques, Lysandre, agy, veille, dispose,
Alexis par ma bouche apprendra toutes chose.

LYSANDRE.

Tout à l'heure, Seigneur, il se doit rendre icy,
Ie viens de luy porter vostre ordre, le voicy.

SCENE II.

ISAAC, ALEXIS, LYSANDRE.

ISAAC.

QVoy mon fils?

ALEXIS.

Ouy, Seigneur?

ISAAC.

Que ie me satisfasse,
Et ne pouuãt vous voir qu'au moins ie vous embrasse,

Mon fils!

ALEXIS.

Mon Empereur!

ISAAC.

Ce nom ne m'eſt point du,
Iuſqu'à tant que par vous l'honneur me ſoit rendu,
Sõmes nous ſeuls, mõ fils, puis-ie au moins sãs cõtrainte
Soulager mes douleurs en vous faiſant ma plainte.

ALEXIS.

Vos gardes par reſpect ou par commandement,
Se tiennent eſloignez de cét appartement.

ISAAC.

Ie n'emploiray donc point vn temps ſi fauorable
A dépeindre l'eſclat d'vn Prince miſerable;
Quelque ſoulagement que i'en deuſſe eſperer
Songeons, ſongeons pluſtoſt à nous en retirer,
On nous flatte, mon fils, vn tiran nous carreſſe,
Mais parmy ſes douceurs ie connois ſon adreſſe,
Il taſche d'affoiblir par ces bons traittemens
Et noſtre iuſte haine, & nos reſſentimens,
Vous me voyez, mon fils, mais vn tiran l'ordonne,
Mais c'eſt ſans liberté, ſans yeux, & ſans couronne,

Tout ce qu'il fait pour vous apres nostre mal-heur,
Marquant ma despendance, agraue ma douleur,
Il est bien plus honteux pour vn noble courage
D'en receuoir le bien, que d'en souffrir l'outrage,
Ainsi loin d'appaiser mon courage irrité,
En relaschant les fers de ma captiuité,
En rompant vos liens, en me traittant de frere,
Ce tiran orgueilleux augmente ma colere,
Et me fait souuenir de l'absolu pouuoir
Qu'en ces lieux il vsurpe, & que ie dois auoir.

ALEXIS.

Ce sont les sentimens que vostre sang m'inspire

ISAAC, Comene.

Mourrez donc, vengez nous, ou recouurez l'Empire.

ALEXIS.

Ie le dois, il le faut, & pour ce grand dessein
Ie sens mon cœur qui brusle & qui presse ma main;
Mais vous voyant captif qu'est-ce que ie puis faire?

ISAAC.

Le Prince Baudouin est party de Iadere,

Menan

Menant auecque ſoy ces illuſtres François
Qui dans Ierusalem vont replanter la Croix,
Leur flotte hier matin doubla le cap de Troye,
Ie l'ay ſçeu d'vn ſoldat, que le Prince m'enuoye
Sous l'habit d'vn eſclaue, & que vous pourrez voir:
Ignorez-vous encor quel eſt voſtre deuoir?
Allez à leur rencontre, & tâchez par adreſſe
Pour armer leur fureur, d'exiter leur tendreſſe,
Mais agiſſez touſiours en Prince genereux,
Ils vous eſcouteront, vous eſtes mal-heureux.
Faites-leur, le recit de ma triſte auanture,
Dites-leur, que mes droits ſont ceux de la nature,
Qu'vn frere, qu'vn ingrat, par mes ſoins rachepté
Me priue de l'Empire & de la liberté:
Mais en leur racontant cette funeſte hiſtoire,
Peignez leur, ce Tyran, d'vne couleur ſi noire,
Qu'ils penſent qu'en chaſſant ce monſtre de ce lieu
C'eſt commencer d'agir pour la cauſe de Dieu.
Montrez-leur cét ingrat dans la honte des chaines,
Comme ie l'en tiray, par mes ſoins, par mes peines,
Comme bien-toſt apres il chargea de liens
Ces bras, ces meſmes bras, qui briſerent les ſiens,
Bref, peignez-le, mon fils, tel qu'on le vit paroiſtre,
Quand de Conſtantinople, il ſe rendit le maiſtre,
Quand il ſouilla le throſne acquis par nos ayeux,
Et tel qu'il vous parut quand il creua mes yeux.

ALEXIS.

Mais vous dois-ie exposer aux traits de sa colere?
Pour punir vn tyran me faut-il perdre vn pere?

ISAAC.

Ouy, l'honneur vous l'ordonne, & ie le veux ainsi.

ALEXIS.

Ie me resoudray donc à vous laisser icy:
I'iray, i'iray mourir, ou vous rendre l'Empire,
C'est ce que ie vous doy, c'est ce que ie desire,
Mais Dieu qu'en ce deuoir mon sort est rigoureux,
Faut-il estre barbare autant que genereux?
Faut-il pour vous vanger que ie vous abandonne,
Et puis-ie imaginer que l'homme me l'ordonne?

ISAAC.

Ouy, mais dans ce dessein craignez-vous mon trespas?
En l'estat où ie suis vn Prince ne vit pas,
On ma rauy le iour, l'Empire & la franchise,
Que me peut-on rauir que ce cœur ne mesprise?
Ce cœur ne ressent plus que d'extremes douleurs
Mes yeux ne sont ouuerts que pour verser des pleurs,
Ma voix ne forme plus que d'inutiles plaintes,
Ie suis tousiours pour vous en de mortelles craintes,

Ah ! quiconque peut viure en cette extremité
Quelque mal qu'il reſſente, il l'a bien merité !
Partez donc, & mourrez dans ce peril extréme
Ce que peut voſtre bras, pour l'eſtat, pour vous-meſme,
Suiuez les mouuemens de mon iuſte courroux,
Et laiſſez faire à Dieu qui combattra pour nous.
Mais partez à l'inſtant, de peur qu'on vous arreſte,
Vous trouuerez au port vne Galere preſte,
Lyſandre qui conduit ce deſſein important,
Dans vn autre vaiſſeau vous doit ſuiure à l'inſtant,
Vous pourrez de la Cour vous eſloigner ſans peine,
Où l'on croit vous tenir par les appas d'Helene,
Où le Prince charmé de ſa proſperité;
Meſpriſe les efforts d'vn ennemy dompté,
Ainſi le Ciel aueugle vn tyran execrable,
Quand il le veut punir d'vn crime abominable,
Profitez donc, mon fils, de cét aueuglement,
Vengez-moy, vengez-vous, partez dans ce moment.

ALEXIS.

Mais,

ISAAC.

Ne repliquez point, adieu ie me retire,
Vous tenez dans vos mains tout l'eſpoir de l'Empire,
Ie n'attends pas icy des diſcours ſuperflus,
Partez, couronnez-vous, où ne me voyez plus.

SCENE III.

ALEXIS, ſeul.

STANCES.

VAines grandeurs, titres fragilles,
Que la fortune donne, & qu'elle peut oſter,
Ceſſez de me tenir des diſcours inutiles,
Puisque vous me quittez, ie veux bien vous quiter
En vain par la bouche d'vn pere
Vous tentez ma fragilité,
Mon cœur s'eſmeut à ſa colere,
Mais il n'en eſt pas ſurmonté;
Et i'ayme mieux ceder vn throſne hereditaire,
Que de le conſeruer par vne cruauté.

Quoy, ceder vn throſne adorable
Aux ſacrileges droits d'vn Tyran furieux?
Et voir dans ſon palais vn pere miſerable
Sans honneur, ſans ſuiets, ſans liberté, ſans yeux?
Ah! pluſtoſt parmy les alarmes
Allons faire vn dernier effort,
Il eſt temps de tarir ſes larmes
Par la victoire, ou par la mort;

Aussi quelque mal-heur qui succede à nos armes,
Il ne peut adiouster à nostre mauuais sort.

Feux volages, belles idees,
Qui produisez l'amour, & que l'amour produit,
Souuenir des douceurs autresfois possedees,
Ne me presentez plus vn bon-heur qui me suit,
Cessez de peindre en ma memoire
Celle pour qui i'ay combattu,
Helene s'oppose à ma gloire,
Mon courage en est abatu,
Et pour luy disputer la derniere victoire,
Bien-tost i'auray besoin de toute ma vertu.

Partons, mais Dieu, que veux-ie faire?
On me pousse l'ardeur d'vn faux raisonnement?
Si ie perds auiourd'huy ma maistresse & mon pere,
Quel sera mon espoir dans mon esloignement?
Et quand par vn sort fauorable
Ie deurois estre couronné,
Si de leur mort i'estois coupable
Serois-ie moins infortuné?
Et pourrois-ie monter sur vn throsne execrable
Qui du tombeau des miens seroit enuironné?

Arrestons, mais l'honneur persiste
A destourner mon cœur d'vn sentiment si bas,
Partons, mais mon amour à ce dessein resiste,
L'vn presse mon depart, l'autre arreste mes pas,

Honneur, delicate Chimere,
Qu'on destruit si facilement;
Enfin ie veux vous satisfaire,
L'amour resiste vainement,
Et ie ne verray plus ma maistresse & mon pere,
Que pour me confirmer dans ce beau sentiment.

SCENE IV.

ALEXIS, HELENE.

ALEXIS.

MAdame, s'en est fait, ie cours à la vengeance;
Ie n'examine plus si l'amour s'en offence,
Vous l'auez commandé, pouuois-ie resister;
Ie dois vous obeyr; mais ie doy vous quitter
Il faut, il faut partir, vn pere le demande,
L'occasion le veut, Helene le commande,
Enfin ie pars Madame, & ie viens en ce lieu
Pour vous en aduertir, & pour vous dire adieu,
Retenez ces souspirs qui m'arrachent des larmes,
Esperons tout du Ciel & du droit de mes armes,
Ie feray mes efforts pour retourner vainqueur
Sur vn char de triomphe entrer dans vostre cœur,

Et si mes ennemis ont sur moy la victoire
Qui viuoit sans honneur, ne mourra pas sans gloire.

HELENE.

Mais ne sçauray-ie point où s'adressent vos pas?

ALEXIS.

Vers la flotte de France;

HELENE.

Ah! ne me quittez pas!

ALEXIS.

Dieux! que vous suiuiez mal, ces discours plains de (charmes
Qui me persuadoient d'aller prendre les armes,
De venger mon honneur, mon pere & mon pays,
Que vos beaux sentimens par vos pleurs sont trahis!

HELENE.

Que ie les hayrois s'il causoient vostre absence,
Seigneur, quād mes discours vous parloiēt de vengeāce;
Dans vos iustes douleurs ie voulois vous ceder,
Et vous plaire plustost que vous persuader
Ie voulois arrester cette cruelle enuie
Qui vous solicitoit d'abandonner la vie,

Donner vn autre obiet à vos ressentimens,
Et rompre la fureur des premiers mouuements.

ALEXIS.

Ne me détrompes point, helas! laissez-moy croire
Que vous auez dessein de restablir ma gloire,
Et que vous agissez auec sincerité,
Quand vous me conseillez ce que i'ay proietté.

HELENE.

Il est vray, i'approuuois l'absence qui me tuë,
Lors qu'elle n'estoit pas encore resoluë,
Et tandis que la peine que i'en deuois auoir
Me laissoit dans l'esprit quelque suiet d'espoir
Ce depart esloigné me sembloit supportable,
Ie ne discernois pas ce qu'il à d'effroyable,
Mais qu'en vous m'en portez le rigoureux arrest,
Quand ie vous voy partir, ie le voy tel qu'il est,
Et loin d'autoriser mes premieres pensees,
Mon amour les condamne & les trouue incensees,
Mais partez-vous, Seigneur, me laissez-vous icy?

ALEXIS.

Ie ne puis l'éuiter, l'honneur le veut ainsi:
Helas! en vous quittant ie cours au precipice,
Et i'expose mon pere aux rigueurs du supplice,

Mais ce noble Tiran des esprits genereux
L'honneur, veut cét effort d'vn Prince mal-heureux:
Ie ne puis reculer dans ce mal-heur extréme,
Ie *cognois vostre cœur, il est grand;*

HELENE.

Mais il ayme,
Helas! qu'il est changé depuis cét heureux iour
Que ie peus sans rougir escouter vostre amour,
Ie vous eusse autresfois poussé dans les allarmes,
Et maintenant ie tremble au seul bruit de vos armes,
Ie *sçay ce que l'honneur vous demande auiourd'huy;*
Mais i'escoute l'amour qui parle contre luy,
Sauue-le, me dit-il, de ce peril extréme,
Mesprise en sa faueur, vn sceptre, vn diademe,
Desia dans trop de lieux il a suiuy l'honneur;
Et *la grandeur des Roys ne fait pas leur bon-heur,*
Dy luy, s'il veut quitter, pour suiure vne chimere,
Des *veritables biens, vne maistresse, vn pere,*
Quel honneur il pretend d'vn throsne rachepté
Au *prix d'vn sang si beau, si cher, si regretté?*
Dis *luy?*

ALEXIS.

N'acheuez point de contraindre mon ame
A former vn dessein, qui me rendroit infame;

Plaignez-moy ſeulement en l'eſtat où ie ſuis;
Et parce que ie doy, iugez ce que ie puis.

HELENE.

Quoy ſe peut-on reſoudre à perdre ee qu'on ayme;

ALEXIS.

Peut-on le conſeruer dans ce mal-heur extréme?

HELENE.

Abandonner vn pere aux horreurs du treſpas!

ALEXIS.

Le voir dans l'infamie, & ne le vanger pas!

HELENE.

Ne ſe pas attendrir, & voir couler mes larmes!

ALEXIS.

Me vouloir empeſcher d'aller prendre les armes!

HELENE.

N'accorderez vous rien à ma tendre amitié?
Pour eſtre genereux ſerez vous ſans pitié!

ALEXIS.

Ah ! ne m'accusez point d'vne vertu barbare,
Ie sens bien que ie meurs du coup qui nous separe,
Et le Ciel m'est tesmoin que si ie le pouuois
Pour ne pas m'esloigner, ie quitterois mes droits:
Mais la fatalité dont la force me domte,
Fait que ie ne le puis sans accroistre ma honte,
Et viuant sans honneur, quoy qu'ait dit vostre amour,
Ie croirois estre indigne & de vous & du iour,
Ne me retenez plus, adieu, le temps me presse.
Vous ne me dites rien !

HELENE.

Excusez ma foiblesse,
Ce départ m'interdit l'vsage de la voix,
Adieu, doncques, Seigneur, pour la derniere fois.

ALEXIS.

Puis-ie auant que partir vous faire vne priere,

HELENE.

Helas !

ALEXIS.

Viuez, Madame, & protegez mon pere.

HELENE.

Qu'auec vos actions vos loix sont peu d'accord,
Vous m'ordonnez de viure, & courez à la mort!

ALEXIS.

Ie feray mes efforts pour conseruer ma vie,
Mais si dans les combats elle m'estoit rauie,
Viuez pour consoler vn pere genereux,
Et pour plaindre le sort d'vn amant mal-heureux.

HELENE.

Donnez quelques momens à l'excez de ma peine,

ALEXIS.

Ah! laissez-moy partir,

HELENE.

Il me fuit,

ALEXIS.

On m'entraine,

HELENE.

Souuenés-vous au moins de nostre affection,

ALEXIS.

Oubliés mon mal-heur, & vostre affliction:
Adieu,

HELENE.

Quoy vous partés?

ALEXIS.

La chose est resolue

HELENE.

Que ce départ est rude!

ALEXIS.

Il me tue:

HELENE.

Il me tue!

Fin du deuxiéme Acte.

ACTE III.

SCENE I.

HELENE.

STANCES.

N'Opposons plus de vains efforts
Aux decrets de la Prouidence,
On ne peut arrester ces souuerains ressorts
Qui traisnent auec violence
Chaque chose à sa decadence,
Suiuons-les sans contrainte; ainsi que sans remords.

Vn Tyran regne en cette cour,
Le frere à despouillé le frere,
Et le fils animé par l'honneur & l'amour
Tasche de restablir le pere,
Mais le Ciel à nos vœux contraire
N'a que des nuits pour nous, & n'aura point de (iour!

Chere image de mon vainqueur,
Doux espoir qui m'auez flattee,
Fuyez de ma memoire, & sortes de mon cœur?
Mais Dieu ie crains d'estre escoutee!
Arrestez, cher espoir, reuenez chere Idee,
C'est vous perdre, & me perdre auec trop de rigueur.

Les grands maux n'ont iamais duré
Il faut que leur reuers esclatte,
Mais cependant pour nous cét ordre est alteré;
Ainsi sans que l'espoir nous flatte,
Ou que la crainte nous abatte,
Attendons le succez qui nous est preparé.

SCENE II.

PHENICE, Dame d'honneur d'Helene, HELENE

PHENICE.

M*Adame, on dit tout haut que le Prince est party,*

HELENE.

Quoy l'Empereur le sçait?

PHENICE.

Il en est aduerty,

HELENE.

L'a-t'il fait ſuiure?

PHENICE.

Helas! l'onde eſt preſque couuerte,
D'hommes & de vaiſſeaux qui courent à ſa perte,
Et l'Empereur outré d'vn deſpit furieux
Les preſſe ſur le port de la voix & des yeux,
Meſme on dit qu'il vous croit de cette intelligence
Qu'il forme le deſſein d'vne horrible vengeance.

HELENE.

A-t'on veu ſi le Prince eſtoit bien auancé,
De grace, allez ſçauoir tout ce qui s'eſt paſſé.

PHENICE.

Songez pluſtoſt, Madame, à ſauuer voſtre vie
Sortez de ce Palais.

HELENE.

Laiſſés-moy ie vous prie.

SCENE

SCENE III.

HELENE, PHENICE, ALEXIS Ange, & ſa ſuitte.

PHENICE.

DIeu voicy l'Empereur!

HELENE.

Ce pauure Prince eſt pris,

ALEXIS Ange.

Ouure tes yeux, ingrate, & reprend tes eſprits,

HELENE.

Mais l'a-t'on ramené?

ALEXIS Ange,

Qui te rend ſi hardie?
Quoy meſler l'impudence auec la perfidie?
Non, non, il n'eſt pas pris, mais cent de mes vaiſſeaux
Pour ſe ſaiſir du ſien fendent le ſein des eaux,

Tu le verras ingrate, & pour ta fausse crainte
D'vn veritable mal tu sentiras l'atteinte,
Lors tu condamneras ton infidelité,
Tu te repentiras de m'auoir irrité,
Lors.

SCENE IV.

LYSANDRE.

SEigneur, il est pris,

ALEXIS Ange.

quy?

LYSANDRE.

Le Prince on l'amene

ALEXIS Ange.

Allons voir arriuer cét obiet de ma haine,
Infidele tantost, ie te le feray voir.

Il se retire auec sa suitte.

SCENE V.

LISANDRE, HELENE.

LYSANDRE.

MAdame, appaiſez-vous, reprenez voſtre eſpoir
Le Prince n'eſt point pris, croyez mõ témoignage,
Ie l'ay feint ſeulement pour gagner le riuage,
Et ma feinte en chemin à ſi bien reuſſy
Que ceux qui nous ſuiuoient reuiennent tous icy.

HELENE.

Quoy le Prince eſt ſauué, faut-il que ie vous croye;
Ne me flattez-vous point!

LYSANDRE.

Iugez-le par ma ioye.

HELENE.

Pourquoy donc au tyran faire vn autre rapport?

LYSANDRE.

Ayant fait retentir & la mer & le port,

De cette feinte prise, il estoit necessaire
De la faire esclatter deuant nostre aduersaire,
I'ay vescu iusqu'icy d'vne telle façon
Que i'ay pû l'abuser sans craindre son soubçon.

HELENE.

Mais comment abuser des poursuiuans le nombre?
Contes moy tout au long,

LYSANDRE.

A la faueur de l'ombre,
Le Prince & dix des siens dans vn leger vaisseau
Se sont abandonnez à la mercy de l'eau
I'estois lors sur le port & dans vne autre barque
Pour voir si l'on suiuroit ce fugitif Monarque,
Et tascher d'arrester par quelque inuention
Les premiers commandez à cette occasion,
L'Empereur à l'instant en apprend la nouuelle
Chacun des siens se presse à tesmoigner son zele
Tous fondent sur le port tous prennent des vaisseaux
Chacun quitte la terre & va courir les eaux.
En vain faisant semblant d'estre mauuais pilote
I'oppose mon nauire au cours de cette flotte,
Les vaisseaux dispersez m'en ostent le moyen,
Et cette inuention ne me produit plus rien
Dans ce peril pressant ie mets tout en vsage,
Sur tous les poursuiuans ie gagne l'auantage,

Enfin ie ioint le Prince, & ſelon mon eſpoir
Ce fuſt proche d'vne Iſle où l'on n'euſt pû nous voir,
Là ſans perdre du temps i'entre dans ſon nauire
Le Prince dans le mien, il fuit, ie me retire,
Et reuiens aſſeurer à tous ceux qui venoient
Que le Prince eſtoit pris, que mes gens l'amenoient
Lors chacun deſirant d'en porter les nouuelles
Pour retourner au port voudroient auoir des aiſles,
Tous prennent à l'inſtant la route que ie veux,
Et contre leurs deſſeins fauoriſent mes vœux.
Enfin nous arriuons,

HELENE,

Ah! feinte fauorable!
Ah! d'vn parfait amy ſeruice incomparable,
Puiſſions-nous recognoiſtre vn ſi rare bien-fait.

LYSANDRE.

Cét obligeant diſcours m'en à trop ſatisfait,
Mais ſans perdre de temps qui nous peut eſtre vtile,
Madame, il faut penſer à ſortir de la ville,
Perſonne ne vous garde, & i'ay ſçeu dans le pert
Que deſia l'Empereur meditoit voſtre mort,
Songez qu'en vous ſauuant vous conſeruez le Prince
Ses ſuiets, ſes amis, ſon pere, & ſa prouince,

Que de vous seulement despend nostre bon-heur.

HELENE.

Ie ne sçaurois ouyr, Lisandre auec honneur,
Mais vous amy fidele, ayez soins ie vous prie,
De nostre commun bien en sauuant vostre vie,
Si-tost que ce tyran sçaura la verité
Vostre teste en ces lieux n'est point en seureté.

LYSANDRE.

Il m'importe fort peu que ie fasse naufrage
Pourueu que ie vous mette à couuert de l'orage.

HELENE.

Vous m'auez garanty en sauuant mon amant,
Et si ie crains icy c'est pour vous seulement,
Retirez-vous Lysandre, & prenez pour retraitte
De quelque amy secret quelque maison secrette,
Du tyran abusé preuenez la fureur,
Lysandre sauuez-vous, ie dois entrer ma sœur,
Ne perdez point de temps, Adieu.

SCENE VI.

PLACIDIE, HELENE.

PLACIDIE.

QVe faut-il que ie die?
Plaindray-ie voſtre perte ou voſtre perfidie?
Doy-ie blaſmer vn crime, ou pleurer vn mal-heur
Mal traitter vne ingratte, ou flatter vne ſœur,
Ouy, ouy, ie vous plaindray, mais confeſſez Helene,
Que voſtre ambition à cauſé voſtre peine,
Et que malgré nos ſoins vous vous precipitez.

HELENE.

Mais a-t'on bien cognu mes infidelitez?

PLACIDIE.

Mais peut-on en douter?

HELENE.

Dieu qu'elle eſt charitable!

PLACIDIE.

Dieu qu'elle eſt innocente!

HELENE.

Ouy, ouy, ie ſuis coupable,
Mais vous n'en eſtes pas encor où vous penſez.

PLACIDIE.

Le Prince eſt arreſté, nous regnons, c'eſt aſſés;

HELENE.

C'eſt-là voſtre deſir?

PLACIDIE.

Et c'eſt-là voſtre crainte?

HELENE.

C'eſt d'où naiſt voſtre ioye,

PLACIDIE.

Eſt d'où vient voſtre plainte,

HELENE.

Ma plainte eſt touſiours iuſte,

PLACIDIE.

Et mon desir aussy

HELENE.

Nous le sçaurons bien-tost

PLACIDIE.

Mais le Prince est icy?

HELENE.

Dieu protege les bons!

PLACIDIE.

Il punit les perfides,

HELENE.

Mais il s'irrite enfin contre les Parricides.

PLACIDIE.

Ah! brisez ce discours qui m'offence & vous nuit,
Pour voir le triste estat où l'amour vous reduit
Estouffez, estouffez cette fatale trame
Qui iette si souuent des troubles dans vostre ame,

Oubliez le vaincu, caressez le vainqueur.

HELENE.

Pour vn dessein si bas, Helene à trop de cœur.

PLACIDIE.

A quoy sert ce grand cœur auec tant d'impuissance?

HELENE.

A faire d'vn tyran triompher ma constance.

PLACIDIE.

Quel triompheoù l'on voit, le vainqueur au tombeau?

HELENE.

Il vous paroist funeste, & ie le treuue beau,

PLACIDIE.

L'Empereur viẽt ma sœur, taschez de vous cõtraindre
Ie n'ose plus le voir?

HELENE.

Placidie retire.

Ie ne dois plus le craindre.

SCENE VII.

ALEXIS Ange, & sa suitte, HELENE.

ALEXIS Ange.

QV'on le cherche par tout ce Lysandre effronté,
Cét exemple de fraude & de temerité,
Qui iusqu'en mon Palais vient porter son audace,
Et qu'on me donne auis de tout ce qui se passe.
Enfin ie suis trahy, vous l'emportez ingrats,
Ton infidelle amant à quitté mes Estats,
Tu sçauois son dessein, tu lisois dans son ame,
Et tu m'as pû cacher cette fatale trame!
Me la cacher à moy!

HELENE.

Le pouuois-ie autrement?

ALEXIS Ange.

Quoy tromper tes parens!

HELENE.

Quoy trahir mon amant!

ALEXIS Ange.

Mais ne ſçauois-tu pas que ce traiſtre conſpire
Pour reſtablir ſon pere, & regagner l'Empire,
Et que pour renuerſer & mon throſne & mes droits
Il s'en va demander du ſecours aux François.

HELENE.

I'ay ſçeu ce grand deſſein & de plus ie confeſſe
Qu'à le voir reuſſir mon deſir s'intereſſe,
Et qu'en l'eſtat funeſte ou mes iours ſont reduits,
Le ſeul retardement cauſe tous mes ennuis
Que ſi cette entrepriſe & ſi grande & ſi belle
Malgré voſtre raiſon vous paroiſt criminelle,
Tournez vn peu les yeux ſur ce fatal combat
Dont l'iniuſte ſuccez vous donne cét Eſtat,
Vous ne vous verrez point combattant pour vn pere
Qu'on a pouſſé du throſne à l'extréme miſere,
Pour voſtre propre gloire, & pour voſtre maiſon,
Mais pluſtoſt contre vn frere & contre la raiſon,
Si vous portez les yeux iuſqu'à voſtre victoire
Vn pere reſtably n'y fait point voſtre gloire,
Le mal-heur de ce frere eſt tout voſtre bon-heur
Sa bonté & la voſtre y font tout voſtre honneur,
Vous n'eſtes pas content de rauir ſa couronne
Vous oſez ſans reſpect attaquer ſa perſonne,

Et d'vne main impie à la face des Cieux
Vous le chargez de fers, vous luy creuez les yeux,
Estrange cruauté du mal-heur qui nous braue!
On fait d'vn Empereur, vn aueugle, vn esclaue
Le rebut des mortels à qui rien n'est resté
Qu'vn regret eternel d'estre & d'auoir esté!

ALEXIS Ange.

Mais on vous sauue, ingrats, lors que toute la terre
Veut que i'esteigne en vous des pretextes de guerre,
Ouy, quand de vostre perte on me fait vne loy,
Ie prends vostre party, ie combats contre moy,
Ie mets tout au hazard pour sauuer vostre vie,
Et pour vous auiourd'huy la mienne est poursuiuie!
N'est-ce pas ce dessein que vous vantez si fort?

HELENE.

Mais quel droit auiez vous de signer nostre mort?

ALEXIS Ange.

Tous ceux que peut donner la guerre & la victoire
L'interest de l'estat, l'interest de ma gloire,
Celuy de mon repos, celuy de mon bon-heur,
Vous estiez mes suiets, i'estois vostre seigneur,
Enfin vostre trespas estoit en ma puissance,
Mon conseil l'approuuoit, & i'y fis resistance,

Par luy i'eusse empesché vos derniers attentats,
Par luy i'eusse asseuré la paix dans mes Estats.

HELENE.

Pouuiez-vous esperer qu'vn crime abominable
Vous peut faire iouir d'vn bien si desirable?
Ah i non, non, ce n'est point par de pareils forfaits
Qu'on attire du Ciel les douceurs de la paix,
Recognoissez plustost que ce dernier orage
Se forme des souspirs qu'excite vostre rage,
Ce pauure Prince aueugle, au defaut de ses yeux,
Pour demander secours dresse ses mains aux Cieux,
Des sanglots eternels s'exhalent de sa bouche,
Il n'est point de rocher que sa plainte ne touche,
Dieu le voit, Dieu l'entend, & pour le soulager
Fait venir contre vous ce secours estranger,
C'est vn éuenement qui suit l'ordre des choses.

ALEXIS Ange.

Quand mon mal-heur seroit vn effet de ces causes,
Et quand le Ciel lassé de me voir dans le port
Auroit formé l'orage, & resolu ma mort,
Ce iugement secret vous rend il excusables
Dans les lasches proiets dont vous estes coupables?
Et quand vous connoistriez le destin qui m'attend
Laissez-vous d'estre ingrats en me persecutant?

Lors que ie m'eſtablis, les crimes de mon frere
Auoient deſia rendu ſa chûte neceſſaire,
Et tous les gens de bien publioient hautement
Qu'il meritoit encor vn plus grand chaſtiment,
Vous le ſçauez Helene, & qu'apres ſa desfaite
Les vœux de tout le peuple auoient proſcrit ſa teſte,
Ie l'a mis à couuert, & content du mal-heur
Ou le precipita ma premiere chaleur,
Ie n'ay taſché depuis qu'à pouuoir ſatisfaire
Par mes bons traittemens, & le fils, & le pere
Quels ſont donc ces forfaits qui m'ont ſi fort changé
Qu'on croit auoir bien fait de m'auoir outragé?
N'eſtes-vous pas encor ceux que ma bien-veillance,
A touſiours protegez contre la violence?
N'eſtes vous pas encor l'obiet de mes bien-faits?
Deuez-vous vous charger de punir mes forfaits?
Quoy, contre vn bien facteur accepter cét office,
Pourquoy n'attendez-vous que le Ciel me puniſſe?
Puiſqu'à quelque mal-heur que ie ſois deſtiné,
Ie ſuis touſiours celuy qui vous a pardonné.

HELENE.

Quand vous auez puny ce pretendu coulpable
Ce n'eſtoit plus celuy qui vous fut fauorable;
Celuy qui mit ſa vie & ſon throſne en danger
Pour vous tirer des fers des Corſaires d'Arger,

N'estiez vous plus celuy qu'auecque tant de peine
Il auoit retiré d'vne honteuse chaine!
N'estiez vous point tousiours l'obiet de ses bien-faits?
Deuiez vous vous charger de punir ses forfaits!
Quoy! contre vn bien-facteur accepter cét ofice,
Pourquoy n'attendez-vous que le Ciel le punisse?
Puisqu'à quelques excez qu'il se soit emporté,
Il est tousiours celuy qui vous à racheté.

ALEXIS Ange.

Mais si mon procedé ne fut pas legitime
Pouués-vous m'imiter sans imiter mon crime?
Et si vous auez droit de punir mes forfaits
Ne puis-ie pas punir ceux que vous aués faits?

HELENE.

Vous n'auiés aucun droit de perdre vostre frere?
Si son fils vous poursuit, c'est pour vanger son pere,
Outre qu'on ne sçauroit estre ingrat aux ingrats,
Il trahiroit les siens s'il ne les vengeoit pas.

ALEXIS Ange.

Mais croit-il les vanger en me faisant outrage?
Ne m'a-t'il pas laissé tous les siens en ostage!
Et ne pense-t'il pas qu'à son moindre attentat
I'immoleray son pere aux maximes d'Estat.

HELENE.

HELENE.

Mais croyez vous aussi par de telles menaces
Retenir son courage, augmenter leurs disgraces,
Pour pouuoir desormais craindre vostre rigueur,
Le pere a trop de maux, & le fils trop de cœur.

ALEXIS Ange.

Que pour ses interests ou pour ceux de son pere
Alexis soit pourueu d'vne vertu seuere,
Il n'a rien fait pour luy, s'il n'est assez constant
Pour se resoudre à voir la mort qui vous attend.

HELENE.

Alexis est né Prince, & i'ay cette asseurance
Qu'il à le cœur plus grand encor que la naissance,
Il m'ayme, ie le sçay, i'ay pour gage sa foy,
Mais il ayme l'honneur mille fois plus que moy,
Accablez-moy de fers, ioignez à ma misere
L'aueuglement, la mort, faites des coups de frere,
Mais ne pretendez pas par vn tel traitement,
Affoiblir ma constance, ou son ressentiment
Si ie meurs à ses yeux, il le verra sans doute
Auec esmotion, mais sans quitter sa route,
Elle est grande, elle est belle, il ne peut la changer,
Et si ie sçay mourir, il sçaura se vanger.

ALEXIS Ange.

Quoy ! vous m'osez brauer en l'estat où vous estes,

HELENE.

Quoy ! ie pourrois me taire apres ce que vous faites?

ALEXIS Ange.

Ie sçauray bien abattre vne telle fierté.

HELENE.

Ie ne crains, ny la mort, ny vostre cruauté.

ALEXIS Ange.

O Ciel ! vit-on iamais vne pareille audace?
Vous mourrez?

HELENE.

Ioignez donc l'effet à la menace,
Que ie meure, il sufit qu'Alexis est viuant,
Et qu'il peut vous oster l'Empire du leuant.

ALEXIS Ange.

Insolente, mais quoy?

SCENE VIII.

ANDRONIC, ALEXIS Ange.

ANDRONIC.

SEigneur, ſauuez l'Empire,
Accourez au ſecours, tout fuit, tout ſe retire,
Les François ont forcé la chaiſne du deſtroit,
Ils approchent du port d'où leur flotte ſe voit,
Ils vont deſcendre?

ALEXIS Ange.

Ah! Ciel, eſt-ce qu'on m'abandonne,
Où ſont donc mes amys & ceux de ma Couronne?
Andronie, ramaſſez nos meilleurs citoyens,
Taſchez de les reſoudre à deffendre leur biens
Voy, diſpoſe Alexis, à quitter cette terre.
Dis luy que c'eſt à toy qu'il vient faire la guerre,
Que s'il s'obſtine enfin dans ſon laſche deſſein,
Mille coups à ſes yeux te perceront le ſein,
Et ſi ſon repentir n'arreſte ma colere
Ie veux qu'apres ta mort on eſgorge ſon pere:
Qu'on me l'oſte d'icy, Clyte, ſuiuez ſes pas,
Et prend garde au moins qu'on ne luy parle pas,

Clyte, encore deux mots, taſchez de la reſoudre
D'aller ſur les remparts deſtourner cette foudre,
Si ſon amant la voit, la victoire eſt à nous,
Dites luy qu'vn refus aigriroit mon courroux,
Bref, qu'il faut m'obeyr, diſſipons cét orage
A ce premier aſſaut monſtrons noſtre courage.
Des efforts des François c'eſt le plus dangereux
Si nous les repouſſons tout eſt perdu pour eux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

BAVDOVIN, ALEXIS, & leur ſuitte.

BAVDOVIN.

ENfin par vn ſuccez qui paſſe noſtre attente
Toute l'armee à fait vne heureuſe deſcente,
Nos vaiſſeaux ſont à l'Ancre, & malgré ſon effort
L'ennemy repouſſé nous laiſſe dans le port,
Mais ce n'eſt pas vn port ou le repos ſe treuue,
C'eſt plutoſt vne lice ou la vertu s'eſpreuue,
Nous auons commencé d'y courir hardiment:
Il faut ſans ſe laſſer pourſuiure conſtamment,
Voyez-vous ces ramparts, ces tours, cette barriere,
Qui ſemble deffier noſtre vertu guerriere,
Il faut, il faut chaſſer, l'ennemy de ces lieux
Et marchant plus auant d'vn pas victorieux,

Forcer Constantinople, affranchir la Prouince,
Chatier vn Tyran, ou restablir vn Prince,
C'est vostre sentiment, chers & braues François,
Vos cœurs sont preparez à tous les grands exploits,
Et ie ne doute point qu'à ce dessein sublime
Bien mieux que mes discours l'honneur ne vous anime,
Pour vous, grand Alexis, ie n'ay pas entrepris
Ou d'exorter vn Prince, ou d'esmouuoir vn fils,
Toutes vos actions nous rendent tesmoignage
Et de vostre conduite, & de vostre courage,
Ie diray seulement que si de grands effects
Secondent auiourd'huy nos genereux proiets,
Mes compagnons & moy vous en deurons la gloire,
Puis que vostre presence attire la victoire.

ALEXIS.

Ah! Prince genereux, & plus grand mille fois
Par vos rares vertus, que par vos grands emploits,
Si vos bien-faits sont tels que ie n'y puis respondre,
Pourquoy par mes discours me voulez-vous confõdre?
Ie sçay quel interest arme vostre courroux,
Et ne puis disputer de gloire auecque vous,
D'vn estat vsurpé l'infortune me presse,
I'entends à tous momens la voix d'vne maistresse,
I'ay mon oncle à destruire, & mon pere à venger,
Et vous ne combattez que pour nous proteger,
Le seul motif d'honneur excite vostre zele,
Et dans tous vos combats mon interest se mesle,

En protegeant mon pere, & flattant son espoir,
Vous faites vne grace, & ie fais mon deuoir,
Ainsi ce n'est que vous qu'enuironne la gloire,
Et qui dans vos desseins engagez la victoire:
Ce beau combat du port en assure vos yeux,
Mais de nouueaux progrez nous l'aprẽdrõt biẽ mieux,
On peut tout esperer apres vostre descente,
Et vostre nom suffit pour remplir nostre attente,
L'allegresse qu'on lit aux yeux de vos soldats
Est le presage heureux de nos prochains combats,
Acheuez donc, Seigneur, cette grande iournee,
Et d'vn Prince opprimé changez la destinee,
Nous attendons de vous l'ordre qu'il faut garder,
C'est à nous d'obeyr, à vous de commander.

SCENE II.

LYSANDRE, ALEXIS, BAVDOVIN.

ALEXIS continuë.

MAis n'est ce pas Lysandre, & faut-il que ie croye
Que le Ciel en vn iour tãt de bon-heur m'ẽuoye,
Seigneur, c'est cét amy dont ie vous ay parlé
Qui s'est pour mon salut tant de fois signalé,

Souffrez que ie l'ebrasse, & qu'en deux mots i'apprenne
Quel fauorable sort pres de moy le ramene.

LYSANDRE.

Iustement soubçonné du coup que i'entrepris
Ie fus mis en prison,

ALEXIS.

Ah ! ie craignois bien pis?
Mais comment en sortir ?

LYSANDRE.

Vostre heureuse descente,
A ietté dans la ville vne telle espouuante,
Que parmy le desordre vn amy plein d'ardeur
M'a deliuré des mains de mon persecuteur,
O ! vous qui protegez l'innocence opprimee,
Illustre general d'vne inuincible armee,
Lancez le dernier trait contre nos ennemis,
Et profitez du trouble où vous les auez mis,
Vostre attaque impreueuë, & son heureuse suitte
Estonne le Tyran & confond sa conduite,
Il donne en mesme temps cent ordres differents,
Soubçonne tout le monde, estrangers & parens,
Pour trouuer vn azyle il court de place en place,
Et par tout il croit voir la main qui le menace.

ALEXIS

ALEXIS.

Que n'en ſent-il le coup!

BAVDOVIN.

Ie m'en vay dans le camp,
Mettre tout en eſtat, & reuiens ſur le champ. Il ſe retire.

ALEXIS.

Tu vois, tu vois, Lyſandre, auec combien de zele
Ce Prince genereux venge noſtre querelle;
Mais plus i'ay de bon-heur, & plus ie me ſouuiens,
Qu'aux fureurs d'vn Tyran i'expoſe tous les miens.
Helas! ſçais-tu l'eſtat d'Helene ou de mon pere?
Et ſur ce point faſcheux peus-tu me ſatisfaire?

LYSANDRE.

Accablé de douleur ie vous faits ce rapport,
On croit que le Tyran à reſolu leur mort.

ALEXIS.

Leur mort! ô iuſte Ciel, ſeroit-il bien capable
De faire executer cét arreſt deteſtable?

Se pourroit-il porter à cette impieté?
Qu'en crois-tu?

LYSANDRE.

Ie crains tout d'vn Tyran irrité.
Dés vostre embarquement leur perte fut iuree,
Et depuis vostre attaque on la croit asseuree.

ALEXIS.

Ainsi donc ie les perds croyant les secourir!
Et i'empoisonne vn mal quand ie veux le guerir!
Ah! Lysandre, pensant, à ma triste auanture,
Ou ie vois outrager l'amour & la nature,
Quelque bon traittement que ie reçoiue icy;
Ie dis que ton adresse à trop bien reussy,
Ie me plains du bon-heur qui suit nostre entreprise;
Ainsi pour m'affliger le sort me fauorise,
Contre toute esperance il sauue mon vaisseau
Des mains des ennemis, & du courroux de l'eau;
Oblige Baudouin à m'estre fauorable;
Mais tous ces bons succez me rendent miserable,
Et ie me voy reduit à cette extremité,
De craindre auec horreur ce que i'ay souhaitté.
Mais le Prince reuient.

SCENE III.

BAVDOVIN, ALEXIS.

ALEXIS.

SEigneur, que doy-ie faire :
On a mis dans les fers la Princesse & mon pere,
Depuis que vostre armee à paru dans le port,
Et Lysandre me dit qu'on parle de leur mort.

BAVDOVIN.

Il faut les deliurer, ou mourir sur les armes.

ALEXIS.

Il le faut, ie le dois,

BAVDOVIN.

Sus donc tous mes gens-d'armes,

ALEXIS.

Al'assaut, à l'assaut, mais Dieu que faisons nous
Ah ! Seigneur, suspendez ce genereux courroux,

Voyez le precipice ou cét assaut m'abysme,
Ne faisons point d'effort qui ne soit legitime,
Mais plustost escoutons la nature & l'amour,
Et faisons treue au moins pour le reste du iour.

BAVDOVIN.

Quoy voulez-vous laisser la victoire imparfaite,
Et flatter le Tyran au point de sa desfaite?
Voulez-vous atiedir le cœur de nos soldats,
Pour faire qu'au besoin ils ne nous suiuent pas?
Ah! condamnez plustost cette iniuste pensee,
Courons ou veut l'honneur, cette ville est forcee.

ALEXIS.

Mais quoy? puis-ie souffrir qu'on respende à mes yeux,
La source de ma vie, vn sang si precieux;
Puis-ie voir esgorger mon pere, & ma maistresse,
Sans que mon cœur s'esmeuue & monstre sa tendresse?
Ie suis Prince, il est vray, mais cette qualité
N'est pas incompatible auec l'humanité,
Et de quelque discours que me flatte la gloire
La nature & l'amour suspendent sa victoire,
Ie ne puis me resoudre à ce dernier effort
Qui iette tous les miens au peril de la mort.

BAVDOVIN.

Ne craignez point l'effet d'vne menace feinte,
Qui marque du Tyran la foiblesse & la crainte,

Il ſçait quel chaſtiment ſuiuroit cét attentat,
Enfin l'ambitieux n'en veux qu'à voſtre Eſtat,
Mais quand il ſeroit vray que cét indigne Prince
Voudroit perdre ſon frere en perdant la Prouince,
Sçauez-vous que le ſang n'oblige point vn Roy?
Que le ſalut du peuple eſt ſa ſupréme loy;
Et qu'il doit preferer l'honneur du diadéme,
A tous les droits du ſang, aux amis, à ſoy-meſme?

ALEXIS.

Ouy, mais ce droit ſanglant offence la raiſon,
Quoy! pour vn peuple ingrat ie perdray ma maiſon?
Quoy pour le deliurer du Tyran qui l'opprime,
I'immoleray ma ioye, & ſon Roy legitime?
Ah! s'il faut pour vous plaire expoſer ſes parens,
Peuple, Couronne, Eſtat, vous eſtes des Tyrans.

BAVDOVIN.

Il eſt vray, que d'abord cét ordre politique
Auec quelque raiſon vous paroiſt tyrannique,
Mais montez à ſa ſource, & ſçachez que ces loix
Sont les conditions par qui vous eſtes Roys,
Les Princes ont acquis la ſupréme puiſſance
Des ſuffrages du peuple, & non de la naiſſance,
Et ceux qui maintenant vous ſeruent à genoux,
Sont nez indépendans & libres comme vous.

Vous ne pouuez monter à ce degré supréme
Qu'en quittant vos parens, vos amis & vous méme,
Comme on vous donne tout, on veut tout receuoir,
Et la conuention reigle icy le deuoir,
Mais c'est trop alonger vn discours inutile,
Desia tous nos soldats enuironnent la ville,
L'airain retentissant nous appelle au combat,
Il y va de l'honneur, il y va d'vn Estat.

ALEXIS.

Mais il y va d'Helene, il y va de mon pere
Ah! rencontre fascheuse, ah! fortune contraire,
Quel party dois-ie prendre, en ce double mal-heur!
L'honneur, & l'amitié combattent dans mon cœur:
L'honneur par vos discours me pousse à la vangeance
L'amour s'oppose au cours de cette violence,
Ie hazarde ma ioye, en escoutant l'honneur;
Si i'escoute l'amour ie perds tout mon bon-heur,
Ainsi dans ce combat quoy que ie delibere
Ie ne puis éuiter vne extréme misere,
Il faut pourtant aller où l'honneur nous attend,
Droit sanglant de l'estat ie vous rendray contant,
I'abandonneray tout pour suiure vos maximes;
Mais doy-ie m'establir à la faueur des crimes?
Et pour monter au throsne où ie suis destiné,
Auancer le trespas d'vn pere infortuné?
Le Tyran vsurpant le throsne de mon pere,
Tesmoigna du respect pour le sang de son frere,

Il conserua ces iours, voulez-vous qu'auiourd'huy
Ie sois plus sanguinaire & plus Tyran que luy?
Verra-t'on dans le cours d'vn dessein legitime
Des maux, qu'on n'a pû voir dans le proiet d'vn crime?
Et dira-t'on qu'vn fils, & qu'vn liberateur,
Eurent moins de pitié qu'vn lasche vsurpateur?
Ah! Prince genereux n'encourons point ce blasme
Accordons quelque treue à ce Tyran infame,
Et par cette douceur taschons de l'obliger,
A traiter doucement ceux qu'il veut esgorger.

BAVDOVIN.

L'effet de ce conseil affoibliroit l'armee,
Et resoudroit enfin nos proiets en fumee,
Le Tyran est vaincu, nous tenons ses ramparts,
Ses citoyens pour nous s'arment de toutes parts,
Esperant qu'auiourd'huy nous forcerons la ville,
Le temps pourroit calmer cette esmeute ciuille,
Et donner au Tyran quelque nouueau moyen
D'affoiblir vostre droit pour renforcer le sien:
Ne contestons donc plus, allons ou veut la gloire,
Ce n'est qu'vn que combattre & gagner la victoire
Le Tyran n'oseroit piquer nostre courroux,
Sçachant bien que son sort va despendre de nous.

ALEXIS,

Ie vous suiuray par tout, mais si dans cette guerre
Le sang de mes parens tombe dessus la terre

De grace tesmoignez qu'apres vn long combat
Ie l'immole à l'honneur plustost qu'à mon Estat,
Ie sçay qu'en deffendant mon pere & ma maistresse
I'ay monstré peu de cœur & beaucoup de foiblesse;
Aussi faisant parler le sang & l'amitié,
Ie voulois seulement esmouuoir la pitié;
Mais puis qu'en ce dessein le succez m'est contraire,
Que ma foiblesse enfin ne sert point à mon pere,
Faisons agir la force, & qu'vn dernier effort
Nous fasse rencontrer ou le throsne ou la mort.

BAVDOVIN.

Allons donc mes amis, acheuons cette guerre,
Qu'on donne seulement du costé de la terre,
Qu'on laisse la mer libre au dessein des fuyards,
Allons, braues François.

SCENE IV.

CLYTE, HELENE, paroissent sur les ramparts.

CLYTE.

TOurne icy tes regards.

ALEXIS

ALEXIS.

Dieu qu'eſt-ce que ie voy ? c'eſt ma chere Princeſſe,
Ah ! Seigneur, arreſtez, il ſe perd dans la preſſe.

HELENE.

Ie ne viens pas icy pour deſarmer le bras
Qui doit venger vn pere & ſauuer des Eſtats,
Allez où vous conduit cét eſpoir legitime
Ce m'eſt trop de bon-heur d'en eſtre la victime
Le deſſein m'en eſt cher, l'effet m'en ſera doux,
Ayant veſcu pour vous, ie doy mourir pour vous.

ALEXIS,

Quoy mourir !

HELENE.

Il le faut, & l'Empereur l'ordonne,
Oubliez noſtre amour penſez à la Couronne,
Que ce ſoit là l'obiet de voſtre ambition;

ALEXIS.

Que vous faites de tort à mon affection !
Ie renonce aux grandeurs.

CLYTE.

Nous aurons la victoire.

HELENE.

I'arreste vos exploits, ie suspends vostre gloire,
Seigneur, ou pensez-vous? que deuient en ce iour
Ce sentiment d'honneur qui vainquit nostre amour?

ALEXIS.

Ne me reprochez point vne vertu sauuage,
Plaignez, plaignez plutost le mal-heur qui m'outrage,
Il est vray, i'ay failly, dans cette eslection;
Mais mon crime est moins grand que ma punition,
Ie ne sçay desormais quel party ie dois prendre,
Ie demande vne Treue, on ne veut point m'entendre,
Les François malgré moy veulent me secourir,
Il ne se parle plus que de vaincre, ou mourir,
Il faut mourir & vaincre, ah! puissay-ie sans crime,
Me remettre au pouuoir du Tyran qui m'opprime,
I'en atteste le ciel! on verroit à leur tour
Les sentimens d'honneur ceder à ceux d'Amour.
Mais, Madame, est-il vray, qu'vn frere inexorable
Vous reproche vn forfait dont ie suis seul coupable,
Craignez vous son courroux, est-il à craindre?

HELENE.

Helas!
S'il n'attaquoit que moy ie ne le craindrois pas,
Mais quand ie pense à vous il faut que ie confesse
Qu'ayãt beaucoup d'amour i'ay beaucoup de foiblesse,
Ie regarde la mort comme vn esloignement,
Qui me priue à iamais d'vn obiet si charmant;
Ie passe plus auant dans ma triste auanture,
Ie crois vous voir mourir dessus ma sepulture,
Cét obiet m'attendrit, ie ne puis le souffrir,
Preuoyant que ma mort vous doit faire mourir.

SCENE V.

LYSANDRE.

SEigneur que faites vous? tãdis qu'on court aux armes
Qu'on va donner par tout de nouuelles alarmes,
Que desia les François attaquent les ramparts,
Et que l'air est couuert d'vne gresle de dards.

ALEXIS.

Ie fais ce que ie puis, ie me plains, ie souspire,
Voy ce que ie vay perdre en gagnant cét Empire.

LYSANDRE.

Il n'y faut plus penser

ALEXIS.

Courons donc au trespas

LYSANDRE.

Plustost à la victoire, elle nous tend les bras.

CLYTE.

N'espere plus de voir, ta maistresse & ton pere
Tu vas verser leur sang.

ALEXIS.

Helas ! que dois-ie faire?
Maistresse, pere, amis, amour, deuoir, honneur,
Qui de vous auiourd'huy regnera dans mon cœur?
Dois-ie au prix de ce sang rachepter mā Couronne,
Ah ! c'est trop, mon honneur, Tyranie te la donne,
Vous donc l'affection s'arma pour mon secours:
Suspendez vos efforts, mais ou vont mes discours
Personne ne m'entend, & ie voy nostre armee,
Qui court de tous costez au combat animee;
Helas ! en quel estat me trouue-ie reduit:
Ie crains pour mon repos quand l'ennemy s'enfuit,

On trauaille à ma perte, ou l'on cherche ma gloire,
Mon ſecours m'eſpouuante, & ie crains la victoire
Cette crainte pourtant n'esbranle pas mon cœur,
I'iray, i'iray, Madame, ou me pouſſe l'honneur,
Et ſans examiner noſtre deſtin funeſte
Ie feray mon deuoir, le Ciel fera le reſte,
Ie ſuis trop aſſuré que ce party vous plaiſt,
Mais encore vne fois prononcez m'en l'arreſt.

HELENE.

Pourſuiuez vos combats

CLYTE.

Que dites vous, Madame?

HELENE.

Allez porter par tout & le fer & la flamme,
Et ſi le Ciel permet que vous ſoyez vainqueur,
Viuez pour voſtre peuple, & conſeruez ma ſœur.

CLYTE.

Quoy, Madame, eſt-ce ainſi qu'on deſtourne l'orage?
L'Empereur le ſçaura.

HELENE.

Ie me ry de ſa rage,

ALEXIS.

Traistre

HELENE.

Partez Seigneur, vengez-vous, vengez-moy.

ALEXIS.

A moy donc mes amis, mes compagnons à moy.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

ALEXIS Ange, CLYTE, PLACIDIE.

ALEXIS Ange.

RIen ne la peut ſauuer la perfide qu'elle eſt,
Qu'on ne m'en parle plus, i'en ay ſigné l'arreſt,
Sa mort eſt reſolue, il faut qu'elle periſſe,
Il faut que ie me vange & que ie la puniſſe,
N'opposez plus vos pleurs à mon iuſte courroux
N'ayez plus pitié d'elle, ayez pitié de vous
Deſia nos ennemis ſont au pied des murailles,
Alexis auiourd'huy croit voir nos funerailles,
Les plus ardents ſouhaits demandent ce mal-heur,
Et vous luy conſeruez cette perfide ſœur.

PLACIDIE.

Ah! puis-ie voir mon ſang ſi prés de ſe reſpandre
Sans y meſler des pleurs, me le peut-on deffendre?

ALEXIS Ange.

Vn sang qui vous trahit!

PLACIDIE.

Il est encor mon sang,
La nature en mon cœur garde tousiours son rang.
Ah! Seigneur, reuoquez vn Arrest si seuere,
Pardonnez à ma sœur, & sauuez vostre frere,
La nature & l'Amour vous parlent par ma voix.

ALEXIS Ange.

Ah! i'ay trop escouté leurs discours & leurs loix;
Conseillers imprudens, que ie crus à ma honte,
Vous m'auez fait sauuer cét ingrat qui me donte,
Cest en vostre faueur que ie l'ay bien traitté,
Que i'ay rompu les fers de sa captiuité,
Que ie l'ay mis enfin en estat de me nuire,
Et vous ne parlez point lors qu'il me veut détruire!
Vous souffrez qu'on m'oprime en mesprisãt vos droits
Ah! Clyte, c'est à vous à conseiller les Rois;
Si ie vous eusse crû, i'eusse arrousé la terre,
De ce perfide sang, qui me liure la guerre,
Et ie ne serois pas en l'estat où ie suis:
Mais Dieu! ie le voudrois lors que ie ne le puis:

Et

Et ne l'ay point voulu, quand il m'estoit possible,
Ah ! mon mal-heur est grand autant qu'il est sensible.

PLACIDIE.

Seigneur appaisez-vous,

ALEXIS Ange.

On a veu ma pitié,
On verra ma colere, & mon inimitié,
L'ingrat qui me poursuit perdra dans ma desfaite,
Il n'aura de son bien qu'vne ioye imparfaite,
Vn mesme iour verra son triomphe, & son dueil,
Cét ingrat dans le throsne & les siens au cercueil
Qu'on les aille esgorger.

PLACIDIE.

Seigneur !

AEXLIS Ange.

Qu'on m'obeysse?
Ie veux les voir perir auant que ie perisse,

PLACIDIE.

Que ie meure plustost !

SCENE II.

ANDRONIC, ALEXIS Ange, PLACIDIE. CLYTE.

ANDRONIC.

ON va donner l'assaut Seigneur, secourez-nous.

ALEXIS Ange.

Mes amis, il le faut, Vous, ne contestez plus, courez à la vengeance,

CLYTE.

I'en crains l'euenement,

ALEXIS Ange.

Vostre crainte m'offence,

PLACIDIE.

Qu'elle est iuste Seigneur!

CLYTE.

Plustost sur les ramparts
Exposez-les tous deux à la fureur des dards,
Quand l'ennemy viendra pour forcer cette ville
Derriere eux vos soldats trouueront vn Azyle,
Et peut-estre Alexis touché par cét obiet
Pour borner leurs mal-heurs, bornera son proiet.

ALEXIS Ange.

Allez donc les querir, & nous courons aux armes.

PLACIDIE.

Dieu!

ALEXIS Ange.

Ne nous suiuez point & retenez vos larmes

SCENE III.

PLACIDIE.

IE ne vous suiuray point, mais i'ay trop de douleurs
Pour pouuoir me resoudre à retenir mes pleurs,

Allez, fasse le Ciel ! que veux-ie miserable?
Puis-ie rien desirer sans me rendre coulpable :
Dans tous les deux partis & vaincus & vainqueurs
Ne dois-ie pas trouuer des matieres de pleurs ?
Mon espoux & ma sœur, l'amour & la nature
Suspendent mes desirs dans cette conionCture.
Mon cœur esgalement veut plaire à chacun d'eux,
Mais helas ! ie ne puis sans les perdre tous deux,
Et dans le choix fascheux où l'on me veut contraindre
Ie ne puis desirer que ce que ie dois craindre,
Fatale ambition qui causez mon mal-heur,
Cesse de me parler d'abandonner ma sœur,
Tes conseils sont suspects à mon ame affligee,
Ie ne t'escoute plus, tu m'as trop outragee.

SCENE IV.

ANDRONIC, HELENE, PLACIDIE.

ANDRONIC.

MAdame allons.

HELENE.

Souffrez qu'au partir de ce lieu
I'aille dire à ma sœur vn eternel adieu.

PLACIDIE.

Dieu qu'eſt-ce que ie voy?

HELENE.

Faites-moy cette grace
D'agreer ma viſite, & que ie vous embraſſe,
Adieu.

PLACIDIE.

Quoy vous partez, vous allez à la mort?

HELENE.

Madame appaiſez-vous, ainſi le veut le ſort,
Ma perte eſt reſolue, & ie l'attends ſans crainte
Mais ie trouue en autruy la cauſe de ma plainte,
Ma ſœur & mon amant font toutes mes douleurs
Et ce n'eſt que pour eux que ie verſe des pleurs.

PLACIDIE.

Helas!

HELENE.

Si le deſtin, qui nous eſt ſi contraire
Remet ce ieune Prince au pouuoir de mon frere,
De grace, chere ſœur, employez-vous pour luy,
C'eſt, tout ce que mon cœur vous demande auiourd'huy.

ANDRONIC.

Le temps presse Madame?

HELENE.

Adieu!

PLACIDIE.

Ie vay vous suiure,

ANDRONIC.

Madame arrestez-vous.

PLACIDIE.

Ah! ie ne veux plus viure.

SCENE V.

ALTHEE, Dame d'honneur de Placidie, PLACIDIE.

ALTHEE.

Consolez-vous Madame,

PLACIDIE.

Helas ! me consoler,
Ne me retenez point, i'y veux, i'y veux aller.

ALTHEE.

Madame, on a laissé des gardes à la porte,
Auec commandement que personne ne sorte.

PLACIDIE.

Esclatte ma douleur, il est temps desormais,
Quoy ! i'ay quitté ma sœur pour ne la voir iamais,
Et i'ay pû m'y resoudre, ah ! cét effort m'outrage
I'y voy trop peu d'amour, auec trop de courage,

ALTHEE.

Madame appaisez-vous?

PLACIDIE.

Laisse agir ma douleur

ALTHEE.

Plustost pour vn espoux oubliez vne soeur.

PLACIDIE.

Que i'oublie vne ſœur que l'on mene au ſupplice !
Conſeille-moy de grace auec moins d'iniuſtice,
Ah ! *ſi tu cognoiſſois ce que peut l'amitié*
Dans le reſſentiment d'vne iuſte pitié,
Sur tout lors que le ſang entreprend ſa querelle
Tu me reprocherois d'eſtre ingrate & cruelle,
Ah ! *ie deuois mourir à ce triſte depart,*
Mon ame à ſon mal-heur a pris trop peu de part.

ALTHEE.

Mais *ne craignez-vous point que l'Empereur s'offence*
De voir qu'à ſes deſſeins vous faites reſiſtance;
Et que vous preferez vne laſche pitié,
Aux iuſtes ſentimens de ſa chaſte amitié?

PLACIDIE.

Non, ie ne le crains point, il eſt trop raiſonnable
Pour *m'empeſcher de plaindre vne ſœur miſerable,*
Ie *ſçay que le danger où nous reduit le ſort*
Luy demande auiourd'huy ce pitoyable effort,
Qu'il ne peut éuiter l'infortune d'Helene
Que l'amour de l'Empire authoriſe ſa haine,
Auſſi dans les tranſports qu'excite ma douleur
Ie *ne l'accuſe point, ie pleure mon mal-heur;*

Mais

Mais ie crains que nos vœux ne ſoient pas legitimes,
Quand pour les ſouſtenir ie voy faire des crimes,
Honneur, ambition, indomptables Tyrans,
Ne pouuons-nous regner ſans perdre nos parens!
Et faut-il que le ſang d'vne fille ſi chere
Conſerue vn throſne acquis par la perte d'vn frere.
Mais que veut Clyte, helas!

SCENE VI.

CLYTE, PLACIDIE.

CLYTE.

MAdame s'en eſt fait,
Alexis eſt vainqueur, l'Empereur eſt défait,
Le peuple reuolté l'ennemy fauoriſe,
Tout s'arme contre nous, enfin la ville eſt priſe.

PLACIDIE.

Comment la ville eſt priſe! & que fait l'Empereur!

CLYTE.

Apres auoir en vain oppoſé ſa valeur,

Au cours de sa disgrace, & de nostre infortune,
Et brulant de perir dans la perte commune,
Nous l'auons arraché de la presse & des coups,
Il vient icy, Madame, & va fuir auec vous,
Car le Chef des François content de sa victoire,
Nous laisse la mer libre.

PLACIDIE.

Helas! qui l'eut pû croire,

CLYTE.

Le voicy,

SCENE VII.

ALEXIS Ange, PLACIDIE, CLYTE.

PLACIDIE.

Quoy Seigneur!

ALEXIS Ange.

Madame on m'a trahy,
Ie pensois qu'on m'aymast où ie me vois hay,

Le peuple m'a quitté, cette troupe volage
Court apres les liens d'vn nouuel esclauage,
Adore ses Tyrans, & rit de mon mal-heur,
Mais nous tenons encor mon frere, & vostre sœur,
Alexis est vaincu, s'il perd, & l'vn & l'autre,
I'abandonne mon sang, abandonnez le vostre,
Madame, vengeons nous, secondez mon desir,
Qui se venge en mourant meurt auecque plaisir,

PLACIDIE.

Ah! Dieu que dites vous, dans cette violence
Seigneur, vous deuez craindre vne iuste vengeance,
Et que tout l'vniuers s'armera contre vous,
Prenez donc vn conseil plus vtile & plus doux,
Conseruez ces ingrats, laissez-les dans la ville
Ainsi vous porterez la paix dans vostre Azyle,

ALEXIS.

Mais quoy!

PLACIDIE.

N'escoutez plus les conseils de la haine,
Et cessez d'irriter la bonté Souueraine,
Sa iustice auiourd'huy nous traite doucement
Nous meritons bien plus que le bannissement.

ALEXIS Ange.

Ah ! Madame, il est vray ie recognois ma faute
Helas ! i'auois osté le Sceptre que l'on m'oste,
Et mon cœur repentant d'vn si noir attentat
Adore auec respect la foudre qui m'abbat,
Qu'ils viuent, ie le veux, & qu'apres sa victoire,
Le repos d'Alexis soit égal à sa gloire.

SCENE VIII.

ANDRONIC, ALEXIS Ange, CLYTE.

ANDRONIC.

ON nous force, Seigneur, & c'est trop contesté
Tous vos vaisseaux sont prests.

ALEXIS Ange.

Ah ! dure extremité!
Faut-il ? mais fuyons donc puisque le sort l'ordonne,
Suiuons aueuglement les ordres qu'il nous donne,

Allons, Madame, allons, il faut quitter ce lieu,
Nostre bannissement est vn decret de Dieu.

PLACIDIE.

Ah! si pour appaiser son couroux legitime
Il suffit d'vne mort, ie m'offre pour victime.

SCENE XI.

BAVDOVIN, & sa suitte.

CEssez, braues François, d'affliger l'affligé
Le Prince est restably, l'Empereur est vangé,
Le tyran est destruit, sa puissance est finie,
Peuple, Dieu vous a mis, hors de sa tyrannie
Ne le poursuiuez plus, il va dans vn vaisseau
Commettre sa fortune à la mercy de l'eau,
Si le Ciel veut qu'il meure en suitte de ses crimes,
La mer à des escueils, la mer à des abysmes,
C'est-là qu'il doit perir, c'est-là que seulement
Ce Prince peut trouuer vn iuste chastiment,
Car quoy que ses forfaits ne soient pas excusables,
En respandant son sang vous vous rẽdriez coupables,
Les Princes Souuerains sont au dessus des loix,
Et c'est Dieu seulement qui peut punir les Roys,

Mais que fait Alexis apres nostre victoire,
Se voit-il sans orgueil restablir dans sa gloire?
Porte-t'il dans l'excés son courage abbatu?
Ie brûle en ce suiet d'esprouver sa vertu.

Vn Chef de la suitte de Baudoüin.

Seigneur vous ne sçauriez contenter vostre enuie
Ses gens ont dit tout haut qu'il n'estoit plus en vie.

BAVDOVIN.

Helas! s'il est ainsi le Tyran à vaincu,
Mais i'apperçois, Lysandre, & bien que nous dis-tu?

SCENE X.

LYSANDRE.

SEigneur, le Prince vit apres vne blessure
Qui vient de le porter prés de la sepulture,
Vn trait empoisonné qui luy perçe le bras,
Et qu'au fort du combat il ne ressentoit pas,
Ayant versé son sang au milieu de la presse,
La contraint à la fin de tomber de foiblesse,
Et c'estoit au moment que dessus les ramparts
Helene & l'Empereur s'offroient à nos regards,

Enfin, graces au Ciel, il reuoit la lumiere
Mais ſon affliction eſt encore toute entiere?
Il vient voir ſa maiſtreſſe, & ſon pere, ou mourir.

BAVDOVIN.

Nous auons prés de nous dequoy le ſecourir,
I'ay ſçeu que le Tyran à ſauué ſon Helene,
Qu'elle eſt auec ſon pere en la chambre prochaine,
Allez voir ce qu'ils font, vous n'eſtes point ſuſpect.
Qu'on les ſuiue ſoldats, mais auecques reſpect,
Vous, trouuez Alexis.

VN CHEF.

Le voicy qui s'auance,

SCENE XI.

ALEXIS, entrant dit à part ſoy.

OV vas-tu de ton dueil rechercher l'aſſeurance
Mal-heureux Alexis, fuy pluſtoſt de ces lieux,

Liſandre mene Iſaac, & Helene ſort ſur le Theatre.
ALEXIS continuë.

Mais quel charmant obiet ſe preſente à mes yeux?

Dieu que vois-ie ? ah ! Seigneur :

BAVDOVIN.

Le Ciel veut tout vous rendre,

HELENE.

Quand pourray-ie le voir !

ISAAC, Comenc.

Quand pourray-ie l'entendre!

ALEXIS.

Ah ! Madame, ah ! Seigneur,

ISAAC.

Ie l'entens

HELENE.

Ie le voy.

ALEXIS.

Excusez nos transpors ;

ISAAC.

Mon fils embrassez-moy,

Et

Et vous grand Protecteur des Princes miſerables
De qui nous receuons ces biens ineſtimables,
Souffrez qu'vn Empereur recognoiſſe à genoux,
Qu'il tient de vous le ſceptre.

BAVDOVIN.

Ah ! Seigneur leuez-vous,

ALEXIS,

Ah ! que ie ſuis heureux de vous reuoir, Madame
Si ie retrouue en vous voſtre premiere flamme.

HELENE.

Ah ! que mon ſort eſt beau de vous voir de retour,
Si voſtre affection eſgale mon amour !

ISAAC.

Dieu que pouuõs-nous rendre à qui nous rẽd l'Empire?

BAVDOVIN.

Rendez graces à Dieu, c'eſt ce que ie deſire.

ALEXIS.

Ah ! genereux François c'est à vous seulement
Que le Ciel reseruoit ce grand éuenement,
C'est à vous, c'est à vous, de gagner les Prouinces,
D'abbatre les Tyrans, de restablir les Princes.

BAVDOVIN.

Ne considerez plus ce que nous auons fait,
Mais adorez la cause en receuant l'effet,
Ce n'est pas nostre bras qui force des murailles
C'est la puissante main du grand Dieu des batailles,
Luy seul comme il luy plaist fait & desfait les Roys,
Et nous n'auons rien fait qu'executer ses loix,
Chers compagnons choisis pour ce beau ministere
Recognoissons l'honneur qu'il a daigné nous faire,
Poursuiuons nostre course, & sortant de ce lieu
Allons venger ailleurs la querelle de Dieu,
Toute la palestine attend nostre assistance,
Du tyran qui l'opprime, allons prendre vengeance,
Rendre le Iordam libre vne seconde fois,
Et planter sur Sion l'estendard de la Croix.

FIN.

George francois de ~~vance~~ vein

Table

l'Amant libéral

le Fils désavoué

la Mort d'Agis

la Mort de Brutus et de Porcie, ou la Tragédie de la mort de César.

le Prince restably